
11-5-70

FANTAISIES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ZOOLOGIE MORALE, études humoristiques, sentimentales et anthropologiques à propos des bêtes (*première série*). 1 vol. petit in-8° carré, orné d'une eau-forte par Henri Grenier. — Paris, Charpentier, 1881.

ZOOLOGIE MORALE, études humoristiques, sentimentales et anthropologiques à propos des bêtes (*deuxième série*). 1 vol. petit in-8° carré. — Paris, Charpentier, 1882.

CONTES, ornés du portrait « véritable » de l'Invalide à la Tête de Bois, dessiné et gravé à l'eau-forte *par l'auteur*. 1 vol. in-12. — Paris, Charpentier, 1881.

NOUVELLES, ornées d'une eau-forte *par l'auteur*. 1 vol. in-12. — Paris, Charpentier, 1882.

Il a été tiré de chacun de ces livres, ainsi que des Voyages et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan, *cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

Le présent volume et les deux ci-dessus catalogués forment une nouvelle édition, augmentée de dix-neuf pièces inédites, des deux ouvrages ci-après, dont l'unique édition est épuisée :

NOUVELLES ET FANTAISIES HUMORISTIQUES (*première série*). 1 vol. petit in-8° carré. — Paris, Librairie générale, 1872.

NOUVELLES ET FANTAISIES HUMORISTIQUES (*deuxième série*). 1 vol. même format, même éditeur, 1876.

VOYAGES ET AVENTURES DU CAPITAINE MARIUS COUGOURDAN. 1 vol. petit in-8° carré, avec portrait *par l'auteur*. — Paris, Dentu, 1879. (*Épuisé, sera prochainement réédité.*)

LES LOIS PÉNALES DE LA FRANCE, en toutes matières et devant toutes les juridictions, exposées dans leur ordre naturel, avec leurs motifs, 2 vol. grand in-8°, de XI-1.655 pages. — Paris, Cosse et Marchal, 1868.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, étude bibliographique et artistique sur cette bibliothèque. — Paris, Joseph Baer et Cie, 1875.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 13416



Horace

EUGÈNE MOUTON

(MÉRINOS)

FANTAISIES

AVEC

UN PRÉCEPTE D'HORACE

Dessiné et gravé à l'eau-forte

par l'Auteur

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—

1883

AVERTISSEMENT

L'auteur a publié, en 1872 et en 1876, sous le titre de *Nouvelles et Fantaisies humoristiques,* deux recueils de pièces très variées. Aujourd'hui, voulant donner à cette partie de ses œuvres une forme définitive, il en fait trois volumes séparés; dans chacun de ces volumes seront rassemblées les pièces d'un même genre.

Tout d'abord il en a détaché *le Rossignol, l'Exposition des Chiens, l'Ane de Buridan* et *les Mouches*, pour les réunir à la *Zoologie*

Morale. Cet ouvrage est composé de deux séries : la première a été publiée au mois de mai 1881, et la seconde le sera prochainement. Il se compose d'une suite de fantaisies humoristiques, sentimentales et anthropologiques, à propos des bêtes. Les quatre articles ci-dessus indiqués s'y rattachaient, ou plutôt c'est la *Zoologie Morale* qui est venue s'y rattacher, car l'idée du livre en est sortie.

Dans un volume intitulé : *Contes*, la Bibliothèque Charpentier a donné l'année dernière les nouvelles comiques détachées des *Nouvelles et Fantaisies humoristiques*, plus : *le Naufrage de l'Aquarelliste, Une Soirée de Caciques, la Lyre, la Vénus de Milo,* qui n'avait pas encore paru en recueil, et *Troc,* qui était alors inédit. En tête est le portrait « véritable » de l'*Invalide à la Tête de bois,* dessiné et gravé à l'eau-forte par l'auteur.

Un second volume intitulé *Nouvelles*, qui

a paru en octobre 1882, et qui est orné d'une eau-forte de l'auteur représentant *le Canot de l'Amiral*, contient les nouvelles du genre pathétique ou sentimental. Outre celles des deux anciennes séries, on y lira *Lord Fergus* et *le Coq du Clocher*, qui n'avaient pas été écrits lorsque parurent ces deux séries.

Le présent volume complète la réimpression des deux séries des *Nouvelles et Fantaisies humoristiques*. On y retrouvera, outre les Fantaisies contenues dans ces deux séries, treize pièces nouvelles, qui sont : *le Livre de prières, le Progrès, la Médecine au temps de Louis XIII, les Destinées de l'art, la Neige des quatre saisons, Philosophie de l'artillerie, l'Ex-aspéra-tion universelle, Démolitions, l'Origine de la vie* et *l'Historioscope*. Il est orné d'une eau-forte représentant *Un précepte d'Horace*, dessiné et gravé par l'auteur.

La réédition que nous complétons aujourd'hui contiendra ainsi dix-neuf pièces de

plus que les *Nouvelles et Fantaisies humoristiques*.

L'auteur a revu et corrigé le tout avec le plus grand soin. Il ose espérer que, sous cette forme nouvelle qui y donne plus d'accent et d'unité, son œuvre justifiera un peu mieux peut-être l'excès d'indulgence qu'on a bien voulu lui montrer, et dont il exprime ici sa profonde reconnaissance.

Paris, le 1er janvier 1883.

FANTAISIES

LE LIVRE DE PRIÈRES

Parmi les reliques de famille que je tire quelquefois de mon secrétaire pour les baiser en souvenir de ceux qui ne sont plus, il est un vieux livre de maroquin rouge orné de dorures antiques et qui remonte au siècle dernier.

C'est le livre de prières de ma bisaïeule.

Chaque année, lorsque le printemps ramène, pour moi comme pour tous les hommes de mon âge, ce sentiment d'angoisse et de lassitude de la vie, qui a remplacé pour nous autres les ardeurs printanières de nos jeunes ans, je prends ce livre, je le parcours au hasard.

Un pli froissé par la main, l'auréole d'une larme séchée, un cœur couronné d'épines qui saigne, les images des saints, patrons de notre

famille, me font retrouver de page en page la trace des âmes qui pendant trois générations ont suivi ce chemin de la prière, avec leur foi, leurs espérances, leurs amours et leurs chagrins.

Encore quelques années, et un siècle aura passé depuis le jour où ce livre fut imprimé. Un siècle! et l'un des plus orageux, des plus terribles, que l'âme humaine ait traversés.

Au cours de cette longue suite de tempêtes, il n'est pas d'erreurs ou de crimes qui n'aient eu leur jour de triomphe, pas un juste qui n'ait été violenté dans sa personne ou persécuté dans sa foi; la bête féroce humaine, déchaînée par une main inconnue, s'est ruée comme un loup à travers le troupeau des peuples, et un jour même, sautant à la gorge du pasteur, elle l'a étranglé.

De temps à autre on voyait tout à coup tomber du ciel un Hercule ou un Thésée. Sans qu'on sût comment, il marchait au monstre, le terrassait, le muselait, le remettait à la chaîne.

Ce peuple, tout à l'heure perdu, était sauvé, et il se remettait à vivre dans la confiance et dans la joie, jusqu'au jour où il apprenait tout à coup que la bête avait de nouveau rompu sa chaîne et qu'il fallait encore une fois se résigner à souffrir.

Et à chaque bouleversement, de toutes parts les hommes se mettaient à écrire : ils écrivaient, ils écrivaient ! Des nuages de journaux montaient en tourbillonnant dans le ciel ; des montagnes de livres s'élevaient par degrés comme des tours de Babel, et tout ce que le mensonge et la vérité, le bon sens et la folie, peuvent fournir d'idées à notre misérable cervelle, on se le jetait à la face avec des cris de colère ou de désespoir.

Il se faisait un silence, quelques années de calme se passaient, puis la tempête recommençait à rugir, et ainsi de suite.

Pendant ce temps, inébranlable comme un rocher au milieu d'un torrent, le vieux livre de prières de ma bisaïeule laissait passer les hommes et les choses, répétant imperturbablement les mêmes prières, racontant pour la millième fois, sans y changer un mot, la vie, les œuvres et le sacrifice, d'un Dieu mort pour nous.

Dans les difficultés de la vie, dans les angoisses de conscience, dans la joie ou dans la douleur, on n'avait qu'à l'ouvrir pour trouver, fidèlement immobile à sa place accoutumée, le conseil, le sourire ou la consolation, dont on avait besoin.

Chaque fois qu'un enfant naissait dans notre

famille, l'aïeule prenait le vieux livre, et devant la famille à genoux, l'ouvrant à la même page, y relisait, pour appeler les bénédictions du ciel sur le nouveau-né, la même prière qu'on avait lue le jour où elle vint au monde.

Quand la mort venait chercher un des nôtres; quand, les mains croisées, avec un crucifix sur sa poitrine, celui qui allait nous quitter était étendu sur son lit, le vieux livre s'ouvrait encore, à la dernière page cette fois.

La famille, étouffant ses sanglots, récitait d'une voix basse et précipitée ces sublimes prières des Agonisants, où, appelant à leur aide tous les saints du paradis, rappelant au Seigneur les exemples de sa miséricorde, *on le supplie de se souvenir que ce pécheur qui va mourir n'a défailli que par faiblesse et par misère, qu'il n'a point été créé par des dieux étrangers, mais par lui, seul Dieu vivant et véritable, et qu'il a toujours gardé sa foi à son Créateur.*

Et quand je pense que cette histoire de ma famille est celle du monde entier; quand je pense que, sur les trois quarts du globe, tout ce que l'homme a de foi et d'espérance, tout ce qu'il sait de morale et de vérité, se résume dans le nom de Jésus-Christ; quand je vois que, sur le reste de la terre, tout ce qui pense, à part quelques sauvages, s'unit pour reconnaître, sous

d'autres formes et sous d'autres symboles, les vérités suprêmes que le Christ a révélées dans leur forme la plus élevée et la plus parfaite, je me dis que le livre de prières de ma bisaïeule contient, tout bien considéré, plus de sagesse et de certitude que tous les livres, que toutes les constitutions, que toutes les lois, et même que tous les journaux, griffonnés depuis tant de siècles par la main des hommes.

LE PROGRÈS

CONTE PHILOSOPHIQUE

Un jour, des voyageurs qui s'étaient aventurés en pays étranger à la recherche de la licorne, du merle blanc et de quelques autres *desiderata* scientifiques, tombèrent aux mains d'une troupe d'orangs-outans.

Ces singes prétendirent aussitôt les obliger à grimper aux arbres pour leur cueillir des cocos ou des muscades.

Les prisonniers réclamèrent, sous prétexte :

Que ces exercices sont contraires aux coutumes des peuples civilisés ;

Qu'ils leur faisaient peur à cause des chutes qui en pouvaient résulter ;

Qu'ils blessaient à la fois leurs croyances et leur dignité.

— C'est vous, répliqua le roi des orangs-outans, qui blesseriez nos croyances et notre

dignité si nous vous laissions faire : vous n'y entendez rien. Sachez que l'orang-outan est le roi de la création, que sa manière de voir en toutes choses est la seule qui ait le sens commun, et que vous n'êtes que des bêtes. En voulez-vous d'autre preuve que le fait de vous être laissé prendre si sottement par nous?

— Auguste quadrumane, objecta un des prisonniers, Votre Majesté est dans l'erreur : c'est l'homme qui est le roi de la création. Et ce qui lui assure cette suprématie sans conteste, c'est que, seul de tous les êtres, il peut progresser indéfiniment dans la science, dans la vérité, dans la justice et dans le bonheur.

— Oh! oh! dit le roi des orangs-outans, qui était un singe équitable malgré sa brutalité, quel est donc le pays où vit une race si savante, si clairvoyante, si juste et si heureuse? Est-ce la Russie?

— Oh! non, on s'y assassine, on s'y fait sauter à coups de dynamite, on s'y pend et on s'y fusille, que c'est à en devenir fou d'horreur. Ce pays restera toute sa vie ce qu'il a toujours été : un empire impossible dans une contrée inhabitable.

— Est-ce l'Allemagne?

— Oh! non, les gens y meurent de misère, et les théories les plus subversives y jettent un trouble et un désordre affreux!

— L'Italie?

— C'est la même chose.

— L'Autriche?

— Mon Dieu! non, tout s'y détraque et menace ruine depuis plus de cinq cents ans, et on ne conçoit pas comment cela tient encore debout.

— L'Angleterre?

— Ne m'en parlez pas : la misère y ronge des millions d'hommes au bénéfice de quelques milliers d'autres.

— La Suède, la Norvège?

— Un climat effroyable y fait de la vie une lutte sans trêve et sans merci.

— La Turquie?

— Elle meurt de paresse et de corruption.

— La Hollande?

— On y vit dans une crainte continuelle d'être submergé par l'océan ou envahi par l'ennemi.

— La Belgique?

— On s'y arrache les yeux parce que les uns croient en Dieu tandis que les autres veulent qu'on croie au diable.

— La Suisse?

— Les partis s'y prennent aux cheveux dès qu'il s'agit d'une question d'intérêt commun.

— Les Principautés danubiennes?

— C'est un champ de bataille où les peuples s'égorgent tous les deux ou trois ans.

— Diable! dit le singe. Ah! et l'Espagne?

— On y conspire tout à l'heure pour la prochaine révolution.

— L'Afrique?

— Dans le nord et dans le sud, on y égorge les indigènes pour les civiliser; dans le reste, les indigènes s'égorgent mutuellement... pour s'apprendre à vivre.

— L'Amérique?

— Il y en a deux : l'une, où la vie n'est pas tenable pour un homme intelligent, et l'autre, où la chaleur, la fièvre jaune, les révolutions et les tremblements de terre, la rendent impossible ou intolérable, même pour les sots.

— Eh bien, l'Asie?

— L'Asie! pays barbare, où nul n'est sûr de garder pendant une heure sa tête sur ses épaules!

— Mais l'Océanie, enfin?

— Colonies de vieux peuples, avec les vices et les misères de la métropole, plus tous les défauts des aventuriers. Il est vrai qu'on y trouve aussi des anthropophages, mais les relations avec ces gens-là sont insupportables à cause de leur gourmandise.

— Alors, la France?

— La France! Hélas! c'est notre pays, et il a été mis à sac de telle façon par des gens qui

se sont mis à la tête des affaires, que la vie n'y est plus possible. C'est même pour la fuir que nous sommes venus ici chercher la licorne et le merle blanc, espérant contribuer du moins aux progrès de la science, faute de pouvoir rien faire pour empêcher la ruine de notre pays.

— Ainsi, dit l'orang-outan, voilà ce que vous appelez le progrès de l'humanité ?

Il resta un moment rêveur ; puis, relevant la tête d'un air majestueux :

— Allez cueillir des cocos et des muscades, messieurs : vous n'êtes bons qu'à cela !

LA CASSETTE BLEUE

Dans un château.

On est à l'arrière-saison. Au dehors il fait un temps affreux. Le vent gronde par rafales, faisant tourbillonner les feuilles sèches et gémissant lugubrement par toutes les jointures des portes, tandis que la pluie fouette et fait grincer les carreaux du vitrage.

Un homme d'âge moyen est allongé dans son grand fauteuil, les jambes étendues, les bras abandonnés sur ses genoux, la tête penchée, et regardant tristement le feu qui brûle :

Ainsi voilà donc ce que c'est que la vie! Déjà vieux! Déjà fini! Grand-père, moi! Est-ce possible? Quoi! c'est donc tout? Et quand je vivrais cinquante ans encore, jamais, jamais, pas un jour, pas une heure, pas une minute, il ne me sera permis de prétendre seulement à la plus modeste, à la plus fugitive, de ces joies que la jeunesse m'a données!

Pourtant c'était si bon, et j'en jouissais si dou-

cement! O fraîcheurs matinales, je ne vous ressentirai donc plus? O lumière argentée qui illuminais le monde d'une lueur magique, te voilà donc éteinte et mes yeux ne te verront plus resplendir? Qu'est devenu cet air de fête qui décorait comme une parure toutes les choses de la vie?

C'est affreux!...

C'est injuste : car enfin je me sens dans la plénitude de mes forces, et jamais mon cœur n'a battu plus puissamment. Je suis vigoureux et sain comme un chêne; à pied ou à cheval, à la course ou à la nage, aucun jeune homme ne peut me suivre; j'ai plus de dents et de cheveux à moi tout seul que dix de ces petits crevés qui se tortillent en roucoulant comme des pigeons phtisiques : et toutes les œillades sont pour eux, tandis que moi, si une jeune femme me regarde, c'est avec tant de confiance et de respect, qu'elle me semble toujours prête à me demander ma bénédiction!

Ah morbleu! si j'en tenais une, comme je lui apprendrais à ne plus me respecter... que diable! car enfin c'est une barbarie d'enterrer ainsi un homme tout vivant!

. . . .

La triste saison que l'automne! tout sèche, tout jaunit, tout tombe et meurt. Les souvenirs

de l'année qui va finir prennent une teinte de regrets et de deuil, et l'hiver qui s'avance donne à l'avenir une perspective funèbre.

Il reste un moment perdu dans ses pensées. Au bout de quelques minutes il lève la tête et regarde dans le vague comme pour chercher un souvenir, puis tout à coup il va à sa bibliothèque et en tire une cassette de bois peinte en bleu-de-ciel, avec des oiseaux et des fleurs grossièrement figurés en blanc, jaune, rouge et noir.

Pauvre vieille cassette! Que tu viens de loin, et que de choses tu pourrais raconter! Depuis plus d'un siècle peut-être tu es dans la famille, et combien de fois as-tu vu les joujoux des nouveau-venus dans la vie remplacer les souvenirs des vieillards et les reliques des morts? Moi-même je suis venu comme les autres; comme les autres, j'ai dispersé tes trésors pour les remplacer par ces lettres et par ces fleurs séchées que d'autres disperseront à leur tour... C'est la loi : la vie n'est pas moins inexorable que la mort, elle ne se lasse pas plus de profaner que la mort, de consacrer...

Il renverse sur une petite table le contenu de la cassette, lettres, rubans fanés, fleurs sèches, cartes, imprimés, portefeuille, qui forment un monceau confus, d'où s'élève un nuage de poussière. Il regarde.

Voilà donc ce qui reste de ma jeunesse! Papier jauni par le temps, roses et violettes,

petit gant noir, rosette de ruban rouge, boucles de cheveux, quels parfums vous répandiez autrefois, et avec quels transports je vous dévorais de mes baisers ! Et maintenant, là, j'ose à peine vous toucher; la poussière vous couvre, vos couleurs ont disparu, les plis et les froissements vous ont fait comme des rides, et l'odeur aigre du bois et du cuir moisis a remplacé votre douce senteur d'autrefois.

Il prend une lettre au hasard et lit :

« Mon cher ami,

« Je m'empresse de te faire savoir, comme
« je te l'avais promis, que je serai libre samedi,
« depuis midi jusqu'à deux heures. Ainsi, si tu
« es libre, nous pourrons aller faire une pro-
« menade.

« Toute à toi,

« Laure. »

Mes premières amours...

Elle était si jolie, que les passants, en la regardant dans la voiture, ouvraient de grands yeux stupéfaits ! Nous allâmes au Bois, et dans un bosquet on nous servit des glaces. Avec quels éclats de rire nous changions de verre et de cuiller, et cent fois et mille fois, avec un baiser avant et un baiser après ! Elle me frottait le nez de son éventail, elle m'essuyait les lèvres

avec son petit mouchoir de batiste parfumé. Elle avait dix-huit ans, j'en avais vingt... Au retour, elle sommeillait, sa tête roulant sur mon épaule, ses pieds mignons étendus sur la banquette, s'enivrant et m'enivrant d'amour...

Il cherche une autre lettre de la même écriture. A peine l'a-t-il commencée qu'il la froisse, la jette au feu, et baisse tristement la tête :

Oui... elle a fini bien mal. La voilà dans la boue... Je n'ai plus pu la revoir!

Il prend une autre lettre.

Adeline. Une déclassée, à ce qu'elle prétendait. Beau corps, beaux cheveux roux, mais quel vilain caractère!

Il prend dans le monceau de lettres un gant noir et une rosette de ruban rouge enveloppés dans un papier :

« Opéra, 17 février 18... »

C'était mon rêve! Un débardeur! presser dans mes bras un de ces petits diables en chemise de batiste, en pantalon de satin, avec des cheveux frisés et une casquette de velours noir!

Eh bien, j'ai cru l'avoir, mais je n'ai pressé sur mon cœur que des désagréments! Jamais contente, toujours triste et maussade, et s'amusant à manger des cerises et à en faire sauter les noyaux pendant que je lui parlais d'amour.

Une, deux, trois, quatre, cinq, six, lettres

d'elle. Toujours la même chose : « Tu sais comme je t'aime, donne-moi de l'argent. »

Ah ! à la bonne heure :

« Mon ami,

« C'est en vain que je t'attends, serais-tu « malade ? Je t'attends samedi.

« Ton amie,

« ADELINE. »

Il y a trente ans de cela : elle attend encore.

Il défait un paquet de cartes d'étudiant réunies par une faveur bleue :

Tiens ! mes cartes d'étudiant ! En ai-je fait, de ces courses au quartier latin ! Et par tous les temps, toujours à pied, afin d'économiser les voitures. Trois quarts d'heure de chemin, et traversée des halles sur un lit de choux et de poireaux.

Était-ce assez ennuyeux, ces cours de droit ! Pour quelques hommes de valeur, que de vieilles bêtes, et de mauvaises bêtes, parmi ces professeurs ! J'ai presque oublié leurs noms... Ah ! D... ! Voilà un homme qui pendant quarante ans s'est fait maudire par toute la jeunesse. J'ai eu un de ses coups de dent, il m'a fait refuser à un examen. Quel battement de cœur lorsqu'il

me fallut rentrer chez moi et annoncer cela à ma mère!

Il prend une autre lettre :

Ah! Lucile! Une belle brune, tendre, mais volage. Voyons un peu :

« Monsieur,

« N'osant m'expliquer avec vous de vive voix, « je préfère vous écrire. Vous n'ignorez pas dans « quelle position pénible je puis être d'un mo- « ment à l'autre ayant contracté une liaison « avec vous, mes parents venant à le savoir. « Maintenant, sans être exigeante, je désirerais « savoir si je puis compter sur vous pour acquit- « ter certaines petites dettes... »

Il jette la lettre au feu, relève fièrement la tête :

Oui... à vingt ans... on paye. A partir de trente ans, je n'ai plus payé. De l'amour vendu! Pouah!

Il tire un imprimé; c'est un almanach où certains jours sont soulignés. Des vers gracieux expliquent que ces signes marquent une invitation pour ces jours-là :

Les aimables, les adorables gens! Esprit, cœur, talent, manières, ils avaient tout, et ils donnaient tout avec une grâce sans pareille. Ils marchaient dans la vie non pas unis, mais embrassés, et leur maison était un foyer d'affection

où vingt familles amenaient leurs enfants et les voyaient grandir, partager les plaisirs les plus innocents et les plus aimables, se choisir, s'attacher peu à peu, et souvent pour la vie!

Il baisse la tête :

Morts tous deux... C'était l'idéal d'un bon ménage. Tout le monde travaillait dans cette maison, et du matin au soir on n'y entendait que des éclats de rire...

Il prend un débris de bouquet de violettes dont il ne reste que les tiges :

Si jeunesse savait...

Eh bien! non. Non, si j'avais su, je l'aurais fuie avec dégoût... Non, la jeunesse ne sait pas ce que nous savons, elle ne sait pas que même en amour il y a un honneur à respecter. Je ne referais pas ce qu'elle me faisait faire, cette épouse abominable du plus digne des hommes.. Quelle chose incompréhensible! Quand je pense à un mari trompé, je ris, et quand je prononce le mot « adultère », je frissonne comme à la vue d'une dartre vive!

Il prend une lettre imprimée :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que vous « avez été admis au stage, etc. »

Me voilà donc avocat! Ce n'a pas été sans peine. J'avais préparé ma thèse avec Francine; les cheveux de Francine avaient un mètre et demi de longueur, ce qui avait été cause qu'on m'avait refusé à ma thèse.....

Il prend une grande lettre à cachet rouge :

Mon Dieu, que l'espèce humaine est basse! Voilà le plus réactionnaire de mes amis qui m'écrivait une lettre honteuse pour me demander ma protection auprès d'un de nos amis devenu ministre à la faveur d'une révolution!

Il prend une lettre oblongue, dont les bords sont gaufrés en forme de bordure de dentelle :

Voilà donc le papier coquet de ce temps-là!
Rosalinde...
C'est à ne pas en croire mes yeux :

« ...Enfin, au bal de Mme F., n'as-tu pas été
« glorieux de fasciner mille cœurs, d'obtenir
« même un doux regard de moi?... Parole
« d'honneur, mon cher, je t'ai aimé tout de
« bon pendant une valse et encore un peu... Je
« m'appropriais la romance de *La Folle*, et je
« chantais avec elle :

« Et pendant tout le bal je ne pensais qu'à lui...
« O Léon! Léon! mon Léon! »

Belle, spirituelle, pleine de talent et de cœur,

destinée à faire la femme la plus adorable, elle était alors dans tout l'éclat de ses dix-huit ans. Elle faisait et disait, pour moi comme pour les autres, des folies de ce genre. Une enfant gâtée, disions-nous. Je croyais que pourmoi ces folies ne tireraient jamais à conséquence. Elle s'est mariée, et un jour ! ! !

Ah ! mon Dieu ! le rouge me monte encore au front !

Il prend une lettre bordée de noir :

« Mon cher ami, j'ai la douleur de vous an-
« noncer que mon pauvre père... »

Notre plus vieil ami. Et celui qui nous écrivait est mort aussi.

Il prend une pièce de vers :

Mort.

Il prend une fleur sèche :

Morte.

Il prend un imprimé de quelques lignes :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer
« que M. le Président de la Cour d'assises vous
« a désigné pour défendre d'office le nommé
« Jacques Noël, accusé de vol domestique. »

Ah ! au tour de l'ingratitude, maintenant.

C'était mon début, j'avais attendri tout le monde, jusqu'au ministère public. Je fis acquit-

ter mon client, un enfant de seize ans : c'était lui sauver la vie que de lui épargner cette flétrissure. On m'entourait, on me félicitait. Je voulus me donner la joie d'aller moi-même faire ouvrir à l'enfant les portes de la Conciergerie.

Le père était sur le quai, il me vit sortir avec son fils, et il attendit que je fusse éloigné pour s'approcher de lui...

L'ingrat!

Il prend un paquet de lettres et les feuillette d'un air découragé, puis il promène ses regards sur les objets qui l'entourent :

— Et moi, que suis-je?

Balayant d'un revers de main le monceau qui remplissait la cassette, il le pousse du pied dans le foyer et le regarde brûler en sanglotant.

On entend derrière la porte les cris d'un petit enfant. On frappe, et une nourrice entre, tenant sur les bras un enfant de deux ans :

— Môsieur, je n'peux pas veni à bout d'la pétiote! Enfin, c'est une rage, quoi! elle ne veut pas dormir sans avoir bisé son grand-papa!

La nourrice pose l'enfant sur les genoux de son grand-père, qu'il embrasse de toutes ses forces en lui prenant les oreilles à pleines mains. Au même moment il se fait un grand bruit de pas et de cris de joie dans l'escalier. La porte s'ouvre : une jeune femme, en costume de voyage, suivie d'une autre dame encore belle et gra-

cieuse, et d'un officier de dragons en petite tenue, entre et vient se jeter au cou de son père.

L'enfant, recueillant avec un de ses petits doigts une larme de son grand-père et la lui montrant :

— Ah! ah! grand-papa pas sage! Grand-papa pleuré!

Le grand-père, riant à chaudes larmes :

— Oh! bébé! bébé! Pardon! Grand-papa fera plus!

LE JARDIN DE FEU

Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint ;
Vous y croirez être vous-même.

La Fontaine, *les Deux Pigeons.*

La nuit est sombre : le ciel, chargé de nuages lourds, semble peser de tout son poids sur mon cœur; l'air sec et chaud me brûle les joues; l'orage, que je respire, circule dans toutes mes veines et me remplit d'une angoisse inexprimable. Je marche au hasard le long des quais déserts à cette heure; le fleuve lui-même frémit sous la puissance des menaces du ciel; ses eaux roulent comme du plomb fondu, et sur sa surface tumultueuse des traînées flamboyantes reflètent les lumières de la rive.

Il est huit heures : la ménagerie humaine prend son repas du soir. Deux millions d'hommes se reposent du labeur gigantesque d'une jour-

née. Les soucis et la pâleur ont disparu de tous ces visages. Jusqu'à demain, trêve à la bataille de la vie : l'heure du plaisir va sonner, et les passions, affamées par ce long jour de tentations et de jeûne, demandent à manger. Cinquante mille femmes de proie, qui attendent depuis la fin de la dernière nuit, se répandent sur le pavé : cent mille hommes, l'estomac gorgé de vins et de viandes et la poche pleine d'or, marchent au devant d'elles.

Et moi aussi j'ai fini ma journée de travail. Mon cerveau, las d'avoir produit des idées pendant tout un jour, enfante mille rêves capricieux; des Chimères aux formes indécises semblent voltiger devant moi, et je les suis.

A travers les massifs de verdure je vois briller un grand feu, et de temps à autre un souffle d'harmonie lointaine passe dans les hautes branches des arbres.

J'avance toujours; du sein de l'ombre où je marche, cette lueur m'attire, et la musique semble m'appeler de plus en plus fort, comme le chant de la sirène. Je marche, je hâte le pas, sans savoir pourquoi, et tout troublé, tout haletant, j'arrive devant l'ouverture d'une avenue où deux triangles, étincelant d'un éclat terrible sur la nuit qui les environne, font flamboyer en lettres de feu, en lettres qui s'élancent, qui

frissonnent et qui brûlent, en lettres vivantes, vraiment! ce seul mot :

MABILLE

En avant, des silhouettes humaines se détachent en noir sur ce fond éblouissant. Qui les attire et les retient là? Est-ce l'âpre convoitise du pauvre? Est-ce tout simplement l'attrait que la lumière exerce sur toutes les bêtes, même sur la bête humaine?

Ils ne font que regarder, et cela seul suffit pour les faire bon gré mal gré acteurs, et quels acteurs! dans la fête qui se prépare : ils ne savent pas ce que l'envie d'autrui donne de délices à l'homme qui va jouir! Mais que les entrepreneurs de débauche le savent bien, et comme ils prodiguent ces appâts de lumière qui attirent toutes les âmes en peine de volupté, ne prenant que les hardis et forçant les timides à rester là et à faire galerie!

Ainsi donc, au delà de ce cercle de feu, il y a le plaisir... Est-ce le plaisir?

La volupté... Est-ce la volupté?

Le mal...

Le mal? Oui.

Le mal... je ne veux pas le faire. Mais n'y a-t-il pas en nous une curiosité cupide qui nous

pousse à aller le regarder de près comme on va regarder les lions et les tigres?

Le mal... J'ai passé entre les deux triangles de feu, et me voilà dans une allée presque déserte, bordée de maisons irrégulières et de boutiques borgnes. A l'horizon, les masses bizarrement découpées des usines situées sur l'autre rive de la Seine ; vers le milieu de l'avenue, une plaque de lumière et un bouquet de becs de gaz : c'est là.

Oui, l'architecte qui a conçu ce portique connaissait bien son art et a bien étudié le cœur humain. Ce style composite, cette alliance de voûtes orientales et de loges florentines, ce désordre de guirlandes et de colonnes étincelant de mille feux, voilà bien le style, et le portique annonce bien le temple et le culte. Il y a surtout ces balcons vides, d'où des personnages imaginaires semblent se pencher et vous appeler, ou venir respirer au dehors un peu d'air qui soit moins brûlant...

Vais-je vraiment entrer?

Je fais un pas.

Qu'est-ce que je vais faire là?

Je fais un second pas.

Qu'y gagnerais-je?

J'avance encore.

Me frotter au vice...

Je paye cinq francs et m'y voilà.

Un passage doucement éclairé conduit tout droit contre un mur dont on a fait un panorama d'un effet étrange. On y a peint une avenue de peupliers; elle s'étend en droite ligne à perte de vue: elle est déserte; les feuilles des arbres commencent à jaunir; on voit un ciel bleu, un peu de brume, et la lumière argentée d'une matinée d'automne. Cette perspective qui s'élance dans l'espace à travers l'impossible, cette échappée mélancolique sur la nature, ouverte au seuil d'une fournaise, cet effet de jour au milieu de la nuit, ont quelque chose qui fait rêver et qui trouble. Qu'a voulu représenter l'artiste? Que signifie cette allée solitaire à l'entrée de ce lieu? Est-ce l'image de la puissance de l'amour, ou de ses lassitudes, ou de ses mensonges, ou de ses promesses infinies?

Je tourne à gauche. Une pelouse, de grands arbres immobiles et quelques globes dépolis laissant à peine passer une lueur discrète; du sable mat qui ne crie pas sous le pied ; au fond, une cabane rustique ayant pour porte un rideau bariolé de signes étranges. Pas une âme dans ce bosquet où tout semble disposé pour le mystère.

Le mystère dans un lieu pareil! Mais non : c'en est l'image, cela suffit pour y faire songer,

et là encore ils ont bien su ce qu'ils faisaient. Et d'ailleurs, même ici, n'est-il pas de ces mots qu'on ne peut se dire qu'à l'oreille, de ces étreintes qui ne veulent pas de témoins?

J'éprouve un malaise singulier : ces gazons d'un vert sombre, ces feuillages lustrés et immobiles sous une lumière louche, tout cela semble faux ou mort. L'air manque : allons plus loin.

Une salle demi-circulaire. Au sortir du bosquet sombre, l'effet d'éblouissement surprend et saisit. Le long de piliers droits s'enroulent les torses de colonnes en feu supportant des arcades formées de mille petites pointes de flamme qui vibrent comme des langues de serpents. Sous chaque arceau, une guirlande de feuillage aérien se détache sur le fond serré d'un autre feuillage presque noir et vient se suspendre aux bords d'un lampadaire où quelque artiste infernal a allumé des fleurs de feu! Çà et là sur la pelouse, des fleurs pareilles balancent leurs corolles enflammées. C'est un monde impossible où, par un renversement de toutes les lois de la nature, la lumière s'élance du sol, du gazon, des contours de cette architecture fantastique, prenant à revers les visages des spectateurs et projetant sous le feuillage des arbres des reflets inconnus.

Au fond de cet hémicycle s'ouvre une grotte à demi éclairée de lueurs magiques ; elle laisse échapper de ses voûtes les eaux d'une source qui tombe avec un murmure, et la statue de je ne sais quel dieu, debout sur un piédestal, semble appeler les amants. Je veux entrer, mais chaque chemin que je prends ne mène qu'à des obstacles. Comme en ces rêves où nous nous acharnons contre l'impossible, je m'égare et je m'obstine en vain à cet irritant labyrinthe, et la statue, du sein de ses mystères et de ses prestiges, semble sourire et me défier...

Maintenant l'homme est préparé. On l'a fait passer tour à tour par la mélancolie, par le mystère, à travers les fleurs, à travers les flammes : il ne lui reste plus qu'à faire un pas, et le voilà sur le terrain où la femme l'attend.

Oui, le terrain, c'est le mot : c'est net et positif comme une aire à battre le blé. Au sortir des fleurs et des gazons, cette terre sèche et nue fait songer à l'effet des planchers de théâtre, qui jurent d'une façon si déplaisante avec l'illusion des décors.

Ici l'entrepreneur ne paraît plus avoir qu'un seul objectif, concentrer sur le plus large espace possible le plus possible de lumière : une fois amenés là, les troupeaux et les meutes qui vont tournoyer dans cette enceinte n'ont pas besoin

d'autre chose que de lumière pour se voir et de champ pour se poursuivre.

Des cercles concentriques de bananiers postiches en tôle peinte et luisante entourent un pavillon où se tient l'orchestre. Cet espace est encore à peu près désert. Alentour règne une allée sablée avec quelques courtes échappées sur des simulacres de bosquets. Çà et là des jeux, un café, une salle ouverte pour le cas de pluie : rien qui ne paraisse vulgaire, rien qui diffère beaucoup des autres lieux de plaisir.

A peu près seul, je fais en hésitant le tour de cet espace vide ; quelques personnes assises de loin en loin me regardent passer ; je finis par me sentir gêné d'être seul sous tous ces regards, et un peu décontenancé je m'assieds au troisième rang d'une ligne de fauteuils placés sous la marquise de la salle de bal.

Je commençais à me sentir pris d'une sorte de déception.

Que suis-je venu faire ici? me disais-je. Qu'est-ce que je vais voir? Des filles, les mêmes qu'on voit aux cafés des boulevards, sur les trottoirs, aux courses... En fait d'hommes, sauf quelques curieux comme moi, qui peut venir ici? Qui faut-il être pour avoir le front de jouer publiquement un rôle dans cette fête de la prostitution?

En tout cas le petit moment de honte que j'ai pu avoir est bien vite passé, car les gens assis autour de moi ont l'air tellement respectable, qu'auprès d'eux je crains vraiment d'avoir l'air d'un libertin.

La plupart sont entre deux âges, graves, parfaitement distingués. En les observant avec attention, on démêle, sous le sang-froid et sous l'aplomb de l'homme comme il faut, une nuance d'embarras : pour peu que je fixe mes yeux sur leur visage, mon regard les trouble. Tous sans exception, comme moi-même, portent ce masque de marbre que l'homme du monde prend d'instinct dès qu'il se sent déplacé là où il est : mais qu'y a-t-il sous ce masque, et lequel d'entre eux a le cœur léger?

De la place où je suis on voit défiler les arrivants. Voici un petit collégien d'une douzaine d'années, en uniforme! Il s'assied sur un banc; il regarde passer les filles; il paraît ennuyé, blasé presque. Il a l'air doux et bien élevé d'un enfant de bonne maison. Imaginez-vous ce que doit être une famille qui laisse voir de pareilles choses à un enfant?

Eh! mon Dieu, une famille peut-être aussi honnête que celle-là qui est assise devant moi : il y a le père, la mère, le fils avec sa jeune femme, et puis une jeune fille. Ce sont des voya-

geurs : ils visitent les curiosités, quelles qu'elles soient. Il faut voir avant tout, et le spectacle du mal a bien son prix.

Ce sont des Américains ou des Anglais, puritains à moins qu'ils ne soient méthodistes. Les figures du père et de la mère sont à peindre : ils serrent les lèvres, se lancent des regards, mais n'osent pas se parler devant leurs enfants : les confidences se feront ce soir : elles ranimeront peut-être, sur le vieil oreiller conjugal, des joies depuis longtemps oubliées..... La jeune fille, chaque fois que passe une belle impure, s'anime et jette un demi-mot à sa sœur mariée. Le fils est le mieux dans son rôle : je crois que vraiment il a un peu honte.

Ils s'en retourneront chez eux : la jeune miss, tout en montant en graine, chantera des romances sur le *Sweet home;* le père, après boire, démontrera bruyamment la supériorité morale de la race saxonne sur les peuples latins; et la mère, qui est peut-être un vieux bas-bleu, griffonnera quelque roman sur la corruption de la société française. Elle pourra dire :

— J'en étais.

Il est neuf heures et demie : les becs de gaz s'ouvrent à pleine lumière, et l'orchestre, qui jusqu'ici n'a joué que des airs insignifiants,

change de ton et commence une espèce de mélopée d'un rythme étrange. C'est une valse, ou plutôt un balancement presque insensible, un murmure sourd et confus de toutes les notes graves des instruments, sous lequel on entend frissonner des soupirs, des plaintes, des cris tendres et douloureux. Cette musique a quelque chose de puissant qui vous entraîne, et d'énervant qui vous brise. L'art de troubler les sens pourrait-il aller jusque-là, et n'est-ce pas plutôt mon imagination qui, s'excitant à des objets nouveaux, répond par des échos fantastiques aux accords d'une valse vulgaire?

Non, c'est un coup de théâtre, et ce redoublement subit de lumière, cette musique voluptueuse roucoulant et rugissant à heure fixe, annoncent l'approche du cortège qui s'avance de tous les points de l'immense métropole, grossissant à chaque carrefour.

En effet, voici les femmes.

Elles arrivent les premières, seules ou deux par deux.

Elles s'avancent à pas comptés, lentement. Ni gaîté ni impudeur sur leur visage : elles sont graves, et au moment d'engager cette lutte pour l'existence, qu'il faut recommencer chaque soir, leur regard est anxieux et mélancolique comme celui du marin : pour elles aussi il

n'y a de certain que l'heure présente, et l'avenir ne va pas au delà de l'horizon.

Leur démarche a vraiment quelque chose de théâtral; j'oserais presque dire : de solennel. Là j'ai vu plus clairement que jamais combien les grandes forces de la nature ont de pouvoir : partout où le besoin, la passion ou le vice font affluer une foule humaine, tous les cœurs et toutes les âmes semblent se coucher dans le même sens, comme les épis de blé au souffle du vent. Cette espèce de recueillement, qui courbe ces créatures sous le poids de leur destinée, domine aussi les spectateurs : les visages sont sérieux et pensifs. Au dehors, entre elles et la foule, il n'y a d'autre lien que le mépris : ici, où ce qu'elles apportent n'est en définitive que ce qu'on y vient chercher, chacun se sent bien, à l'agitation de son cœur et aux souvenirs de sa conscience, plus complice que juge.

C'est avec une sorte de pitié qu'on voit passer, magnifiquement parées, ces pauvres filles perdues. Ce n'est pas seulement l'attrait du mal, ce n'est pas seulement la curiosité, qui nous oppresse ainsi à leur aspect, c'est le sentiment d'un problème de conscience plus profond encore et plus poignant. Voilà des victimes qui, couronnées de fleurs, marchent volontairement au sacrifice : pourquoi ce plaisir qui les

entraîne, cette misère qui les pousse? Le vice à lui tout seul ne serait donc pas assez fort pour les mettre à mal?...

Elles passent l'une après l'autre. Chacune d'elles, avec une précision instinctive, s'est fait un ajustement propre au caractère de sa beauté; chacune a son costume à part, suivant son rôle dans le drame, et leur parure donne des formes visibles à toutes les réalités, à toutes les fantaisies, à tous les caprices, à tous les rêves et à tous les déréglements.

Les allégories ont pris un corps et marchent; les déesses du paganisme et les héroïnes des romans reviennent à la vie; les passions, les vices, les crimes, sont là aussi, représentés par des espèces de fantômes à l'air sinistre.

Voici la rose, voici le muguet, voilà le gai coquelicot à côté de l'enivrant jasmin; ce petit bouton de rose, c'est Mimi Pinson; cette blonde rêveuse dans sa robe blanche tout unie, c'est Marguerite.

L'œil fier, les sourcils froncés, ses cheveux noirs ruisselant en colère sur ses épaules royales, Junon s'avance; près d'elle, une enfant, Hébé, rose de plaisir.

Deux sœurs, presque pareilles, efflanquées, affamées, chaudes, jettent sur tous les hommes qui passent des regards de louves.

Une autre, vêtue de noir, pâle comme la mort, les lèvres presque bleues, les yeux brillants, semble une empoisonneuse cherchant sa victime.

Celle-ci, blanche, grasse, délicate, embaumée de parfums, couverte de diamants, de dentelles et de fleurs, rassemble et promet dans un sourire tous les raffinements de la volupté ; celle-là, en robe courte, simple, tout unie, campée sur ses reins, la gorge en avant, haute en couleur, passe de l'air délibéré d'un fort de la halle en quête d'ouvrage : elle sait ce qu'elle vaut.

Sur ce banc, une Espagnole, avec sa mantille et son œillet rouge, joue langoureusement de l'éventail et balance son petit pied chaussé de jaune et de noir ; et dans l'ombre d'un bosquet, épiant la proie et flairant l'or, un vampire et un succube se tiennent la main et semblent se dire à l'oreille d'affreux secrets.

Mais non ! dans tout cela il n'y a de vrai que l'illusion et le mensonge : derrière ces visions filles de la fièvre des sens, lorsque seront tombés les oripeaux avec les voiles, nous ne trouverons plus que le vice froid et nu…

…On dirait, en vérité, que cette musique d'enfer est conduite par le diable en personne ! Lisent-ils donc dans les cœurs, pour changer ainsi de note à point nommé et pour rompre le

cours des idées par des sensations toujours nouvelles ?

Il est dix heures : maintenant des troupes d'hommes commencent à défiler devant nous ; elles affluent, elles se pressent, elles se poussent, et peu à peu l'allée circulaire commence à se remplir. L'orchestre, accélérant sa mesure, éclate, entraînant tout ce monde, âmes et corps, dans son rythme furieux : les pieds battent la mesure, on marche malgré soi, on suit. Comme un tourbillon près de se former, le flot des promeneurs oscille, incertain de sa direction ; des groupes s'unissent et se dispersent tour à tour ; on se lève, on s'assied, on se quitte, on se reprend, et enfin un double courant s'établit, où, dans quelque sens qu'on marche, on ne peut avancer sans rencontrer à chaque pas une femme nouvelle : à droite, à gauche, devant, derrière, elles sont partout. Elles ne vous parlent pas, elles vous regardent à peine : passant et repassant vingt fois sous vos yeux, elles vous obsèdent, voilà tout.

Elles tournent, tournent, tournent !... Et voilà maintenant que moi-même, à force de les regarder, je sens le vertige qui me saisit, me met debout et me contraint à marcher. Je me jette dans le torrent.

Il est onze heures. Les regards s'aiguisent ;

les rougeurs du sang qui s'échauffe commencent à marbrer les joues ; les voix s'élèvent avec l'accent métallique et saccadé de l'ivresse ; de minute en minute se forment des couples nouveaux, et les paroles qu'ils se disent passent comme une rumeur sombre à travers les éclats de rire. Le moment est décisif, l'heure approche, le désir affamé ne se contraint plus et montre les dents. Les narines s'ouvrent, les gorges et les poitrines se soulèvent en aspirations plus profondes, les flancs qui s'échauffent battent à coups précipités.

Maintenant l'orchestre déchaîné mugit comme un ouragan.

Deux ou trois groupes de misérables, payés on ne sait pourquoi, esquissent, pour l'honneur des principes et des traditions seulement, une danse infâme dont ils n'achèvent pas les traits. Pressés en cercle autour d'eux, des étrangers dévorent des yeux ce spectacle philosophique, et la police, qui surveille, rit de leur consternation et de leur candeur.

Et moi je commence à perdre la tête. Cette atmosphère éclatante, cette musique, ces rires, les odeurs et les parfums, m'étourdissent et m'enivrent.

A force de respirer ces souffles brûlants et ces haleines embaumées, je sens que le poison

me gagne. A force de passer et de repasser devant mes yeux, de me frôler, de me pousser, de se jeter devant moi, la tentation et l'exemple finissent par égarer mes sens. C'est une marée montante de volupté : elle me saisit, me soulève; j'ai perdu pied, je flotte, je dérive, je ne sais plus ce que je fais...

...Je l'ai suivie. Lui ai-je parlé? Je n'en sais rien. Je marche à côté d'elle. Elle sourit comme pour m'interroger. Elle se dirige vers la sortie. Enfin elle s'arrête et me fait face :

— Ah çà, dites donc, mon cher...?

Elle n'achève pas : un jeune homme assez mal mis arrive en courant et s'arrête essoufflé :

— Sapristi! Amélia, j'ai manqué le train, hein?

Elle me désigne du doigt au jeune homme :

— Je ne sais pas trop : demande à monsieur.

— Monsieur? me dit-il, et il tourne ses deux mains vers la femme, qui me regarde en souriant de plus belle...

Un orage commence à gronder. Je marche au hasard à travers les massifs des Champs-Élysées. J'arrive au coin de l'avenue Gabriel. Au moment où je traverse la chaussée, une voiture découverte passe à fond de train, et à la lueur d'un éclair, je les reconnais, elle et lui : ils sont embrassés.

Je m'enfonce, en hâtant le pas, dans le dédale des rues silencieuses.

Me voilà chez moi... Je m'assieds, je mets ma tête dans mes mains, et je pense à toutes ces âmes affolées que j'ai vues tourbillonner devant moi dans l'ivresse de la vie...

LA MÉDECINE

AU TEMPS DE LOUIS XIII.

Qu'est-ce que la médecine? Qu'est-ce que la science? Jusqu'à quel point la folie et la crédulité humaines peuvent-elles aller? Quel tiers arbitre nous dira si nous ne sommes pas aussi fous et aussi crédules, aussi ignorants en sciences et en médecine, que ces hommes qui nous ont précédés de quelques siècles sur la terre; qui comme nous affirmaient leur savoir au nom de la raison et de l'expérience; qui étaient, au même titre que nos savants d'aujourd'hui, en possession des honneurs et de la renommée, et dont les ouvrages, monuments de toute une vie de travail et de conviction, ne sont plus bons qu'à faire rire?

Si chacun des siècles à venir doit amener dans les sciences un progrès seulement égal à celui qui a marqué chacun des siècles passés,

que penseront de nous nos successeurs dans deux ou trois cents ans d'ici? Or, le progrès s'accélérant toujours, on peut dire que sous ce rapport deux siècles d'avenir représentent comme perspective l'effet d'un passé de quatre ou cinq siècles. D'où l'on peut conclure, je le crains, que de toutes nos sciences d'aujourd'hui il ne restera dans ce temps-là qu'un recueil de plus à ajouter à l'histoire des erreurs de l'esprit humain.

On se sent pris de découragement lorsqu'on jette un regard désenchanté sur ce domaine intellectuel où tout nous semblait si magnifiquement vrai. On a peine à se résoudre à ne voir dans tout cela que des illusions et des apparences; il en coûte de confesser à quoi se réduit le nombre des choses que l'homme sait réellement.

Mais ce découragement devient de l'effroi lorsqu'il s'agit de cette science ou de cet art qui s'appelle aujourd'hui la médecine, et dont on ne sait encore si c'est une science, si c'est un art, ni même s'il y a une science ou un art qu'on puisse appeler « la médecine ».

Il s'agit ici de notre santé, de notre vie, et le doute est d'autant plus poignant, que si on peut se passer de science, on ne peut pas se passer de médecin. Nous rions lorsque nous voyons

sur la scène les médecins de Molière débattre dans un langage barbare leurs burlesques consultations : à la réflexion, nous ne rions plus, et nous nous demandons ce que nous deviendrions si nous voyions des médecins de cette espèce se diriger du côté de notre lit lorsque nous sommes malades.

N'insistons pas plus longtemps sur ces réflexions inquiétantes. Faisons comme faisaient nos pères : honorons le médecin, et, comme nos pères aussi, tenons que notre médecin est un homme qui soulage les maux, guérit ce qui est guérissable et, dans les cas d'incurabilité ou de mort inévitable, aura toujours fait pour le mieux.

Ces réflexions et ces réserves faites, ouvrons, avec tout le respect que mérite un vieux livre de médecine, LA PHARMACOPÉE DES DOGMATIQUES RÉFORMÉE ET ENRICHIE *de plusieurs remèdes excellents, choisis et tirez de l'art Spagyrique,* AVEC UN TRAICTÉ FAMILIER *de l'exacte préparation Spagyrique des médicamens prins d'entre les Minéraux, Animaux et végétaux. Et une breue Response au liuret de Jacques Aubert, touchant la génération et les causes des Métaux, par* IOSEPH DU CHESNE, SIEVR DE LA VIOLETTE, *Conseiller et Médecin du Roy.* PARIS, chez Claude Morel, 1624.

En tête est le portrait de l'auteur, où deux

distiques latins expliquent qu'en joignant l'âme à cette image du corps, on aura sous les yeux la peinture complète de l'homme. Ce complément est ici d'autant plus nécessaire, que cette image représente un gentilhomme à la mine haute et quelque peu rébarbative, et point du tout ce personnage à l'air obséquieux, aux joues rebondies, au nez pointu, aux petits yeux souriants, insinuant et lénitif comme un clystère, enfin, en qui se résume pour nous le type de l'apothicaire d'autrefois.

Le premier besoin du disciple, la première inquiétude du malade, c'est de savoir où le médecin a pris le titre en vertu duquel il enseigne l'un et guérit l'autre.

Pour le présent, c'est le diplôme qui habilite nos médecins. Du Chesne, lui, nous apprend qu'il est devenu médecin « par veilles et trauaux assidus... en pratiquant et exerçant la médecine avec heureux succez l'espace de quarante ans continuels, en conuersant et communiquant avec les plus doctes et célèbres personnages de toute l'Europe... »

Nous avons donc affaire à un savant, à un « apoticaire diligent : diligent, dit-il, et obseruateur de l'art et des vrais Médecins, non pas comme ces vendeurs de bagatelles, qui ayment mieux vendre des chandelles et des flambeaux,

et ainsi ie ne sçay quoy de ridicule, et emplir leurs boutiques de mercerie, que de s'adonner aux vrayes opérations de leur art et en conserver la dignité et leur honneur... marchans mécaniques et qui mettent leur espérance au lucre et à la pompe. I'aymerois mieux voir, dit-il, l'ennemy dans cette ville que ces coquins ; qui est-ce qui s'empeschera de leur perfidie... sinon ceux qui les chasseront hors la ville et les extermineront ? »

Voilà qui est vigoureux et rassurant pour les malades qui se confieront à un apothicaire si vertueux : apothicaire impartial d'ailleurs, et non moins enthousiaste du beau que sévère pour les charlatans. Il faut lire ce qu'il dit de « la boutique de Cassel, la mieux polie et la plus exquise de l'Europe », où il a « auec plaisir veu plus de mille sortes d'extraits, magistères, essences et autres préparations Chymiques », et où « le Prince mesme, à sçauoir Maurice, landgraue de Hesse, ce grand et puissant Prince, ne desdaigne point d'y mettre la main ».

Voilà l'homme ; et connaissant l'étendue de sa science et la droiture de son cœur, on serait tenté d'ajouter aux vers latins du portrait ces mots, où se résume l'âme du personnage :

VIR PROBUS, CLYSTERIZANDI PERITUS.

Il sait qu'il y a des charlatans, il les voue au

mépris des honnêtes gens; mais tout savant qu'il soit, il ne prétend pas que la science ait dit son dernier mot; c'est folie de croire que la médecine soit parvenue à une telle perfection qu'on n'y trouve rien à changer, à ajouter ou diminuer. Sans donc qu'on puisse l'accuser d'être si audacieux, connaissant sa petitesse, que de s'opposer et contredire aux opinions reçues et approuvées par les savants de l'antiquité, « nous toutefois, dit-il, comme petits nains assis sur les espaules de géants, et par leur moyen esleués en lieu plus haut, apercevons et voyons de loin les choses beaucoup plus exactement que les anciens mêmes. »

Soyons donc attentifs à l'exposé que nous fait Du Chesne, de la doctrine spagyrique et des ressources de la polypharmacie dogmatique.

« Le médicament est tout ce qui peut changer et en quelque façon que ce soit vaincre notre nature.

« Le médicament est opposé diamétralement à l'aliment, car l'un change et l'autre se rend semblable.

« Changer et rendre semblable sont contraires. Doncques et les choses qui ont cet effet. »

Pour rendre la cure des maladies plus commode, plus prompte, plus assurée et plus allègre, on a dû recourir nécessairement aux remèdes

composés, parce qu'il faut agir diversement sur les divers organes à la fois pour vertueusement combattre la cause morbifique; pour quoi il faut repousser la matière encore coulante, empêcher celle qui est à naître, cuire la crue, inciser et atténuer la grossière, extirper et libérer la farcie, comme l'explique élégamment Galien.

Par la combinaison savante des actions locales de chaque spécifique, on arrive à diriger le médicament principal sur la partie souffrante, en forçant, par l'effet des médicaments accessoires, les autres parties du corps à coopérer à la guérison.

Que si l'on demande comment on peut arriver à ce merveilleux résultat, l'école dogmatique répond, par l'organe de Du Chesne, que c'est par l'alchimie ou la spagyrie, qui est racontée d'aucuns être les quatre colonnes de la médecine, qui aussi ouvre les compositions et dissolutions, préparations, altérations et exaltations de tous les corps; qui est l'inventrice et la maîtresse de la distillation, car elle use de sept œuvres ou degrés, par l'opération desquels elle parfait la transmutation des choses. Ainsi arrive-t-on, par exemple, à neutraliser, par des combinaisons avec d'autres corps non moins énergiques qu'eux, les propriétés vénéneuses du mercure, de l'arsenic, du vitriol, de l'antimoine.

Aussi faut-il voir comme Du Chesne triomphe lorsqu'il pousse Aubert, l'auteur du « petit livret » :

« Autrement, pourquoi diriez-vous que le gravier des éponges, le verre brûlé, le sang de bouc fort séché, la cendre de limaçons ou escargots, la pierre judaïque calcinée et l'os de seiche subviennent si puissamment au calcul? »

Je ne sais si un médecin d'aujourd'hui serait moins embarrassé pour répondre que le malheureux Aubert ; et Du Chesne lui dirait : « Je sais bien que vous auriez recours à l'encre sacrée des ânes, c'est-à-dire aux propriétés occultes; et toutefois la raison montre que cela provient du sel qui le fait résoudre et sortir par l'urine. »

Les lumières de la physiologie sont d'ailleurs là pour diriger le médecin dans l'application des principes. Or le ventricule est si fort allié et a une si grande convenance avec les autres parties du corps, que s'il est tant soit peu dévoyé, il tire incontinent après soi jusqu'aux plus petites parcelles, et ainsi s'engendrent presque infinis maux : c'est donc là que doit se porter tout l'effort de la médecine.

Ces principes ainsi solidement établis, on comprend que la médecine spagyrique est contenue presque tout entière dans la matière mé-

dicale, c'est-à-dire dans les remèdes. Mais ce qu'il faut noter, avec ou sans étonnement, selon qu'on est pour ou contre l'homœopathie, c'est que, pour les spagyrites, « les médicaments de parties subtiles ont plus d'efficace que ceux dont les parties sont plus grossières : et encore, ajoute-t-il, apprendrez-vous que *la cure ne se fait par contraires, mais par semblables.* » Exemple, les écrevisses calcinées, qu'on emploie pour détruire les matières limoneuses et l'humeur tartarée.

Au reste, pour faire voir sans doute que le principe *similia similibus* n'est pas un tyran aveugle auquel on obéisse sans raisonner, Du Chesne, une page plus loin, rappelle à Aubert que si les yeux d'écrevisse calcinés subviennent à ceux qui sont mordus d'un chien enragé, c'est que la rage est une maladie très-sèche, et que l'écrevisse est un animal d'eau. C'est le principe *contraria contrariis :* et si l'on doit admirer ici l'élasticité de la doctrine spagyrique, on ne peut s'empêcher de rendre justice à l'éclectique impartialité, en même temps qu'au dévouement héroïque, de cette écrevisse, qui se laisse calciner les yeux en honneur de l'allopathie, et le corps pour la gloire de l'homœopathie.

La matière médicale est prise dans la nature

entière : animaux, végétaux, minéraux. Il faut ajouter à ces ressources l'influence des corps célestes, qui modifie les propriétés de certaines substances, et l'action de l'homme, qui par des opérations appropriées dégage et exalte les propriétés du médicament.

Il y a douze ou treize opérations mécaniques: expression, trituration, mixtion, conservation, etc.; sept degrés d'opération: 1° la calcination; 2° la digestion; 3° la fermentation; 4° la distillation; 5° la circulation; 6° la sublimation; 7° la fixation.

Quatre degrés de feu, qui sont : « premier, second, troisième, quatrième. Le premier est lent, comme le feu vaporeux; le second, des cendres; le troisième, du sable ou de limaille de fer; le quatrième est un feu nu, qu'ils appellent. Nous distillons par ascension au moyen du premier et du second degré du feu. Et par descente et concours avec le trois et quatrième. »

Tel est l'œuvre spagyrique, et voilà par quelle série de manipulations les matières diverses empruntées à la nature entière vont passer, pour sortir des fourneaux et des alambics sous mille formes et sous mille noms.

D'abord les eaux, qui entre toutes liqueurs s'attribuent le premier lieu. Elles sont simples

ou composées. On les divise en chaudes, froides et tempérées.

Les chaudes servent « pour préparer l'humeur pituiteuse et mélancolique (qu'ils croient être froid) ; les froides, pour la préparation de toutes les espèces de bile (qui sont chaudes et sont estimées retenir la nature de feu dans l'homme comme la pituite celle d'eau et la mélancolie celle de la terre). »

Il n'y a pas moins de cent dix-neuf espèces d'eaux simples. Chacune guérit une ou plusieurs maladies. Citons, dans le nombre, l'eau de vers de terre, « excellente pour le sang grumelé par chute, » et « l'eau de la semence de grenouilles distillée au mois de mars, avant que d'éclore leurs œufs, excellente pour tous phlegmons de face et de toutes parties du corps. »

Après les eaux simples, cinquante-deux espèces d'eaux composées, en tête desquelles est le grand élixir de vie, formé de cinquante-sept ingrédients, et dont la recette n'occupe pas moins de quatre pages. Puis, entre autres, l'eau d'hirondelles, l'eau de pies, l'eau de chapon, la décoction d'un vieux coq.

Voici la recette de l'eau d'hirondelles, par exemple :

« Prends six ou sept, ou davantage, si vous

voulez, nids d'hirondelles en leur temps, savoir lorsqu'elles commencent à se couvrir de duvet. Jette-les tout entières dans un alambic propre, distille-les et en garde l'eau qui tombera. Puis réduis les fœces en cendres selon l'art, desquelles tu en prendras demi-livre;

De cendres de crâne d'homme non inhumé s'il est possible.	3 onces.
De castor.	1/2 once.
Poudre de gui de chêne.	1 once.
Suc de racines et feuilles de pivoine. . .	6 onces.
Eau de fleurs d'hyssope.	1 livre.
» de l'arbre tiliau (tilleul). .	1 livre.
» de muguet.	1 livre.
Vinaigre scillitic.	1/2 livre.

auxquelles tu infuseras toute l'eau que tu auras tirée de tes hirondelles, etc. »

Ce qu'il y a de remarquable dans la pharmacopée de Du Chesne, c'est une distinction, aujourd'hui abandonnée par la pratique, entre les médicaments destinés aux petites gens et ceux qui s'adressent à des malades plus favorisés de la fortune.

Nous voyons, parmi les eaux composées, « l'eau thériacale commune pour les goujats ou malotrus »; plus loin nous verrons : le petit antidote pectoral, dédié aux riches; le petit antidote pectoral pour les gens de basse

condition; le petit antidote cordial pour les pauvres; le grand antidote stomachal pour les plus riches; le petit antidote hépatique pour gens de moyenne condition. »

Ici l'art spagyrique s'élève à une hauteur vraiment vertigineuse. Si Du Chesne renaissait parmi nous, nous assisterions à l'une des expériences les plus curieuses de l'histoire de l'humanité : Du Chesne serait-il enrichi par les riches et assassiné par les gens de basse et de moyenne condition, ou les gens de basse et de moyenne condition assassineraient-ils les riches pour leur prendre leur argent et se faire soigner par Du Chesne? La chose serait jugée diversement, sans doute, et les avis se partageraient; mais, même en admettant qu'il y eût unanimité dans un sens ou dans l'autre, resterait à savoir si les remèdes préparés pour les riches ne seraient pas un poison pour les pauvres et réciproquement. Autre difficulté : le parquet n'élèverait-il pas une question préjudicielle, celle de savoir si le sieur Du Chesne ne serait pas un escroc?

Les vins, les hydromels, les oxymels, les sirops, les élixirs, complètent la série des médicaments liquides.

Viennent ensuite les médicaments demi-liquides : apophlegmatismes ou masticatoires,

confitures, opiats et conserves, loochs, qui se mâchent, se mangent ou s'avalent. Un des plus appétissants et des plus utiles est « la confiture pour fortifier le cœur », et dans laquelle je vois figurer, parmi les quinze ingrédients dont elle se compose, du corail, des perles *, de l'os de cœur de cerf, de la corne de licorne, de la pierre de bézoard, de l'ambre, et quelques feuilles d'or.

Ici la pharmacopée n'est plus seulement hardie, elle est fantaisiste et même mythologique, car jamais cerf n'eut d'os dans le cœur, et jamais il n'a existé de licorne. Il faut toutefois reconnaître qu'il y avait réellement des produits appelés « os de cœur de cerf » et « corne de licorne » : l'un était un cartilage ossifié, l'autre, la défense du narval.

Les médicaments solides affectaient toute espèce de formes : poudres, tablettes, dragées, pilules, confections, trochisques. Du Chesne en énumère plus de vingt-deux espèces, avec des noms effroyables : diatriasantalon, diatrionpipereon, etc.

A la suite de la recette d'une dragée contre la

* Dans le *Médecin malgré lui*, Sganarelle donne à Perrin, pour guérir sa mère hydropique, « un morceau d'un fromage préparé où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses. »

jaunisse, l'auteur indique comme « souverain et très sûr remède » la fiente blanche de poussins ou de poules, recueillie séparément.

Qui en veut?

Les pilules, comme on doit penser, occupent une place proportionnée à leur importance. Chacune purge une certaine humeur, quelquefois deux; chacune a juridiction curative sur telle ou telle partie du corps; chacune est l'ennemie jurée, et toujours victorieuse, de quelque effroyable maladie.

Les errhins, purge-chef ou purgations du cerveau, qui attirent et font descendre les humeurs et les saisissent au passage pour les évacuer par les narines; les vomitoires, qui évacuent les humeurs superflues et malignes adhérant aux taies de l'estomac; les purgatifs, benins, médiocres ou violents suivant le cas, forment une autre classe nombreuse et redoutable de la pharmacopée de Du Chesne.

Remède puissant, que la purgation! Car, ainsi que le fait savamment remarquer notre auteur : « comme ainsi soit doncques que la vapeur de ces remèdes (laquelle nous appelons essence), émue par la chaleur naturelle, se levant de la partie terrestre atténue l'humeur croupissante et par son adverse qualité provoque la nature de la partie, et l'incite à évacuer la substance

terrestre ou la lie demeurant aussi attachée en l'estomac et ès intestins ».

On peut voir, par ce passage pris entre cent, si Molière a exagéré lorsqu'il a fait parler les médecins.

Laissons de côté les antidotes, car je vois s'avancer en bon ordre la nombreuse armée des matassins, croisant comme des baïonnettes ces instruments lénitifs d'où va jaillir le victorieux clystère.

Le clystère! Qui peut prononcer ce mot sans respect? Le clystère, c'est, à vrai dire, toute la médecine.

Le clystère prend toutes les formes, tous les noms : c'est l'*énème*, l'*otenchyte,* le *syphon,* le le *cathétère,* le *metenchytus;* il macère, il distille, dans ses concoctions puissantes, les vertus et la force de tous les corps de la nature; pareil à ces infatigables partisans qui ne cessent de harceler l'ennemi et qui vont s'embusquer à tous les détours du chemin, il s'élance, la canule en arrêt, partout où une ouverture naturelle peut donner passage à ses jets bienfaisants. Depuis le clystère simple, uniquement formé d'eau tiède, jusqu'au clystère d'huile de coloquinte carminative purgative, composé de vingt-cinq ingrédients, que de degrés, que de ressources contre les maux qui affligent l'espèce humaine!

Et encore, dans ce chapitre, n'est-il question que du clystère... comment dirai-je? proprement dit, et qu'on introduit... Vous m'entendez bien. Car pour les autres il y a des chapitres à part.

Ceux-là ont été inventés par les hommes, tandis que celui-ci a été enseigné aux apothicaires, à ce que dit Pline, « par un oiseau appelé ibis, lequel avec son long bec semble se donner un clystère par le bas ».

La conformation de la bouche de l'homme et la longueur insuffisante de son cou ne lui permettant pas d'user de la méthode naturelle pratiquée par l'ibis, il faut admirer le génie des apothicaires d'avoir suppléé. par l'invention de ce que vous savez, à l'imperfection de notre corps.

Même les progrès de la science dans ces dernières années, en apportant des perfectionnements admirables à l'instrument qui rafraîchissait nos pères, ont eu cet effet bien digne de remarque, que la partie la plus intime des nouveaux appareils, et le conduit qui l'alimente, présentent une ressemblance frappante avec le cou long et flexible, la tète ronde et le bec pointu, de l'ibis.

Il y a là quelque chose qui fait rêver, effet peu ordinaire au genre de remède qui nous occupe.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la savante nomenclature des diverses espèces de ce que le Père Le Tellier devait appeler plus tard des lavements. Les remèdes animaux réclament à leur tour notre attention.

En outre des pies, des hirondelles, des écrevisses, de la licorne, du crâne d'homme « non inhumé s'il est possible », des vers de terre, nous voyons dans le livre de Du Chesne la recette de médicaments tirés de la momie sèche ou liquide, des limaces, des colimaçons, de la grenouille, des cigales, du foie de veau, des poumons de renard, etc.

Mais où la science spagyrique devient tout à fait effrayante, c'est lorsqu'elle nous dit que :

L'eau de fiente de bœuf amassée durant le mois de mai est propre aux hydropiques ;

L'eau de vers terrestres distillée subvient à l'hydropisie ;

La poudre des vers à mille pieds sert aux maladies des yeux ;

L'urine de chat distillée, à la surdité ;

Le principal et le plus facile remède pour chasser les vermines du corps « se fait des vers que rendent les petits enfants, vers lavés dans du vin blanc et mis à sécher dans un pot de terre bien bouché, dans un four où on aura cuit du pain. »

Ces détails pharmaceutiques, dont une partie sans doute était connue du vulgaire, expliquent la répulsion que bien des gens éprouvaient et éprouvent encore pour tous les remèdes en général. Il est de fait que s'il y avait, dans une ville où je passerais, un seul apothicaire ayant préparé une seule fois un seul des remèdes ci-dessus, je ne consentirais pas à y avaler même une cuillerée de la plus simple tisane, et je ferais venir mon pain d'une autre ville, de peur d'en acheter chez le boulanger où l'apothicaire envoie cuire ses vers de petits enfants.

Nous entrons maintenant dans le règne minéral. Voici les extraits, les essences, les safrans, les soufres, les rubins, les beurres, les huiles, les teintures, les sels, les crèmes, les fleurs, de tous les métaux et de tous les minéraux connus ou inconnus.

Nous trouvons la recette pour faire, par exemple, le magistère de perles et de coraux, qui corrobore à merveille notre nature; celui d'hyacinthe, qui arrête les spasmes et convulsions; celui de rubis, qui est contraire aux venins; celui d'émeraude, qui subvient particulièrement aux épilepsies. Et ainsi du lait de soufre, du safran de fer, de l'huile de soufre convertie en safran. Puis la teinture d'or, qui évacue par sueurs les humeurs superflues et

malignes de tout le corps, et le corps blanc de l'or (qui est vraie lune fixe); l'huile fixe d'argent, contre le mal caduc; le safran de fer, contre les hémorrhagies; le spodium et pompholix, et l'argent vif, et le turbith minéral, et le vitriol, et l'arsenic. Chaque remède est l'ennemi personnel d'une ou plusieurs maladies déterminées.

Enfin, et c'est par-là que se termine l'ouvrage, la recette pour faire de l'or! Calcination, solution, séparation des éléments, conjonction, putréfaction, coagulation, cibation, sublimation, fermentation, exaltation!

Eh bien, au-dessus de l'épouvante que nous inspirent ces remèdes ridicules ou effroyables, il y a quelque chose de plus effroyable encore, c'est qu'ils guérissaient! Voilà le comble, car de tous les dangers de la fausse médecine, le plus irrémédiable, c'est la cure.

Du Chesne a guéri de l'épilepsie le fils de l'imprimeur Eustache; il a guéri M. de Luynes, conseiller au Parlement; il a guéri une dame du Poitou, un gentilhomme d'Armagnac, et de quelles maladies, et avec quelles remèdes! Tout cela à moitié mort, n'ayant plus qu'un petit souffle, prêt à passer, et se levant, comme par l'effet d'un miracle, là, à l'instant, le temps de vomir quelque ver phénoménal ou quelque matière horrifique!

Et c'est ainsi que tous les charlatans peuvent se vanter d'avoir fait des cures. Supposez en effet une maladie quelconque et un remède quelconque : un homme a cette maladie, il prend ce remède, il guérit, le remède l'a guéri. Le médecin, le malade raisonnable, se demande si c'est « parce que » ou « quoique » : mais le fait est là, et qu'un second fait pareil arrive, voilà un charlatan de plus qui réussit.

Et maintenant fermons ce vieux livre, remettons-le pieusement sur ce rayon où se pressent à côté de lui d'autres livres, monuments aussi de la folie et de la crédulité des hommes. En feuilletant ses pages jaunies par les siècles, nous avons commencé par le rire, pour continuer par le dégoût et pour finir par la pitié. Mais nous-mêmes, médecins ou malades d'aujourd'hui, que savons-nous ?

Nous rions des médecins de Molière, nous rions des recettes de Du Chesne, et nous élevons des statues à Bichat, des monuments à Broussais ; et nos amphithéâtres retentissent encore des disputes vaines de l'animisme et du vitalisme ; et plus d'un parmi nous porte encore les cicatrices où la lancette et le cautère ont gravé l'histoire de tant de doctrines médicales qui sont allées rejoindre dans l'autre monde tant de malades qu'elles y avaient envoyés.

Les systèmes passent, emportant leurs morts, mais les malades restent et les médecins aussi ; ceux-ci de plus en plus pénétrés du sentiment de leur responsabilité, ceux-là de plus en plus indociles.

Au milieu de cette anxiété, rassurons-nous du moins à voir avec quelle franchise noble et fière la médecine d'aujourd'hui reconnaît la vanité de toute doctrine générale et l'impuissance du génie individuel à créer de toutes pièces une science médicale complète et définitive. Ce simple aveu vaut plus à lui seul que tous les systèmes pris ensemble : car en ramenant l'esprit humain au pied de la question qui domine toutes les autres, il le met en demeure de résoudre pour la médecine le théorème fondamental de tout science, à savoir : qu'est-ce que la médecine ?

Et comme on s'est aperçu alors que ce qu'on avait jusqu'ici appelé de ce nom n'est en réalité qu'une vue de l'esprit sur un ensemble de faits et de principes ressortissant à la plupart des sciences connues, on peut dire qu'au XIXe siècle appartient la plus grande découverte qui ait été faite en médecine : celle de la médecine.

TÉLÉMAQUE

De tous les ouvrages qui, à tort ou à raison, ont valu à leurs auteurs la couronne de l'immortalité, le *Télémaque* est un des plus admirés, des plus incontestés. Depuis plus d'un siècle et demi, chaque génération qui s'élève entre dans la vie intellectuelle aux mélodieux accents du cygne de Cambrai. Télémaque est le premier héros qu'on nous fasse connaître, son histoire est le premier roman où l'on nous ouvre une perspective sur la vie : là nous voyons écrits pour la première fois ces mots mystérieux et redoutables de « guerre », de « gouvernement », de « sagesse », et cet autre mot, celui-là plus mystérieux et plus redoutable encore, le mot d' « amour ».

Aussi, qu'on le relise ou qu'on ne le relise pas, ce livre est un de ceux dont les pages demeurent gravées dans notre âme et ne s'oublient

jamais. On peut, à la fin d'une éducation littéraire, avoir oublié bien des choses laborieusement apprises ; on peut ne pas savoir « si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être » ; on peut douter « si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance », ou, plus simplement, ne pas savoir l'orthographe : mais personne n'ignore et personne n'oubliera jamais que « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ».

Voilà deux siècles bientôt que le *Télémaque* est en autorité pour l'éducation des hommes et que les instituteurs de l'enfance y puisent une partie de leurs leçons. C'est une merveilleuse épopée, où, sous le voile d'une fiction ingénieuse et profonde, nous voyons les aventures d'un jeune héros, ses luttes contre les dangers et les difficultés de la vie, servir de cadre à un système complet de morale et de politique.

Au souffle d'un pareil enthousiasme, ce livre ne pouvait manquer de s'élever à la plus haute fortune. Dès son apparition il fut salué comme un chef-d'œuvre, les éditions s'en multiplièrent à tel point qu'aujourd'hui les bibliophiles en savent à peine le nombre. Écrit, disait-on, pour l'éducation d'un prince de France, il fallait que ce chef-d'œuvre d'un prê-

tre servît à l'éducation du peuple de France tout entier.

Pour moi, lorsque j'ai été parvenu à l'âge d'homme, j'ai cru qu'il était de mon devoir de lire *Télémaque*. Je l'ai lu d'un bout à l'autre, je viens de le relire encore, et les impressions que j'ai ressenties à cette lecture sont tellement vives et tellement profondes, que je n'ai pu résister au sentiment qui me presse de vous les communiquer. Ce sentiment, c'est celui de la vérité. Devant celui-là tout doit céder, tout, jusqu'au respect : que dis-je? le respect d'abord, et tout de suite, au premier doute, parce que la vérité opprimée n'a pas d'ennemi plus redoutable que le respect lorsqu'il est volontairement aveugle et sourd.

On a lieu de croire que le *Télémaque* a été écrit pour servir à l'éducation du duc de Bourgogne : tout dans cet ouvrage le donne à penser. Mais ce qu'il importe de rappeler, c'est que Fénelon le tenait caché, et que si, en 1699, l'ouvrage fut publié, ce ne fut que parce qu'un de ses domestiques lui en avait volé le manuscrit. La famille de Fénelon ne fit publier le *Télémaque*, authentique et tel qu'il nous est parvenu, qu'en 1717.

C'est une épopée : on y trouve toutes les parties constituantes de cette forme littéraire ; c'est

un poème, et sauf le mètre et la rime, on y voit à chaque ligne la recherche de la forme tenir autant de place que le développement du fond. Les tournures de phrases, les métaphores, les comparaisons, sont empruntées ou prises toutes crues dans l'*Énéide*, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, ainsi que la donnée et le plan. Un voyage autour du monde, à travers des dangers, des séductions, des batailles, des tempêtes, des naufrages, qui ne finissent que pour recommencer ; un héros d'une vertu parfaite, d'un courage à toute épreuve, d'une force indomptable ; une déesse qui le conduit, une autre déesse qui le poursuit ; une interminable procession de rois, de bergers, de vieillards, de courtisanes, de géants, de bêtes farouches, d'armées, de peuples : voilà les personnages, voilà les grandes lignes de cette épopée.

Quant à l'affabulation du poème, quant aux incidents qui en viennent animer le cours, Minerve elle-même explique à la fin que tous ces événements étaient autant d'épreuves pour montrer à Télémaque, « par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner ».

Nous retrouvons d'ailleurs, comme dans tous les poèmes épiques, les tableaux accessoires, hors-d'œuvre ou intermèdes qu'il est de règle

d'y intercaler afin de délasser l'attention et de ranimer l'intérêt.

Nous voyons d'abord la Tempête obligée, où « les vents déchaînés mugissaient avec fureur », où « la mer semblait, dit Télémaque, se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme ». On tremble, ils vont périr! Mais Télémaque, quoiqu'il mette pour la première fois de sa vie le pied sur un vaisseau, prend le gouvernail, ordonne « d'abaisser les voiles », et sauve le navire. Voilà qui est fait, j'en conviens, pour donner une haute idée des talents naturels de ce jeune prince.

Et pourtant, voyez comme les mœurs changent suivant le temps : si Télémaque s'avisait de faire cela aujourd'hui, il commettrait le délit d'usurpation de commandement d'un navire marchand, prévu et puni par l'article 83, § 3, du décret du 24 mars 1852 sur la marine marchande, et il encourrait un emprisonnement de quinze jours à trois mois et une amende de 100 à 500 francs.

Il y a aussi le Songe, où Télémaque voit Vénus, qui l'appelle « jeune Grec » et lui « met en souriant la main sur l'épaule », où l'Amour lui décoche un trait que Minerve pare avec son égide. Ici je trouve que ce n'est pas de jeu et que Minerve triche : l'épreuve n'est pas sérieuse.

Au surplus c'est toujours de même : aussitôt que le héros faiblit, on vient à son secours par des moyens surnaturels. Et ce procédé tourne mes sympathies vers tous ceux qui se battent avec le héros, dans la sincérité de leur âme, sûrs d'avance d'être vaincus. Dans la circonstance présente, je ne puis pas m'empêcher de donner tort à la Sagesse, et je prends hautement parti pour l'Amour.

Plus loin nous voyons Télémaque prendre part à des jeux publics. Un des concurrents triomphe d'abord de tous les autres, puis Télémaque arrive et triomphe de celui-là. Mais ce n'est pas sans peine, car au combat du ceste, par exemple, un citoyen de Samos lui administre sur la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui lui font vomir le sang : en termes médicaux, il a plusieurs vaisseaux rompus dans les poumons : mais notre héros, qui a une constitution épique, ne se démonte pas pour si peu, et le cours de cette abominable hémorrhagie n'arrête pas celui de sa victoire.

Invariablement, Télémaque aide ses adversaires à se relever : il les ramasse avec bonté. Eh bien, pour une déesse, Minerve inspire bien mal son élève : elle lui prépare des intimités implacables. Les ennemis qu'il rencontrera dans les batailles de la vie pourraient lui par-

donner ses victoires, mais ils ne lui pardonneront jamais cette suprême injure, cette humiliation atroce, qui s'appelle la « générosité du vainqueur ». Non : quand on a eu le malheur d'être obligé de jeter un homme à terre, on s'éloigne, et on laisse aux amis du vaincu à remplir auprès de lui les amers devoirs de la condoléance.

Viennent ensuite divers épisodes, toujours calqués sur les vieux modèles du genre. C'est le « dénombrement » de l'armée des Crétois, parmi lesquels figurent les Bruttiens, « légers à la course comme les cerfs et comme les daims ; on croirait que l'herbe, même la plus tendre, n'est point foulée sous leurs pieds ; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. » Il faut avouer que si leurs pieds ne foulent pas l'herbe, leurs coups de poing ne doivent pas être bien lourds.

Nous voici aux Enfers. Rien de nouveau, toujours les mêmes coupables et les mêmes supplices. Un seul incident se détache sur ce fond banal, c'est la dispute ridicule de deux rois, le père et le fils, qui se reprochent leurs sottises. A quoi bon, je vous le demande, puisqu'ils sont morts depuis des siècles peut-être ? Le père dit au fils : « Ne vous avais-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et

avant ma mort, de réparer les maux que j'avais faits par ma négligence? — Ah! malheureux père, disait l'autre, c'est vous qui m'avez perdu, c'est votre exemple. » Le fils a raison, mais donner tort à un père « devant le monde » est toujours d'un effet déplorable, et je me confirme ici dans une opinion que je partage avec beaucoup d'honnêtes gens, c'est qu'en matière de morale il n'y a pas de plus détestable école que l'enfer.

Apollon a été chez les bergers : Télémaque le surpassera. Arrivé dans le désert, où on l'envoie garder les moutons, il cherche des livres et rencontre un vieillard dans une sombre forêt : rencontre extraordinaire, car Télémaque, deux pages plus haut, nous a dit que dans ces affreux déserts il n'y a que des sables brûlants et des rochers. Termosiris, c'est le nom de cet ecclésiastique égyptien, lui prête d'abord un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux, et une lyre d'or.

« Quand il la prenait en mains, les tigres, les ours, les lions, venaient le flatter et lécher ses pieds. » Or vous savez qu'il n'y a ni ours ni tigres en Afrique : les plus voisins en sont à cinq ou six cents lieues : mais la distance n'arrêtait pas ces farouches dilettanti; et ils venaient. Ce n'est pas tout : « Les arbres mêmes

paraissaient émus, et *vous auriez cru* que les rochers attendris allaient descendre des montagnes aux charmes de ses doux accents. »

Voilà un succès! Eh bien, je vous avoue que si j'étais exposé, lorsque je joue de la lyre, ce qui ne m'arrive jamais, à voir des tigres, des ours, des lions, venir me lécher les pieds, et des rochers attendris se précipiter sur moi du haut des montagnes, je renoncerais à cet instrument.

Termosiris n'a pas qu'une lyre : il a aussi une flûte. On demandait un jour à Rossini :

— Qu'y a-t-il au monde de plus ennuyeux qu'une flûte?

Il répondit :

— Deux flûtes.

Mais la flûte de Termosiris est une flûte qui civilise les bergers : ils abandonnent leurs troupeaux et leurs cabanes pour prendre des leçons de flûte, de sorte qu'au bout de peu de temps ils sont civilisés. Il n'y a qu'un inconvénient à ce régime, c'est que les moutons sont mal gardés, et le lion les mange par douzaines.

Citons enfin la description du bouclier de Télémaque, représentant une centaine d'événements, des lions qui mangent de l'herbe, et trois ou quatre cent mille personnages. Un bouclier comme celui-là, fait par les moyens dont nous

disposons, couvrirait largement la place de la Concorde.

Ajoutez à cela l'horrible histoire d'Astarbé et de Pygmalion, dont Télémaque est « charmé » ; l'histoire de Protésilas, qui n'est autre chose qu'une allusion à la disgrâce de Fouquet ; divers épisodes introduits là pour l'enseignement de la mythologie, enfin l'assassinat commis par Idoménée sur son propre fils, et nous aurons parcouru les principaux épisodes du poème.

Le dernier de ces épisodes, celui d'Idoménée, mérite qu'on s'y arrête, tant parce qu'il sert d'introduction à la partie essentielle et décisive du livre, qu'à cause des énormités morales dont il est rempli.

Voilà un père qui a tué son fils : c'est déjà assez horrible. Mais ici il y a dans le crime quelque chose de plus affreux que le crime lui-même, c'est le mobile.

Idoménée, retournant en Crète, est sur le point de faire naufrage ; il est alors inspiré par le plus exécrable des égoïsmes, l'idée de faire un vœu.

— Sauvez-moi ! dit-il aux dieux, et le premier que j'aperçois au moment où je débarquerai, je le tue, je vous le sacrifie !

Et les dieux acceptent. Seulement ils lui font

une malice à leur manière, et ils envoient son fils au bord du rivage.

Idoménée veut accomplir sa promesse : il se dispose à égorger son fils, et le pauvre enfant lui tend le cou comme un agneau. Tout le monde intervient, les prêtres mêmes disent à ce misérable que ce vœu ne le lie pas, et qu'avec cent taureaux blancs il aura, et de reste, dégagé sa conscience. Mais c'est en vain : le barbare tire son épée, la plonge dans le sein de son fils, et se laissant désarmer après un simulacre de suicide, il s'en va vers son palais. Alors le peuple tout entier se soulève et le chasse.

Tout cela est raconté sans un mot de blâme contre Idoménée, sans un mot de pitié pour l'enfant.

Ah ! quand Fénelon allait fouiller dans l'antiquité pour remettre en lumière de pareilles horreurs, que ne lisait-il les vers tout brûlants de colère et tout frémissants d'humanité, où Lucrèce nous raconte en termes si pathétiques le sacrifice d'Iphigénie ? Il tire une leçon morale, lui, le poète païen ; il voit des fanatiques qui versent le sang humain, et il s'écrie :

Tantum relligio potuit suadere malorum!

Fénelon, lui, n'a pas ces exagérations de sensiblerie, et Idoménée, ce père tout couvert

du sang de son fils, ce monstre, va devenir dans son royaume de Salente le modèle des monarques.

Nous avons vu la forme ; voyons le fond : d'abord la morale.

Quel est le rôle de la divinité dans les affaires humaines ?

Les dieux, dit Minerve, voient le globe de la terre comme un petit amas de boue ; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les faibles mortels, et elles leur paraissent des jeux d'enfants.

Fort bien : je reconnais la doctrine d'Épicure et de Lucrèce, l'indifférence suprême des dieux pour les hommes, l'*ataraxie*. Achevez la page, Vénus en grande toilette, c'est-à-dire les cheveux négligemment attachés par une tresse d'or, vient trouver Jupiter, pleure, se plaint de Télémaque, et finit par obtenir que cet insensible « soit encore errant par terre et par mer ; qu'il vivra loin de sa patrie, exposé à toute sorte de maux et de dangers ». Jupiter, pour achever de calmer Vénus, et un peu pour se payer de sa peine, lui donne un baiser. La déesse rougit de plaisir, une forte odeur d'ambroisie se répand

dans tout l'Olympe, et les dieux applaudissent.

Ils devraient siffler. Comment! voilà un bon jeune homme, bien docile, bien pudique, qui défend sa virginité contre une foule de dangers plus séduisants les uns que les autres, et qui d'ailleurs est d'autant moins coupable, que quand il le voudrait il ne pourrait pas faire autrement, puisque Minerve, en casque, en cuirasse, avec sa lance et son bouclier, ne le quitte ni jour ni nuit, et s'est constituée le garde-du-corps de sa vertu : et Jupiter, uniquement pour faire plaisir à une déesse de mœurs plus que fantaisistes, condamne cet innocent à souffrir mille maux! Voilà un drôle de dieu, et il est bien heureux qu'on l'ait détrôné depuis dix-huit cent quatre-vingt-deux ans, lui et tous ses collègues, qui ne valaient pas mieux que lui.

Est-ce qu'ailleurs nous n'avons pas vu Neptune, sur un simple mot de Vénus, mettre l'océan sens dessus dessous pour noyer Télémaque et Mentor?

Et ailleurs encore, que penser de la déesse, que penser de l'auteur, quand Vénus envoie l'Amour vers « ces deux hommes qui méprisent sa puissance » ? Voilà un joli métier pour une mère, une jolie leçon de morale pour nos fils et pour nos filles!

J'ai beau chercher, je ne trouve pas dans ce

traité de morale et de politique un seul principe qui ne soit ou rendu inacceptable par l'exemple choisi, ou contredit par les faits.

Fénelon attaque le luxe. Il le fait en termes excellents, avec beaucoup de raison et d'éloquence ; le luxe des rois surtout est dangereux pour les peuples. Et il nous montre Sésostris, ce monarque agriculteur et philosophe, « assis sur un trône d'ivoire, tenant en main son sceptre d'or... Le palais du prince est lui seul comme une grande ville ; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et qu'obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massif. »

Pour bien gouverner, un roi doit étudier les hommes, les rechercher, les susciter, en quelque sorte, et, « pour connaître ceux qui sont raisonnables et vertueux », avoir lui-même « des principes certains de justice, de raison, de vertu ». Vous croyez deviner la conclusion, et que Mentor va proclamer le grand principe moral et politique du gouvernement des honnêtes gens par les honnêtes gens?

Point du tout. Quand les méchants sont habiles, il est nécessaire de s'en servir. La nation est troublée, ils sont en place, « ils ont la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : traitez-les bien ; engagez-

les par leurs passions mêmes à vous bien servir; puis, lorsque l'État sera paisible et qu'ils vous seront devenus inutiles, tâchez de les rendre bons, et tolérez en eux certains défauts. »

Au surplus, comment nous étonner d'une pareille doctrine chez un auteur qui choisit un assassin pour en faire un roi selon son cœur, et qui ne prend pas garde que la pourpre dont il va revêtir Idoménée a été trempée dans le sang d'un fils !

Faites des utopies ou des constitutions, un président, un directeur, un monarque, tout ce que vous voudrez, mais donnez-moi d'honnêtes gens pour gouverner mon pays.

Fénelon, et là-dessus il faut le louer sans réserve, anathématise la guerre et maudit les conquérants. Il y revient en plusieurs endroits de son livre, et avec une persévérance, avec une énergie, qui montrent que son principal objectif, en formant le jeune prince qu'on lui a confié, est d'en faire un monarque pacifique.

Mais après tout on peut dire à propos de la paix ce qu'on dit du mariage : il faut être deux pour la faire. Et Philoclès, qui aime la guerre, objecte à Mentor qu'une nation qui ne sait pas se battre ne pourra pas se défendre contre des peuples belliqueux, et que « pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne, elle tombera dans une affreuse servitude ».

Cette question n'embarrasse nullement Mentor.

« Voici, dit-il, le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix... Aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse... Sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. »

De bonne foi, est-il possible d'être plus puéril quand on traite une question aussi redoutable et aussi sérieuse, et faut-il relever tout ce que cette doctrine aurait d'égoïste et de lâche si on la prenait au sérieux ? Quel rôle le duc de Bourgogne aurait-il fait jouer à la France si, une fois sur le trône, il avait mis en pratique cette étrange leçon ? Au lieu de ce Soldat de Dieu, dont la place est partout où il y a une injure à venger, la France n'aurait été qu'un spadassin, allant sur les champs de bataille comme un duelliste va dans une salle d'armes, pour se faire la main : toujours désintéressée, toujours indifférente au milieu des tempêtes de sang et de larmes que la fureur des autres peuples aurait déchaînées sur le monde, elle aurait donné à l'histoire le spectacle d'une nation envoyant ses fils aux batailles comme les bouchers envoient leurs chiens au cirque, pour les rendre féroces.

Ah! je ne suis pas de ceux qui aiment la guerre, je pleure ces générations jeunes et pleines de vie que le canon et le sabre ont fauchées par millions ; mais ceux-là, nous n'avons pas à rougir d'eux : lorsqu'ils marchaient au combat avec un drapeau blanc ou avec un drapeau tricolore, criant : « Montjoye et Saint-Denys ! » ou chantant *la Marseillaise,* ils avaient une flamme au cœur, et s'ils mouraient, c'était du moins pour une idée.

Et voyez d'ailleurs comme l'auteur est infatigable dans ses inconséquences. Le roman est à peine commencé, que nous voyons Mentor, le même Mentor qui sait si bien tonner contre la guerre et les conquérants, conduire son élève à une de ces boucheries qu'on appelle une bataille ; et tandis que son doux maître, une déesse, une femme blonde, « pareil à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, déchire, égorge, nage dans le sang », l'élève s'élance contre un ennemi, pousse sa lance contre sa poitrine et lui fait « vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir ». Or Télémaque et Mentor ont débarqué depuis trois jours en Sicile, où ils sont parfaitement étrangers; ils n'ont aucune espèce de grief contre ces barbares dont on ne dit même pas le nom, et sans s'inquiéter si ces pauvres gens ont tort

ou raison, ils donnent tête baissée sur eux, et ils en tuent tant qu'ils peuvent.

Et voilà comment Fénelon nous fait voir qu'il ne faut pas verser inutilement le sang humain.

Il y a dans *Télémaque* un passage admirable, c'est le portrait de Pygmalion. A part un peu trop d'exagération peut-être dans les détails de serrurerie de ces trente chambres où le monstre a ménagé sa tanière, il est certain qu'il y a là un masque de tyran modelé et fouillé de main de maître : on perd presque la respiration à voir l'angoisse et le désespoir se resserrer lentement sur le misérable jusqu'à l'étouffer tout vivant. La leçon est bonne pour un jeune prince.

Mais si le précepteur a rempli sa tâche, l'artiste n'est pas satisfait : il veut ajouter à son œuvre un dernier coup de pinceau pour achever son effet : « Insensé, dit-il, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr. Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre. »

Qu'est-ce donc? N'est-ce pas la doctrine du régicide?

Nous pourrions pousser bien loin encore cet examen des principes généraux de morale et de politique de ce livre étrange : j'en ai dit assez pour vous édifier sur ce que vaut l'œuvre sous

ce rapport. Voyons maintenant l'application en parcourant ces îles, ces démocraties, ces empires, ces royaumes utopiques ou allégoriques, à travers lesquels la Sagesse promène son jeune nourrisson.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette odyssée interminable, c'est la diversité, c'est l'opposition continuelle, de ces formes de gouvernement : ce qui trouble, c'est que toutes sont invariablement présentées comme des modèles de sagesse. Et pourtant on ne peut les adopter toutes, puisque chacune repose sur un principe différent.

Parcourons rapidement ces tableaux qui se succèdent, ainsi que les verres d'une lanterne magique, devant les yeux de Télémaque ahuri. Il est là comme ce personnage des *revues,* qui voit défiler devant lui tous les événements et toutes les folies de l'année, et qui ne peut que regarder, sans pouvoir tirer aucune conclusion de tout cela.

Voici d'abord la Bétique. Un peuple sobre, vertueux, philosophe, et qui ne connaît ni rois, ni magistrats, ni police, ni justice. Il ne conçoit pas qu'il puisse se trouver des hommes assez fous pour vouloir gouverner les gens malgré eux. Il ne boit pas de vin, ne communique pas avec les autres peuples, et vit cent vingt ans. En résumé, tirez-le de ses fromages et de ses

moutons, il n'entend rien à rien. Fort bien : c'est un peuple pasteur. C'était bon il y a cinq mille ans, mais ce régime-là ne peut plus nous aller.

L'Égypte. C'est un royaume agricole et absolu, Sésostris, assis du matin au soir sur un trône d'ivoire et tenant en main un sceptre d'or, passe son temps à écouter tous ceux de ses sujets qui ont des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner.

Fénelon, qui a écrit ailleurs plusieurs grandes pages pour nous apprendre qu'un roi ne doit pas se perdre dans les détails, ne nous explique pas comment Sésostris peut s'arranger ; il ajoute même que ce roi veut voir tous les étrangers, afin de s'instruire de leurs mœurs.

Mais malgré ses bonnes intentions, et peut-être à cause de ses bonnes intentions, Sésostris gouverne mal. Ce qui va bien dans son royaume, c'est ce que font ses sujets. Mentor attribue à la sagesse de ce prince l'abondance des récoltes ; moi, j'y vois la preuve que les pauvres gens travaillent avec courage et persévérance.

Je me trompe peut-être sur ce point, mais ce qui n'est pas discutable, c'est que la bienveillance de Sésostris coûte à Télémaque la liberté. Sésostris a eu le tort de donner sa confiance à un malhonnête homme appelé Métophis. Il a chargé ce Métophis de vérifier la nationalité de

Télémaque, et le misérable réussit à tromper le roi, qui laisse envoyer Télémaque dans un désert.

Eh bien, je dis que ce Sésostris tant vanté est un roi tout à fait incapable, et qu'il aurait mieux fait de ne pas tant causer avec les uns et les autres, de tâcher de mieux connaître les gens auxquels il confiait le sort de ses sujets, et de bien étudier les affaires avant de les décider.

Non, ce n'est pas Sésostris qui pourra servir d'exemple au futur roi de France. Le peuple heureux n'est pas ici : allons plus loin.

Nous voilà en Crète. Un peuple de sages et de philosophes ; un peuple d'honnêtes gens, en tous cas, puisqu'il a eu le cœur de chasser Idoménée parce que ce prince avait assassiné son propre fils. Il a le sens moral : c'est beaucoup.

C'est le pays des vieillards, et tous les vieillards y sont sages. Aussi est-ce en leurs mains que reposent les destinées de leur patrie.

Ils s'avancent. Ils sortent d'un bois. Dans *Télémaque,* les bois sont pleins de vieillards.

Ils portent les lois de Minos.

Ils sont si vénérables, que Télémaque, ô blasphème ! souhaiterait que sa vie pût s'accourcir, et « trouve la jeunesse malheureuse ! » Il

regrette d'être jeune, il soupire après les rides et les cheveux blancs !

Conçoit-on qu'un homme de bon sens puisse écrire de pareilles choses sans sourciller ?

Quoi qu'il en soit, c'est eux qui ont organisé le concours ouvert pour la royauté.

Le programme est des plus simples :

Première partie : lutte, combat du ceste, course en char ;

Seconde partie : concours oral pour la solution de trois questions.

Il faut croire que Minos et les vieillards entendent là-dessous quelque finesse, car s'il est vrai qu'un roi, pour bien gouverner, doit être capable de « lutter » contre les partis et de « tenir d'une main habile et ferme les rênes du char de l'État », je ne puis admettre qu'on ait voulu sérieusement suspendre le sort de tout un peuple aux guirlandes de ces deux métaphores, d'autant qu'elles n'expliquent pas le combat du ceste.

Je comprends vaguement qu'au fond cela signifie qu'un roi doit être vigoureux de corps ; en effet c'est à désirer, surtout si c'est un bon roi, parce qu'on le conservera plus longtemps : mais comme, en définitive, ses fonctions ne l'appellent ni à se battre avec ses sujets ni à conduire des voitures, je trouve qu'il suffirait de

s'assurer, par exemple, qu'il a toutes ses dents, tous ses cheveux, pas de vice de sang, rien de cassé, et un certificat de vaccine.

Nous allons assister maintenant à la seconde partie du concours. On réunit les concurrents « dans un bois antique et sacré reculé de la vue des hommes profanes ».

Et alors on assiste à l'imposant spectacle d'un peuple de sages et de philosophes ne trouvant rien de mieux, pour assurer ses biens, son honneur, sa religion, sa liberté, son avenir, que de jouer le tout « aux petits papiers ».

On demande quel est le plus libre, on demande quel est le plus malheureux, des hommes! Questions vaines et insolubles ! En matière de liberté ou de souffrance, les superlatifs absolus ne sont pas de ce monde : on est plus ou moins libre, on souffre plus ou moins, mais qui oserait dire : nul n'a autant souffert que moi ?

Naturellement ce sont les réponses de Télémaque qui remportent le prix : or elles sont très inférieures, à mon avis, à celles de ses concurrents.

« L'homme véritablement libre, dit-il, est celui qui, déchargé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux Dieux et à sa raison. » C'est le portrait d'un égoïste et d'un

orgueilleux, et ce pourrait être celui d'un sot.

Ceux de ses concurrents qui ont dit, l'un : que '« l'homme libre est un célibataire en voyage »; l'autre, que c'est « un sauvage vivant dans les bois du produit de sa chasse », sont plus près, ce me semble, de la vérité.

Un sage de Samos vient dire que « l'homme le plus malheureux est celui qui croit l'être » : celui-là n'est-il pas plus dans le vrai que Télémaque répondant : « L'homme le plus malheureux est un roi qui croit être heureux en rendant les autres misérables. Pourquoi, parce qu'il ne connaît pas son malheur. »

Mais s'il ne le connaît pas, il n'est pas malheureux.

Enfin, quant à la troisième question : « Lequel vaut mieux d'un roi conquérant qui gouverne mal ou d'un roi pacifique qui ne sait pas conduire une guerre ? » quoique Télémaque et ses compétiteurs débitent là-dessus plus de quatre pages de texte, la vraie réponse est évidemment que de ces deux rois l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

N'importe, on acclame Télémaque. Mais Mentor lui fait un signe, il refuse la royauté, et Mentor va chercher dans la foule un vieux militaire appelé Aristodème, dont un des princi-

paux titres de recommandation à ses yeux est que ce père a chassé de chez lui un de ses fils qui ne voulait pas se corriger. Triste recommandation, ce me semble. Quelle pitié pourra-t-on espérer, dans les jours de discorde et de malheur, d'un homme qui n'a pas eu de pitié pour les faiblesses de son enfant ?

Vous le voyez, ici comme en toute occasion, l'auteur oublie tout, même les sentiments les plus sacrés du cœur, pour viser à l'effet littéraire, qui est sa constante et unique préoccupation.

Vaille que vaille, enfin, voilà les Crétois pourvus d'un monarque; et s'ils sont malheureux, comme c'est probable, ils n'en pourront accuser qu'eux-mêmes. Laissons ce peuple philosophe se débrouiller avec son vieux militaire, et allons plus loin, car il me semble que l'idéal d'un bon gouvernement n'est pas encore là.

Nous abordons à Tyr.

Lisez la description de cette ville, et vous y verrez le tableau d'une opulence admirable. Écoutez Narbal, un Tyrien qui fait à nos voyageurs les honneurs de la ville, et vous le verrez, dans le cours de la même conversation, en vanter d'abord la prospérité et finir en en déplorant la décadence.

La raison de cette contradiction, la voulez-vous? C'est que l'auteur avait à placer deux

tirades, l'une sur les avantages de la liberté du commerce, l'autre sur les inconvénients des vexations fiscales : et il s'en est tiré en montrant au même instant le même port ruiné par la douane et enrichi par la liberté.

Cette contradiction incroyable, et beaucoup d'autres dont je vous ai signalé les plus grosses, me confirment dans une pensée qui m'est souvent venue en lisant le *Télémaque*.

Je ne serais pas étonné que toutes ces tirades eussent été originairement des fragments isolés, écrits au cours de l'éducation du Dauphin, pour servir de thème à des leçons; que plus tard Fénelon, voulant en assurer la conservation mais en cacher le véritable caractère, les eût enveloppées sous une forme poétique, à l'exemple de ces sages de l'Orient qui, pour faire arriver sans danger la vérité aux oreilles d'un despote, imaginèrent de faire parler les bêtes et furent les premiers inventeurs de l'apologue. Il y a des passages où la contradiction est si flagrante, que le manuscrit même semble ne pas avoir été relu. N'oublions pas que ce manuscrit a été volé, imprimé sans l'aveu de l'auteur, et que la première édition publiée par sa famille ne parut qu'en 1717, deux ans après sa mort. Fénelon n'a donc jamais corrigé une seule épreuve de ce livre.

Nous arrivons enfin au terme de cette longue avenue d'erreurs et de fables, à ce royaume idéal, à cette Salente, où l'imagination de l'auteur s'arrête comme incapable d'aller plus loin.

Si c'est un rêve de poète, il est affreux. C'est le socialisme, mais le socialisme absurde, insensé.

Un roi qui s'en va avec Mentor, de par la ville et les faubourgs, comptant les têtes de ses sujets comme on compte un troupeau; Mentor, Mentor qui tout à l'heure vantait à Tyr la liberté du commerce, faisant maintenant à lui tout seul une enquête de boutique en boutique, défendant aux commerçants de se servir de l'argent d'autrui, et même de risquer plus de la moitié de leur propre capital; chassant les ouvriers de la ville, parce que, dit-il, leurs métiers corrompent les mœurs; les envoyant bon gré mal gré à la charrue; leur partageant les terres, les forçant à se marier; enfin leur comptant les morceaux, et les condamnant à avoir du pain, mais rien que du pain ; pour couronner ce bel édifice de billevesées, partageant tout le peuple en castes, les nobles en haut, les pauvres en bas, et plus bas encore les esclaves; affublant tout ce monde d'habits dont la couleur va du blanc au gris-de-lin en passant par le bleu, le vert, le jaune et le rouge, sans qu'il soit permis d'y

jamais rien changer; limitant enfin le nombre des artistes, et leur interdisant toute œuvre d'art qui ne serait pas consacrée à éterniser la mémoire des grands hommes et des grandes actions!

Et voilà où Minerve a amené son élève : elle veut qu'il règne, et elle en a fait un socialiste; qu'il rende son peuple heureux, et elle en fait le plus intolérable des tyrans.

Avec cela que lui a-t-elle appris ?

Ah ! elle lui a répété, sous toutes les formes et sur tous les tons, qu'il faut se garder de l'amour comme du plus grand des maux et du plus redoutable des dangers. Elle a voulu le rendre aveugle devant la beauté, rebelle aux élans de son cœur, sourd à cette grande voix de la nature qui nous crie d'aimer, d'aimer toujours et sans cesse. Elle l'a voulu.

Et comment a-t-elle procédé? Par la plus étrange des méthodes, en vérité : en faisant passer sous les yeux de son élève cent tableaux plus séduisants, plus dangereux, les uns que les autres. Ce n'est pas assez de l'avoir mené parmi les nymphes de Calypso et les courtisanes de l'île de Chypre : il faut que même au milieu des plaines désertes de l'océan, elle lui fasse voir, passant le long de leur navire, ce cortège d'Amphitrite, où tout semble harmonieusement pré-

paré pour éblouir les regards d'un jeune homme et pour troubler son cœur.

Ah ! pour faire voir à son chaste élève ce que c'est que l'amour coupable, il n'avait qu'à montrer au duc deBourgogne lacour de Louis XIV !

Quoi qu'il en soit, à quoi Mentor arrive-t-il en définitive? Télémaque devient amoureux fou d'Eucharis, mais amoureux à en tomber malade. Il pleure, il se roule à terre, il pousse « des cris semblables aux rugissements d'un lion ».

Ici je vais vous faire un aveu qui aura peut-être l'air d'un paradoxe, mais que je ne retiens pas, parce que je suis sûr d'avoir toutes les dames pour moi. Je m'accuse d'avoir tressailli de sympathie pour Télémaque, en lisant ces émouvants détails ; je m'accuse d'avoir ressenti un épanouissement de cœur en voyant que Minerve n'avait pas réussi à rendre Télémaque insensible. Bien rugi, lion!

Et comment Mentor dégage-t-il le pauvre amoureux de cette dangereuse situation? Par un moyen héroïque, mais dont la brutalité montre assez que le précepteur commence à perdre la tramontane : il jette Télémaque à la mer!

C'est de l'hydrothérapie, comme vous voyez : mais savez-vous que ce serait bien effrayant, et

qu'on risquerait de dépeupler le monde si on jetait ainsi à la mer tous les amoureux?

Et maintenant ce livre est là; relisez-le d'un bout à l'autre si vous en avez le courage, et sans aucun doute vous serez convaincu comme moi que *Télémaque* est un livre faux et dangereux.

En prenant la responsabilité d'une critique aussi amère dirigée contre un ouvrage de cette renommée, j'ai eu en vue, croyez-le bien, un autre désir que jeter le discrédit ou le ridicule sur un livre respecté. J'ai visé plus haut, et ce que j'ai voulu signaler dans cette étude, ce que je veux accuser au nom des droits les plus légitimes et les plus sacrés de la nature humaine, c'est cet engouement pour les contes bleus; c'est cet oubli perpétuel de la liberté de l'homme; c'est cette ignorance incroyable des lois les plus élémentaires de la société; c'est l'énormité des contradictions où l'auteur tombe à chaque pas; c'est l'absurdité de ses conceptions politiques; c'est l'indécence de ses peintures; c'est surtout l'absence de cœur et de sens moral.

Et c'est par-là que ce livre est si faux et si dangereux. Il repose en définitive sur les deux plus grandes erreurs peut-être qui, en politique et en morale, aient égaré les hommes : la pre-

mière, que le sort des peuples est dans la main de ceux qui le gouvernent ; la seconde, que la solution du problème de la morale consiste à supprimer les passions.

Mesurez, si vous le pouvez, les flots de sang et de larmes que ces deux erreurs ont coûtés à l'humanité !

Pour être un sage, pour être un homme, il faut combattre, il faut souffrir, il faut désirer, il faut savoir, il faut vivre enfin ! Les deux grands ennemis de l'homme, ce sont l'ignorance et le manque de cœur, sachez-le bien.

Vous voulez les rois sages, les peuples heureux : eh bien, retirez-vous, laissez faire la nature et la liberté ; elles leur verseront les flots de ces deux sources où toute créature humaine boit la vie : à l'âme la vérité, au cœur l'amour.

LES DESTINÉES DE L'ART

J'ai passé hier une journée au Salon.

J'en suis revenu ébloui, ahuri, échiné, hébété. J'ai vu là, représenté avec la dernière exactitude et le talent le plus parfait, tout ce que la nature peut offrir d'objets, tout ce que l'imagination en peut inventer.

J'ai vu défiler des hommes, des femmes, des enfants, dans toutes les postures, dans toutes les situations, sous tous les costumes et dans toutes les nudités, imaginables ;

Des bœufs, des chameaux, des chiens, des chats, des poules, des chevaux, des lions, des oies, des perroquets ;

Tous les aspects de la terre : champs, prés, vignes, forêts, déserts, montagnes, vallons ;

De l'eau, dans tous les vases naturels qui la peuvent contenir : de l'eau en fontaine, de l'eau en ruisseau, de l'eau en rivière, de l'eau en lac,

de l'eau en cascade, de l'eau de mer. Il y en a de chaude qui bouillonne dans des bains, de gelée qui forme bombe glacée, avec des « traîtres à la patrie » en guise de fruits confits ; il y en a en vapeur formant des brouillards ou des brumes.

On y voit peints tous les climats, depuis les solitudes glacés du pôle jusqu'aux déserts enflammés de l'Arabie.

Il n'y a pas de recoin ignoré, de lieu introuvable ou invraisemblable, que le peintre ne sache dénicher pour y planter son parapluie : il se voit là des découvertes étonnantes, témoin ce paysagiste qui a surpris une échappée du Jura aux carrières d'Amérique, et ce peintre d'histoire qui, à la confusion de la Bible et de tous les historiens sacrés, nous fait voir Ismaël mourant de soif dans la forêt de Fontainebleau !

Tout y passe, le présent, le passé, l'avenir ; quand la réalité s'épuise, on prend l'allégorie ; à côté des vivants on nous exhibe des morts, et, entre les deux, des mourants ou des malades.

Les événements de l'histoire y sont ; les contes de la Fable y sont ; la mer y est avec ses bateaux et ses tempêtes; le ciel, avec ses oiseaux et ses nuages.

On ne s'est pas contenté de représenter tous ces objets les uns sans les autres : on les a mis tantôt les uns avec les autres, tantôt les uns sur les autres, tantôt les uns sous les autres, tantôt les uns dans les autres. Exemple :

Des hommes *avec* des femmes; des femmes *avec* des enfants; des paysans *avec* des oies, des Arabes *avec* des chameaux;

Des cavaliers *sur* des chevaux, des dames seules *sur* des canapés, des chats *sur* des gouttières, des fantômes *sur* des pommiers;

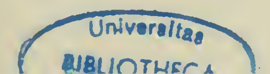
Des damnés *sous* la glace, des paysages *sous* la neige, des montagnes *sous* le brouillard;

Des arracheuses de pommes de terre *dans* les champs, des martyrs *dans* des cages, des fleurs *dans* des paniers.

Il y en a, ceux-là sont les plus forts, qui ont trouvé le moyen de peindre des objets qui sont à la fois *avec*, *dans*, *sur* et *sous* d'autres objets.

Exemple : Deux hommes. Ils sont ensemble. Ils sont *dans* un bateau. Le bateau est *sur* une une rivière. La rivière est *sous* le bateau. Et les hommes sont malades, par-dessus le marché!

Enfin, en dehors de tout ce que présentent la nature, l'histoire, l'imagination et la mythologie, il y en a qui prennent au hasard tous les



objets fabriqués par la main de l'homme, depuis le vase le plus humble jusqu'à la buire d'émail et d'or, depuis la savate éculée jusqu'à la couronne d'un roi, en font des tas, et peignent cela.

Tout ça c'est des tableaux. Il y en a comme ça un peu plus de sept mille.

Or cela dure depuis l'an 1673 en France et depuis l'an 1200 dans tous les autres pays.

Depuis dix ans le nombre des tableaux a doublé. Donc, dans dix ans, il y aura quatorze mille tableaux ; dans vingt ans, vingt-huit mille, ce qui en présage, dans deux cents ans, deux cent quatre-vingt mille au Salon de cette année-là.

Cela s'appelle le « mouvement artistique ».

Cela n'a point de remède.

La société ne possède aucun moyen de défense contre ce phénomène : c'est l'égalité dans l'art ; c'est l'accessibilité de tous les citoyens au droit de peindre : c'est par conséquent la liberté, pour tout individu armé d'un pinceau et d'une palette, d'attenter à tout sujet qu'il lui plaira d'égorger.

Vous ne vous en apercevez pas, mais moi je vous l'apprends : c'est tout simplement la démocratie envahissant ce que vous appeliez le temple de l'art, et qui désormais n'en est plus que le pavé !

Et en République, le pavé appartient à tout le monde, sachez-le bien !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cela date. Sous le premier Empire, toutes les dames se mirent à jouer de la harpe, parce qu'on y avait une pose gracieuse : mais on dut y renoncer parce que cela tournait la taille.

Alors on inventa le piano-forté. Le globe entier est maintenant couvert de plusieurs millions de pianos qui jouent tous à la fois non seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit.

Sous la Restauration ç'a été le tour du chant : tout le monde s'est mis à chanter la romance.

Aujourd'hui le mouvement entre dans son paroxysme : le piano et la romance ne suffisent plus ; les peuples commencent à sculpter, à faire des émaux, des faïences, sans parler des tableaux ; voyant que certains faisaient des romans, on a voulu en faire aussi ; il y avait dix ou douze poètes, tout le monde fait des vers.

Tout bien considéré, je ne vois plus que l'architecture qui tienne bon ; mais, n'en doutez pas, avant six mois on aura trouvé le moyen de faire de l'architecture en chambre.

Et alors ?

Alors il ne restera plus, aux quinze ou vingt artistes que chaque siècle produit avec tant

de peine, qu'à s'aller jeter la tête la première dans le Vésuve ou dans l'Etna, pour être sûrs de n'en pas réchapper, pour être sûrs d'être délivrés de ce monde effroyable de pianos, de natures mortes, de pastels, de romances, de bustes, de photographies, de sonnets, de pendules en zinc, de bonshommes en coquillages, qui monte comme un flot et qui va bientôt emporter l'art comme la politique a emporté l'intelligence.

LA NEIGE

DES QUATRE SAISONS

On se rappelle la consternation des Parisiens sous l'avalanche de neige dont, pendant l'hiver de 1880, l'incurie de l'administration les laissa couverts plus de quinze jours.

La patrie est mal balayée et les ordures y traînent, ceci n'est pas douteux. N'y pouvant rien, prenons patience : mais en attendant des temps meilleurs (qui ne peuvent manquer de l'être, puisque ceux-ci sont le comble du pire), tâchons de profiter de la leçon que l'administration et la neige nous ont donnée, et cherchons si par hasard quelque encombrement plus ou moins analogue ne nous menacerait pas d'embarras bien autrement terribles que cette pauvre neige qui, somme toute, est bonne personne, car enfin quand elle a mis plusieurs jours de

patience à attendre vainement qu'on l'enlève, elle a la bonté de fondre...

Eh bien, inspiré par cet agréable souvenir, j'ai été amené à des considérations et à des calculs qui, pour être quelque peu funèbres, n'en sont pas moins faits pour intéresser et même, je le dis avec une certaine satisfaction, pour alarmer tout le monde.

Je dis : tout le monde : en effet il ne s'agit pas seulement ici d'un intérêt municipal ou même national : le danger que je signale menace la totalité du genre humain. Chaque siècle, chaque année, chaque jour, chaque minute, l'aggrave, et s'il n'est pas trop tard, si l'on ne se hâte pas de prendre au plus tôt des mesures instantanées et gigantesques pour prévenir la catastrophe, la terre n'en a pas pour cent mille ans !

C'est qu'en dehors de cette poudre d'eau, cristallisation éphémère d'un fluide qui tôt ou tard fond, s'écoule, s'évapore, il est une autre neige, une neige que nul soleil ne peut fondre, dont nul abri ne peut garantir. Poussière à jamais stérile, elle tombe jour et nuit sans s'arrêter jamais, elle tombe en silence ; elle forme sous les pas des vivants une couche blanche et froide ; cette couche monte invisible, et un jour elle montera si haut qu'ils en seront étouffés.

Je l'appelle la NEIGE DES QUATRE SAISONS. D'où elle vient, vous allez le savoir : mais quelques explications préliminaires ne seront pas sans utilité pour vous le bien faire comprendre.

Le nombre des hommes vivant sur le globe est en moyenne d'un milliard.

Ils n'ont à leur disposition, pour supporter leur personne et leurs établissements, que le quart de la surface du globe, soit 130 millions de kilomètres carrés, encore bien réduits par les glaces, les neiges éternelles, les cours d'eau, les lacs, les forêts, les montagnes et les déserts : les trois autres quarts, c'est-à-dire 380 millions de kilomètres carrés, sont occupés par l'océan.

Les hommes, cela ne se discute plus, hélas ! finissent par mourir un jour ou l'autre. Ils ne vivent pas cent ans : en leur accordant de vie le tiers d'un siècle, soit trente-trois ans en moyenne, on les gratifie bien au delà de leur portion congrue.

Il résulte de ce calcul fort simple que, *bon siècle mal siècle*, il meurt sur cette terre trois milliards d'hommes.

Un homme qui meurt laisse une veuve, des enfants, des amis, une fortune, le souvenir de ses mauvaises actions et de ses bienfaits.

Il laisse encore des ingrats : on en laisse toujours.

Quoi qu'il en soit, les héritiers sont là : héritiers de double espèce, qui se partagent tout ce que le défunt a laissé. Quand les hommes ont fini de se gorger, les vers se rassasient, la terre s'engraisse, et enfin l'air lui-même hume tout ce qu'il peut aspirer de gaz.

Mais lorsque enfin tout ce qu'il y avait d'utilisable dans ce corps a été extrait et épuisé jusqu'à la dernière sublimation, il reste, au fond de cet alambic qui s'appelle un cercueil, une certaine quantité de matière fixe, insoluble, irréductible et désormais exclue de la circulation vitale : c'est le résidu du flambeau de la vie, les cendres, pour les appeler par leur nom.

Or, si on évalue à 5 kilogrammes le poids de ce résidu et qu'on y attribue la densité de l'eau, tout mort laissant après lui 5 kilogrammes, soit 5 litres, de cendres, chaque milliard d'hommes qui meurent laisse 5 milliards de kilogrammes de ce produit.

Comme il meurt 3 milliards d'hommes par siècle, cela fait par chaque siècle 15 milliards de kilogrammes soit, en dix siècles, 15,000 mètres cubes de cendres.

Si l'on répand par la pensée cette masse sur les 130 millions de kilomètres carrés lotis à l'espèce humaine, si l'on considère surtout que les inhumations se font dans le voisinage

des lieux habités, on peut juger de l'épaisseur de la couche que cela représente.

Si au contraire on se tourne vers l'hypothèse d'un entassement, le calcul démontre que, pour un siècle, les cendres de tous les peuples morts formeraient un cube de 2 kilomètres et demi de côté; pour dix siècles, 8 kilomètres cubes.

J'avoue que quand ces résultats me sont apparus, je suis resté un bon moment tout désorienté. Mais puisque j'ai été, me dis-je, assez clairvoyant pour prévoir les encombrements dont nous menace la *neige des quatre saisons*, je n'ai pas, comme ceux de l'édilité, l'excuse de l'imprévoyance et de l'impéritie, et je dois à mes concitoyens de l'univers le secours de mon génie.

Et, m'étant allongé sur mon divan de travail, ayant consciencieusement tourné et retourné le problème, j'ai enfin, mais sachez bien que c'est après de très longs efforts, après m'être donné une peine infinie! j'ai enfin trouvé un moyen simple, facile, presque gratuit et, ce qui ne gâte rien, aussi solennel et aussi grandiose que possible, de débarrasser la surface de la terre de la *neige des quatre saisons*.

Je vous disais donc qu'il meurt, par siècle, trois milliards d'hommes, par la raison que la population de la terre est d'un milliard et que

chaque homme vit, au grand maximum, le tiers d'un siècle ;

Que ces trois milliards de cadavres laissent 15,000 mètres de résidu irréductible, ce qui donne, pour chaque siècle, un cube de cendres humaines de 2 kilomètres et demi de côté, dont je me suis engagé à débarrasser la surface habitable de la terre.

J'avais pensé d'abord à la mer : mais au bout de peu de siècles ce déversement continuel de cendres y créerait d'abord des bas-fonds qui en rendraient la navigation difficile et ensuite la combleraient, ce qui la ferait refluer sur la terre et tuerait le commerce maritime.

J'ai songé aux régions polaires, qui ne servent pas à grand'chose : mais elles sont inabordables.

Je me suis rejeté sur le Sahara. Puisqu'on ne rougit pas de vouloir faire un chemin de fer et un océan artificiel dans cet infortuné coin de terre de 8 millions de kilomètres carrés, pourquoi ce Sahara, qui a si bon dos, un dos de chameau, positivement, pour les fantaisies humoristiques des ingénieurs, ne me fournirait-il pas le terrain dont j'ai besoin, par chaque siècle, pour loger mon cube de cendres humaines?

Mais une objection bien inattendue m'a arrêté net : c'est que le désert n'est pas désert : il est

très peuplé; il a *trois millions sept cent mille* habitants, beaucoup de villes, et il y passe tant de voyageurs, que de nombreuses tribus de Bédouins et de nègres y vivent honorablement du produit des vols et des extorsions qu'ils prélèvent sur les passants.

Force m'a donc été de laisser le Sahara à sa populeuse solitude, et je l'ai fait d'ailleurs sans grand regret, car ce désert habité n'ayant que 8 millions de kilomètres carrés, nos 15,000 mètres cubes de cendres humaines auraient eu achevé de couvrir promptement cette superficie, ce qui n'était pas une solution.

C'est alors que, parcourant en pensée la surface de la terre, je m'avisai de songer au plus simple, au plus infaillible, de ces moyens que j'avais si longtemps cherchés : moyen nouveau, auquel personne n'avait encore pensé, tant sont grandes l'imprévoyance et la légèreté de la cervelle humaine!

Et voilà ce que j'ai trouvé :

Aussitôt qu'une personne sera morte, on trempera son corps dans une solution claire de gélatine : des gigots de mouton préparés par ce procédé donnaient, sous le couteau à découper, après dix ans de conservation, des gouttes d'un sang aussi vermeil et aussi limpide que si le gigot avait été cueilli dans la matinée.

Voilà, pour commencer, la question de putréfaction écartée par un moyen partout praticable et presque gratuit.

Au moment où il reçoit la déclaration du décès, l'officier de l'état-civil délivre au nom du cadavre un ticket de circulation sur tous les genres de véhicules. chaises à porteurs, mulets, chevaux, chameaux, éléphants, chemins de fer, bateaux à rames, à voiles ou à vapeur, du globe.

Je n'ai pas besoin de dire, je pense, que ceci se fait en vertu d'un accord conclu entre tous les peuples de la terre, et que des règlements d'administration publique, avec tarifs et itinéraires y annexés, déterminent les conditions, formes, délais et prix, du transport.

En exécution de ce système universel, tout train de chemin de fer est pourvu d'un truc funéraire destiné à recevoir, à son départ et sur tout son parcours, les voyageurs partant pour l'autre monde.

Des points d'arrivée sont fixés sur un certain nombre de lieux propres à la destination dont nous nous occupons ici, et quels que soient les itinéraires que feu les voyageurs auront eu à parcourir, tôt ou tard chacun y arrivera.

Sauf quelques rectifications de détail d'ailleurs insignifiantes, voici comment je propose-

rais de répartir la destination des voyageurs :

Je diviserais le globe en trois régions mortuaires.

La première comprendrait l'Europe, l'Afrique à l'est du méridien de Paris et au nord de l'équateur, et l'Asie en deçà du méridien de Calcutta.

La seconde se composerait de tout le reste de l'Asie à l'est de ce méridien, de l'Australie et de toutes les îles en deçà du méridien de Paris.

La troisième enfin serait formée de toutes les îles au delà du méridien, plus, du continent américain tout entier et de la partie de l'Afrique située au-dessous de l'équateur.

Les choses ainsi établies, il n'y a qu'à les laisser aller, et elles vont toutes seules. A peine décédé, chacun de nous monte en voiture, à cheval, à chameau, en wagon, en bateau, et selon sa provenance il suit, par les voies les plus courtes et les plus rapides, ce chemin des morts dont les mille réseaux couvrent le globe.

Et voici comment se dessinent les courants de cette solennelle émigration :

L'Europe, le nord-ouest de l'Afrique et l'ouest de l'Asie, dirigent leurs morts, partie sur l'Islande et partie sur l'archipel grec ; l'Asie orientale, l'Australie et la Polynésie occidentale,

embarquent leurs émigrants pour les Moluques et la Nouvelle-Zélande ; la Polynésie orientale, les deux Amériques et l'Afrique méridionale, expédient leur monde, partie sur le Mexique, partie sur le Chili, partie sur la Nouvelle-Grenade.

Et alors, d'heure en heure, par terre et par mer, aux pieds du Vésuve, de l'Etna, du Stromboli, de l'Hécla ; au Popocatepetl, au Tuxtla, au pied des douze volcans de la Nouvelle-Grenade, au pied des onze volcans du Chili, au pied des cinquante volcans de l'Amérique centrale, les trois cent trente-trois mille défunts de l'année débarquent en silence.

On les couche par rangées de dix, la face en avant et les mains croisées au-dessus de leur tête, sur une toile métallique sans fin qui, mue par des machines effroyables, monte jour et nuit jusqu'au bord du cratère en feu.

Et à mesure que chaque rangée de morts arrive au haut de sa course, elle déborde, et dix cadavres, les mains en avant comme des nageurs, plongent dans ce gouffre sans fond où nulle matière ne peut subsister, où le porphyre, le silex, l'agate, ne resteraient pas une seconde sans éclater en vapeur à cent mille degrés !

Voilà comment nous finirions. Ne serait-ce pas plus pompeux que nos pompes funèbres?

Ne serait-ce pas plus digne que de servir de pâture aux vers? Le cratère d'un volcan, avec son panache de flamme et ses nuages de fumée, ne vous semble-t-il pas être un mausolée assez grandiose et un lampadaire assez lugubre?

Et ne serait-ce pas une grande consolation pour nous, pour nous tous puisque nous mourrons tous, de nous dire qu'en mourant nous ne laissons pas après nous cet héritage d'infection que les cimetières commencent à ne plus pouvoir contenir, et qui déborde en s'infiltrant sous le sol et en s'évaporant dans l'air?

En pratique, qu'est-ce que ce serait que de transporter 333,333 corps sur une cinquantaine de points, quand c'est par millions que les chemins de fer transportent les voyageurs d'un seul des pays de l'Europe?

En somme, cinq minutes suffiraient pour précipiter mille corps, soit 288,000 en vingt-quatre heures, ou 105,120,000 en un an. C'est quatre-vingt-dix fois plus qu'il n'en faudrait.

Nota. — Le même système pourrait être appliqué aux pianos et aux belles-mères.

LES PETITS

BATEAUX DES TUILERIES

Sur le bassin des Tuileries, un petit bateau s'en va flottant à l'aventure. Tantôt, poussé par une folle brise, il gonfle ses voiles, s'incline et s'élance en laissant derrière lui un faible sillage; tantôt le vent se calme, et alors il s'arrête immobile, ses voiles flottent incertaines comme les ailes d'un oiseau qui cherche à s'envoler et qui ne peut pas. Mais bientôt un nouveau souffle de la brise vient enfler la voilure, le bateau se penche doucement, et balancé sur les vagues mignonnes de cette nappe d'eau que le vent ride à peine, il s'en va, fier et sérieux comme un grand vaisseau sur la mer.

Il n'a pas de gouvernail, il n'a pas de boussole; sur son pont, dans sa mâture, pas un matelot; dans ce ruban bariolé qui lui sert de pavillon, aucune des nations du globe ne recon-

naîtrait ses couleurs; son pont est rouge, sa coque, verte; sa mâture et ses agrès ne sont que des simulacres enfantins faits de quelques bouts de fil et de quelques baguettes de bois... Et cependant, sur ce navire imaginaire, il y a plus de vie, plus d'espérance, plus d'avenir, plus de richesses, que sur le plus puissant des galions de la Compagnie des Indes, car il a pour le conduire un capitaine qui s'appelle Fantaisie, et, pour le manœuvrer, l'équipage merveilleux des rêves de l'enfance.

Voyez-vous là-bas, à l'autre bord du bassin, ce bel enfant qui, la tête penchée, suit d'un regard ardent et rêveur les évolutions du petit bateau? Là est le poème; là, l'imagination et la grâce, jouant à travers les boucles blondes de cette jeune tête, en font surgir tour à tour les mille incidents d'un voyage fantastique qui recommence toujours et qui ne finit jamais.

Et peu à peu, à la lumière féerique de l'imagination, cette miniature va devenir un océan. Des gouffres profonds se creusent, peuplés de monstres de toutes formes; cette bordure de pierre, c'est une côte escarpée, où des écueils mortels dressent leurs arêtes pour déchirer les flancs du navire, où des peuplades sauvages guettent du haut des rochers les naufragés que leur promet la tempête prochaine.

Hélas ! le vent s'élève, la mer se gonfle, le navire affolé bondit, se couche, tournoie au milieu des vagues furieuses ! Il dérive, il s'approche, il va périr ! Allons, mes braves matelots ! allons, tout le monde sur le pont !

Voyez ! voyez ! Comme ils s'élancent de toutes parts, comme ils courent partout où est le danger ! Et le capitaine, avec son grand habit à revers rouges, ses pistolets à la ceinture, son porte-voix à la main, qu'il est beau ! qu'il est digne ! Et le vieux pilote, avec sa grosse casaque brune, son bonnet de fourrure grise enfoncé sur les yeux ! Quel calme, quelle majesté !

Allons ! hourra ! mes braves ; encore quelques efforts et nous sommes sauvés !

Ils sont sauvés : on a viré de bord, la brise se calme, et le navire, tournant sa proue vers la pleine mer, s'en va, voguant sur des flots vermeils, aux rivages enchantés du Pays des Songes. Voyez-vous là-bas, dans ces nuages de pourpre et d'or, cette terre dont les dentelures capricieuses étincellent comme des joyaux ? Déjà les papillons aux mille couleurs, les oiseaux merveilleux, voltigent autour du navire ; déjà, dans les profondeurs transparentes du gouffre, on voit s'épanouir les coraux, les étoiles et les fleurs vivantes du fond de la mer. Bientôt se détache de la rive une barque de sauvages ; elle

déroule sa voile de natte et cingle vers nous.

Tout à coup le vent change, le petit bateau s'arrête un moment, tourne sur lui-même ; ses voiles se gonflent, il se penche, il repart pour un voyage nouveau ; et la scène change encore, elle change toujours...

Rêve, rêve encore, cher enfant ! Un jour, quand tu seras vieux, quand les chagrins auront ridé ton front et blanchi tes cheveux, tu t'arrêteras pensif au bord de ce bassin qui te rappellera les jours heureux de ton enfance ; et tandis que d'autres enfants recommenceront à cette même place, avec d'autres petits bateaux, un voyage imaginaire comme celui que tu fais aujourd'hui, tu ne verras plus, dans cette barque chétive abandonnée sans boussole au milieu d'un océan sans rivage, que l'image d'un pauvre cœur désemparé dérivant, à la merci des courants et des tempêtes, aux hasards de la destinée.

PHILOSOPHIE

DE L'ARTILLERIE

La philosophie est comme l'amour : elle nous prend au moment où nous nous y attendons le moins.

C'est ainsi que, l'autre jour, surpris par une averse au beau milieu de l'esplanade des Invalides, et ayant eu l'idée de me réfugier dans le musée d'armes qu'on y a récemment transféré, j'ai découvert une philosophie nouvelle.

Je dis nouvelle, parce qu'elle l'est pour moi, ce qui suffit, la nouveauté des choses humaines n'étant que relative.

Je me promenais de galerie en galerie et de vitrine en vitrine sans avoir encore formulé la plus légère théorie, lorsque j'arrivai devant une épouvantable panoplie d'armes et d'armures de la Renaissance.

A mesure que je contemplais ces outils de

mort, un monde de pensées inédites se faisait jour dans mon cerveau, et comparant cette époque à la nôtre, je fus amené à des réflexions, dont je ne m'étais jamais avisé, sur l'art de tuer ses semblables.

Quelque aimables que fussent les hommes de la Renaissance, il faut convenir que les duels, les batailles et les assassinats, jouaient un rôle prépondérant dans cette société charmante.

Je veux bien que ces sortes de souvenirs, étant de cuir et d'acier, aient mieux résisté que les autres à l'injure du temps : mais à voir d'un côté ce peuple d'armures qui, debout dans leur raideur, ressemblent à des homards guettant la proie du sein de leur carapace de fer ; à voir, d'un autre côté, ces milliers d'épées, de dagues, de poignards, d'assommoirs, d'arquebuses, dont les pointes flamboient comme des langues de serpents, on se demande avec quelque inquiétude ce qui pouvait rester de temps, pour la vie proprement dite, dans un monde tel que celui-là, où tout semblait organisé en vue de la mort?

Oh! il y a surtout une certaine vitrine pleine de fauchards, de hallebardes, de pertuisanes, à éventrer tous les éléphants et tous les hippopotames du globe. Quelles bedaines avaient donc ces gens-là, s'il fallait de pareils engins

pour les crever? Et combien d'aunes de boudin en sortait-il à l'heure du massacre?

Et le fait est qu'ils sont tous morts, remarquez bien ceci... Ils se seront entre-tués!

Maintenant il est juste de dire que la plupart de ces armures étaient plutôt des ornements de parade que des armes défensives. Les tournois étaient l'occasion d'un déploiement de faste : les seigneurs de la cour n'épargnaient rien pour y paraître avec un éclat digne de leur rang et de la grandeur des souverains devant lesquels se donnaient ces fêtes, et il n'était pas rare de voir un des joûteurs dépenser toute sa fortune jusqu'au dernier écu pour s'équiper lui et sa maison.

La guerre n'avait pas été non plus abaissée au caractère scientifique et presque industriel qu'elle affecte de nos jours. Les armures de bataille étaient des merveilles d'art, comme les combats des chevaliers étaient des épopées.

Ce que nous appelons la tenue de campagne, ce négligé de voyage et d'ambulance auquel on réduit aujourd'hui l'uniforme du combattant, ferait honte à ces preux : ils ne marchaient à l'ennemi qu'en habits de fête, avec des panaches, des bannières, et tout ce qui pouvait attirer la vue et donner à leur allure un air de défi.

Cette manière de comprendre les choses a

duré plus longtemps qu'on ne peut croire. Je me rappelle avoir entendu un vieux général du premier Empire me raconter que dans ce temps-là, les jours de bataille, on mettait tout ce qu'on avait de plus beau et de plus neuf.

Nous avons changé tout cela, et maintenant on se met en aussi petite tenue que possible lorsqu'on marche à l'ennemi.

C'est un mal : si les uniformes d'une armée étaient dessinés par Lacoste, si les citadelles étaient des chefs-d'œuvre d'architecture, croyez-vous que les armées en présence ne se ménageraient pas un peu plus, crainte de voir abîmer leurs affaires? Tandis que maintenant, dans des masses humaines vêtues d'étoffe à vingt ou trente sous l'aune, que diable voulez-vous? on taille en plein drap, sans se soucier de la dépense.

Quelle différence, et comme la guerre devait être plus amusante alors qu'aujourd'hui!

Un siège, par exemple, c'était charmant.

On installait quatre ou cinq canons de bois en mauvais état à cent pas d'une bicoque en ruine.

On établissait un camp.

Les cuisiniers mettaient des lièvres et des faisans à la broche.

On élevait une superbe salle de festin.

Le *Roy* et les généraux se mettaient à table.

La musique commençait à jouer des airs.

Et pendant six mois ce repas durait du matin au soir et du soir au matin, tandis que, toutes les deux ou trois heures, on faisait péter un coup de canon, qui produisait sur les remparts ennemis à peu près autant d'effet qu'une boulette de mie de pain sur le nez d'un ivrogne.

Au bout d'un nombre incalculable de ces boulettes, la bicoque s'écroulait de vieillesse.

Et, d'ennui, la garnison se rendait.

Voilà ce qui s'appelle la gloire!

Mais tout cela est loin de nous : adieu les chevaliers bardés de fer; adieu l'écharpe brodée par la main des amoureuses, et que le frère d'armes venait parfois leur rapporter rose du sang de leur bien-aimé!

Adieu, timbaliers empanachés et caparaçonnés de plumets et de galons! Adieu, violons de bataille qui montiez à l'assaut en jouant des menuets et des gavottes! Adieu, perruques héroïques dont les Turenne et les Condé savaient faire, aux jours de victoire, des crinières de lion!

De vous, cuirassiers aux casques antiques, de vous, hussards aux dolmans flottants comme des flammes, de vous, lanciers couleur de sang, qui portiez la mort tout aiguisée au fer de votre

lance et toute frissonnante dans les plis de vos guidons, il ne reste plus que les monuments où l'admiration des hommes a immortalisé votre souvenir!

Il n'y a plus ni guerriers, ni armures, ni bombardes, ni mousquets, ni pertuisanes : il y a des hommes, des effets d'équipement et des canons Krupp; les batailles ne sont plus de ces combats de tigres où, quand on avait rompu toutes ses armes, on se prenait à la gorge avec les dents!

La guerre était un art, la bataille, un tableau tout fait : aujourd'hui la guerre est une science aussi froide et aussi sèche que la géographie et que les mathématiques, dont elle n'est que l'application.

Avec les canons Krupp, les obus, la dynamite, les chemins de fer et les torpilles, on peut dire que la gloire se fait à la mécanique, comme la couture.

Hélas!

A quand le tour de l'amour à la mécanique?

Cela viendra, gardez-vous d'en douter.

Convenez que ce sera bien sec.

OLD ENGLAND

« Un jour peut-être, à la lueur de ma lanterne, tu verras toute la laideur des idoles que tu adores aujourd'hui... »

« En France, Italie et Pologne,
Beaucoup d'esprit, peu de vergogne :
En Pologne, France, Italie,
On est sage après la folie ;
En Pologne, Italie et France,
Moins de bonheur que d'espérance. »

Paris en Amérique.
LABOULAYE, sous le pseudonyme
de RENÉ LEFÈVRE.

Ma foi, vivent les gens d'esprit et de cœur qui nous apprennent à voir clair dans nos intérêts, et qui, ayant sur nous la supériorité de regarder toutes choses à l'envers, nous dégrisent de l'admiration nigaude que nous avions pour notre propre pays !

C'est pourtant vrai que, jusqu'à la lecture de ce livre pétillant d'esprit, je n'étais qu'un idolâtre ! Que je fusse à Paris ou à Draguignan, à la ville ou à la campagne, à l'ombre ou au soleil,

au lit ou à table, seul ou en compagnie, pourvu que je fusse en France, je ne cessais de répéter bêtement :

— Mon Dieu, que je vous remercie de m'avoir fait naître Français et de m'avoir laissé vivre dans mon pays !

Après la France, il y avait deux pays que j'aimais par-dessus tout : la Pologne, « terre des héros », l'Italie « terre du soleil, des arts et de la gaîté » : ces expressions n'étaient pas encore devenues ridicules. Me voilà aussi guéri de cette idolâtrie : il paraît que, comme nous, ils n'ont ni sagesse, ni bonheur, ni vergogne...

Allons ! il n'est jamais trop tard pour se repentir : bouclons ma valise et partons. Renions tout ce que nous avons cru et tout ce que nous avons aimé : souvenons-nous que l'ingratitude est l'indépendance du cœur, et allons chez les Anglo-Saxons chercher de quoi faire rire aux dépens de notre patrie... et faire vendre nos livres.

Me voilà parti. J'arrive à Londres.

A travers un brouillard épaissi par la fumée noire du charbon de terre, nous remontons la Tamise. Une tache rouge indique la place où brillerait le soleil. Du sein des ténèbres visibles où nous sommes ensevelis, nous entendons l'immense clameur d'une population de quatre

millions d'hommes mêlée au rugissement des machines et au fracas des roues qui ébranlent le pavé.

Le bateau aborde, la grue à vapeur commence à grincer et, en quelques minutes, jette sur le quai nos bagages pêle-mêle avec les marchandises entassées dans la cale. Des hommes à figure hâve marbrée de charbon se précipitent et chargent mes effets sur un fiacre que deux rosses à l'agonie font rouler cahin-caha vers la maison où je vais demeurer. Un misérable vêtu de haillons court derrière la voiture ; il arrive en même temps que nous : il a fait en courant une lieue pour gagner un demi-schelling à décharger et à monter mes malles. Chez nous, le cocher l'aurait laissé monter derrière la voiture... Je regrette de ne pas l'avoir dit au cocher; cet homme est dans un état qui fait mal à voir.

— Pauvre homme, dis-je à l'hôtesse, il faut qu'il soit bien courageux pour faire cet affreux métier!

— Ne le plaignez pas, monsieur, c'est un ivrogne. Voyez, il entre dans un débit de gin, où il va se griser et dormir jusqu'à ce soir.

Je me hâte de monter l'escalier.

Le peuple est moins heureux ici que chez nous, c'est certain. Mais enfin me voilà dans le « sweet home » anglais, tant chanté, tant vanté,

en prose, en vers et en romance. Oublions le brouillard et la misère du dehors, oublions « la France, la Pologne et l'Italie » et jouissons!

Ah! ah! des tapis partout, de vastes pièces, le gaz et l'eau à tous les étages! Larges fenêtres ouvrant sur des balcons; partout des fleurs, des poissons rouges, des coquillages. Chaque meuble, chaque saillie, chaque tablette, a sa couverture ou son ornement; c'est le pays des tables, et des consoles, et des guéridons, et des étagères. Beaucoup de choses pendues au mur; un grand luxe de sièges, de tentures, de rideaux et de stores.

Asseyons-nous.

Diable! voilà un fauteuil un peu anguleux et qui laisse trop percer l'art du fabricant d'élastiques! Changeons; voici un fauteuil à bascule, importation de l'Amérique : on doit rêver doucement en se balançant là-dessus...

Je me lève; j'ai mal au cœur : ce balancement court et sec me rendrait fou. Allons, contentons-nous d'une chaise et chauffons-nous.

Je suis obligé de me retirer : ce n'est pas un feu, c'est un four à réverbère! Une manière de machine à vapeur en fonte, avec une galerie de fer poli, et puis, à terre et en travers de la cheminée, trois énormes outils qui ont l'air d'instruments de torture; à côté de la cheminée, un

immense seau à charbon où un nègre prendrait son bain.

Je me recule jusque contre la fenêtre. Ici c'est différent : il fait froid. On est littéralement haché par des courants d'air aussi tranchants que des lames de rasoirs. Ce sont pourtant des fenêtres à coulisses, bien supérieures, comme tout le monde vous le dira, à nos croisées françaises.

Mais en examinant ce système, je vois que les coulisses sont trop larges. Pour empêcher les châssis de battre, on les fixe avec de petits coins de bois qui sont suspendus à de longues ficelles, deux de chaque côté. Nous avons ensuite le store, qui est jaune parce que c'est une couleur solide, et dont la double corde est tendue le long de la baie et s'entremêle avec les ficelles des coins de bois. Sur les châssis il y a un petit rideau, sans tringle, parce qu'une tringle empêcherait les châssis de passer l'un sur l'autre. Par-dessus tout cela nous avons le rideau, trop long et traînant à terre, relevé d'un côté. Si vous voulez ouvrir la fenêtre, il faut choisir entre le haut et le bas; quant à l'ouvrir entièrement, non : ou vous relèverez les deux châssis et vous devrez passer et allonger le cou sous cette guillotine, ou vous les abaisserez, et alors vous aurez l'ouverture à la hauteur du menton.

Demandez pourquoi on ne peut ouvrir que la moitié des fenêtres : M. Laboulaye vous dira probablement que c'est parce que cela aère mieux.

Il doit en être convaincu !

Voyons un peu leurs cigares... En voilà un qui m'a coûté huit sous... Je l'allume : exécrable ! exécrable !

Passons dans ma chambre. Pouah ! ce cigare est-il mauvais ! Tapis partout. Je tiens encore mon allumette à la main : le fait est que dans cette chambre il n'y a pas un endroit où jeter une allumette.

Et puis je veux cracher, moi !

Ah ! la cheminée ! mais non, elle est pleine de papier haché vert et rose. Je retourne dans le salon, je jette mon allumette et mon cigare dans le feu, et je crache sur le tout.

Enfin j'ai craché, c'est toujours quelque chose.

Un bout de toilette pour me présenter convenablement devant M. et Mme Simpson, à qui je suis recommandé. Le cabinet de toilette est bien. Mais je n'aime pas ce panneau de vannerie, c'est laid et inutile. Que de toile cirée ! C'est une odeur qui vous prend à la gorge. Où est le pot à l'eau ? Ah ! un col-de-cygne : je tourne, et un torrent d'eau s'élance en bouillonnant d'une

ouverture ménagée dans la cuvette. Après cinq minutes de tumulte, l'eau se calme...

Je ne peux pas me décider, c'est plus fort que moi. Un dégoût, un dégoût! Cette cuvette, oh! ça ressemble tellement... Je vois un bouton, je le presse, crac! l'eau disparaît par une trappe avec un bruit de vomissement qui me soulève le cœur. C'est très-sale, ces trappes : il s'y dépose toujours un résidu de savon, et puis l'idée de ce qu'il y a dans ce tuyau qui est sous votre nez... Non, jamais je ne me fourrerai la figure là-dedans. Je sonne pour demander une cuvette : on ne vient pas.

Je m'avance sur l'escalier pour appeler. Je trouve la femme de chambre assise sur les marches, et pleurant.

— Qu'avez-vous, ma fille?

— Ah! sir, je n'en peux plus : toujours monter et descendre! Quand vient l'après-midi, je tombe! J'aimerais mieux être morte!

Les domestiques sont plus malheureux que chez nous, dans ce pays-ci...

Elle m'a apporté une cuvette. Je fais ma barbe. Comment! le jour baisse déjà! Il n'est que deux heures. Ah! le brouillard.....

Odeur désagréable. Elle augmente. On aura laissé le gaz ouvert.

— Anna! voulez-vous, je vous prie, venir

voir? Je crois qu'on a laissé le gaz ouvert.

— Oh! non, sir, c'est le gaz qui arrive. Faut-il l'allumer?

— Oui.

Pouk! pouk! pouk! pouk! Quatre becs de gaz! Quel luxe! Ça, c'est plus commode que les lampes. Je reprends ma barbe.

Je m'arrête: si je continue, je me fais sauter la tête! Le gaz danse et tremblote en sifflant.

— Anna! voulez-vous, je vous prie, venir voir au gaz?

— C'est un peu d'air dans le tuyau... Je vais prévenir madame.

Madame arrive :

— Ce n'est rien : c'est de l'eau. Dans un moment cela ira.

Les quatre becs s'éteignent à la fois. Obscurité profonde. Je reste le rasoir en l'air. Anna va chercher des bougies.

Ma toilette est finie, je sors. La femme de chambre est à genoux sur le seuil de la porte, lavant les marches du perron.

— Vous lavez comme ça tous les jours?

— Soir et matin, sir.

— Comme la pierre est blanche!

— Oh! sir, elle est noire, mais nous y mettons du blanc.

C'est singulier : l'idée que cette pierre du

seuil elle-même est peinturlurée comme tout ce que le pied foule dans la maison, cette idée-là me trouble : j'éprouve une impression analogue à celle que j'ai ressentie tout à l'heure devant la rôtissoire qui remplace le foyer.

Je fais quatre pas et me voilà dans la rue. J'ai traversé le jardin. Toutes les maisons de ces rues sont pareilles. Ces jardins sont uniformes : bordure en pierre de taille, terrasse au-dessus d'un fossé, avec un trou pour jeter le charbon de terre, grille genre néo-grec, petits parterres entourés de buis. Mais je me reconnais... Où diable ai-je vu cela?

Ah! au Père-Lachaise!

Voilà la rue où demeurent M. et Mme Simpson. C'est un autre genre : des cottages. Ici le jardin ressemble à ceux de nos établissements de bains : il y a un cippe avec une coupe, et une fleur dans la coupe : à toutes les maisons. Au milieu de la façade, une demi-lanterne à quatre pans, en vitrage, et dont le haut forme terrasse pour le premier étage. On aperçoit une table avec un aquarium et deux pots de fleurs rouges.

Je frappe. J'attends un quart d'heure, on me regarde du haut en bas et on fait des difficultés pour m'introduire. J'ai su pourquoi : je n'ai pas frappé assez fort et assez longtemps : un gentleman doit faire fracas quand il demande à entrer.

Chez nous, quand on entend un coup de sonnette délicat et discret, on se dit :

— Voilà une jolie femme ou un homme bien élevé.

Je donne ma carte : une minute après, les portes s'ouvrent à deux battants, et Mme Simpson vient à moi en me tendant les deux mains.

Tout en causant avec Mme Simpson, j'examine le *room* où elle me reçoit. Piano, aquarium, tapis, broderies en perles, gravures encadrées, porcelaines à tons criards et à formes gauches, mousses de laine avec fleurs en papier, stéréoscope et table à ouvrage : c'est la répétition, avec plus de profusion, des mêmes détails que j'ai vus chez moi.

M. et Mme Simpson ont sept enfants. L'aîné est aux Indes avec un oncle commerçant; le second est en Australie; la fille aînée est mariée en Norvège et habite Hammerfest, au cap Nord : une seconde fille est en Écosse auprès d'un autre oncle, goutteux; le troisième fils est commis dans une maison de droguerie à Manchester; le quatrième fils, qui a cinq ans, est à l'école : je le verrai ce soir. Enfin une petite fille au maillot, qui a quinze mois, est en haut, dans la *nursery,* avec sa bonne.

Mme Simpson a les larmes aux yeux en me parlant de ses enfants :

— Vous voyez, monsieur : avec une si nombreuse famille, je vis seule. Tant que mes enfants sont petits, je les ai là-haut près de moi, dans la nursery, mais à quatre ans ils vont à l'école, à douze ans ils vont travailler avec leur père, et à quatorze ans ils me quittent pour naviguer et chercher une position. Quant à nos filles, elles n'ont pas de dot, et nous les marions comme nous pouvons. Heureusement qu'en Angleterre les hommes ne s'inquiètent pas de ce qu'une fille peut leur apporter en mariage...

— Car la loi anglaise, n'est-ce pas, madame, ne leur assure rien de la fortune de leurs parents?

— Hélas! malheureusement non.

— Et si les hommes exigeaient des dots, ils seraient obligés d'aller chercher femme hors de leur pays?

— Oh ! ils le font très peu.

— Et ils ont raison, dis-je galamment, car ils ne trouveraient nulle part des femmes aussi charmantes !

Mme Simpson rougit en me lançant un regard reconnaissant. Je vois bien que c'est la seule parole douce qu'elle ait entendue depuis qu'elle est mariée.

— On vit beaucoup de la vie de famille, en

Angleterre? L'éducation de vos sept enfants a dû bien remplir votre vie?

— Oh oui! Et puis le ménage. Mon mari, lorsqu'il rentre après une journée de travail, aime à trouver la maison en ordre et le repas bien servi. Il faut qu'avant son retour les enfants aient dîné et soient remontés dans la nursery : quand on a passé huit heures dans l'agitation des affaires, vous comprenez, monsieur, qu'on a besoin d'un peu de calme et qu'on ne pourrait pas supporter le bruit des enfants. C'est d'ailleurs le seul moment que nous ayons pour causer des intérêts de la maison. Mon mari me rapporte les lettres qu'il a reçues, dans le courant de la journée, de nos enfants; je les lui lis pendant qu'il parcourt son journal du soir, car il n'a pas le temps de le lire à son bureau : il est si occupé! Après dîner il va à son club : vous savez que c'est le seul endroit où les hommes puissent se voir.

— Et vous, madame, vous ne sortez pas?

— Oh! dear no! je reste... là, me dit-elle en me montrant une chaise à côté d'une table à ouvrage. C'est là, ajouta-t-elle avec un soupir, que j'ai passé les heures les plus douces de ma vie.

— Oui... oui... c'est bien différent de nos familles françaises : ici les époux marchent dans

la vie, n'est-ce pas, madame, appuyés l'un sur l'autre?...

— Oh oui!

— ...et entourés de leurs enfants?

— Oh oui! c'est cela même.

— On me l'avait bien dit...

Mme Simpson m'invite à dîner pour aujourd'hui même. J'accepte, et je sors pour essayer de découvrir quelque chose à travers le brouillard qui semble un peu se dissiper, car la torche qui représente le soleil est rouge-clair au lieu de rouge-sombre qu'elle était. Je m'avance. Je dois traverser un pont: le sol tremble et gronde sous le roulement des voitures.

Me voilà sur la terre ferme. Des rues droites se coupant à angle droit; toutes les maisons de la même rue pareilles : tombeau, temple grec, villa italienne, chalet gothique, voilà les types. Toutes les façades noires comme du charbon. Enfin je vois s'ouvrir un espace plus clair au bout de la rue : c'est Hyde-Park.

Le brouillard se dissipe. Je vois un immense terrain planté d'arbres. Sur le gazon serpentent des sentiers tracés par le pied des passants. Une pièce d'eau bordée d'un petit pavé; autour du parc, la piste, avec des barrières de bois grossier et quelques ouvertures garnies de bornes en fonte et de barres de fer à peine équarries,

voilà donc le sol sacré où vient, pendant la saison, caracoler l'aristocratie anglaise! Plus loin, la Serpentine!

Ah! c'est la Serpentine...

Je m'en retourne par d'autres rues. Dans ce pays-ci je remarque que tout est bariolé de tons criards. Les omnibus ont l'air de boîtes de conserves, et les boîtes de conserves ont l'air d'omnibus. Des affiches, ah! on en est aveuglé!

Je croyais que les chevaux anglais étaient plus beaux que les nôtres. Ceux qui traînent les charrettes sont tout en jambes avec une grosse tête longue.

Mais où sont donc les gens comme il faut? Je vois passer quatre millions d'hommes, et ils sont tous mal mis et sans gants!

Je me suis promené ainsi deux heures. C'est singulier comme les quartiers s'entremêlent : vous sortez d'une rue superbe, vous tournez le coin, et vous voilà dans la cour des Miracles; vous tournez un autre coin, et vous vous trouvez sur un square entouré de maisons luxueuses; et ainsi de suite indéfiniment. Où est le cœur de cette ville?

Je me suis arrêté chez moi pour mettre l'habit noir, la cravate blanche et l'indispensable fleur à la boutonnière, et j'entre dans le salon de mes

nouveaux amis, où M. Simpson m'accueille avec toute l'énergie de l'hospitalité anglaise.

Après avoir parlé de nos amis communs, nous avons causé de la France, puis de l'Angleterre, puis de la vie anglaise, ce qui m'amène naturellement à faire l'éloge du confort anglais, si mal connu et si vanté chez nous. L'orgueil national du maître et l'amour-propre de la maîtresse de maison me répondent en duo par une proposition de visiter du haut en bas le *home* où je suis admis; j'accepte avec enthousiasme, et nous descendons dans le sous-sol pour procéder par ordre.

Nous avons descendu un étage, nous en avons remonté trois, redescendu deux, et nous voilà de nouveau dans le room du rez-de-chaussée. Tout cela, pris isolément, est bien installé, admirablement outillé, abondant, large, et chaque pièce est comme un atelier spécial où tout se fait pour le mieux, à commencer par la cuisine et à finir par... ce que vous savez. Mais un détail gâte tout, c'est qu'une pareille maison est un bâton de perroquet, et que pour communiquer d'une partie à l'autre il faut toujours monter ou descendre. Madame a son salon au rez-de-chaussée; monsieur a son cabinet au premier; les domestiques sont dans le sous-sol; les enfants et leurs bonnes sont au second, dans

la nursery : si bien que, dans cet intérieur si savamment organisé, chacun des groupes de la famille est séparé.

Ce n'est pas tout. Cet intérieur si propre, si luisant, si correct, a quelque chose de sec et de froid qui me serre le cœur : cela sent le vernis, l'eau de cuivre, le gaz, le charbon de terre, mais je cherche en vain ces bonnes odeurs que nous avons chez nous, que sais-je? le pain frais, la bouffée de cigare que le mari laisse échapper en contrebande lorsqu'il écarte les rideaux du cabinet de toilette où sa femme fait voltiger la poudre de riz; cette douce odeur d'amande et de lait du bébé qu'on nous apporte tout blanc et tout propre dans notre lit... Non, ce n'est pas là le nid de famille, où l'on vit, comme chez nous, serrés les uns contre les autres : c'est une manufacture de bien-être, de devoir, d'affection, si vous voulez, mais enfin si c'est le bonheur, c'est le bonheur industriel, qui parle à la raison et qui ne dit rien au cœur.

On se met à table. Comment! nous allons manger et boire avec tout cela? Une douzaine d'outils, six verres, pour chaque convive; un peuple de flacons et de bouteilles, contenant toute espèce de sauces, de pickles, de conserves, de poudres, de vinaigres; des pots, des brocs, des coupes, des seaux, des réchauds, des tré-

pieds, des plateaux; devant le maître de la maison, un arsenal de couteaux qui ont plutôt l'air de coutelas, de sabres, de cimeterres ; devant la maîtresse, des cuillers, des louches à potages, des truelles à poisson : ce n'est pas un couvert, c'est une boutique de chirurgie.

On commence. Soupe à la tortue. Une soupière à y faire une pleine eau. Non, vous dire ce qui sort de cette soupière n'est pas possible : il faudrait savoir ce qui y est entré : des œufs, de la viande, des légumes, des épices, du vin, que sais-je!

On sert le madère.

Un homard long et gros comme le bras; ses pinces sont effroyables... Crac! crac! la carapace vole en éclats sous les mains de fer de notre hôte; on me sert, et on m'explique l'usage d'un outil à griffe et à palette qui sert à vider et à perforer les pattes de la bête. Le vin commence : du porto.

Ah! mon Dieu! quel poisson! Si ce turbot avait encore une étincelle de vie, d'un coup de dent il nous croquerait. Je suis sûr qu'il pèse vingt-cinq livres. Écoutez : je vous donne mon impression telle qu'elle est : non seulement ce n'est pas ragoûtant, mais cela a quelque chose d'impudique, et je rougis jusqu'aux oreilles lorsque je vois Mme Simpson avancer sa truelle : ça me

fait absolument l'effet d'une nudité, tant c'est gros.

— Je vous recommande notre poisson anglais, me dit-elle ; la chair en est bien plus ferme que celle de vos poissons français, parce que nous ne le laissons pas agoniser : on le tue au moment où il sort de l'eau.

— Comment fait-on ?

— On lui casse la tête sur le bord du bateau, de sorte qu'il meurt raide.

— Oh ! c'est horrible !

— Au contraire, il souffre moins. Et puis la chair est bien plus ferme.

On sert le vin blanc.

Deux domestiques apportent le roastbeef.

— Vous voyez ce roastbeef ? Il pèse quarante livres.

Quand cette montagne de viande crue s'est mise à saigner et à s'entr'ouvrir en plaies larges comme la main, j'ai ressenti une véritable horreur. Si vous aviez vu la figure rouge de l'Anglais, ses yeux hagards, ses cheveux hérissés, et le jeu terrible du grand coutelas qu'il plongeait férocement dans la chair ensanglantée, vraiment vous auriez eu peur.

On sert le porto, puis le bourgogne, puis le claret, puis le champagne. Le roastbeef est accompagné de pommes de terre à l'eau, de hari-

cots verts à l'eau, arrosé de sauces, saupoudré de curry; et on boit, on boit, on boit, jusqu'à ce qu'enfin paraisse le plumpudding!

Celui-là pèse vingt-cinq livres. Il contient quatorze ingrédients. Il y a un an qu'il est pétri. Il a bouilli pendant douze heures. Il coûte soixante francs. Il faut quinze jours pour le manger.

Voilà maintenant l'apple-tart, puis le gâteau, puis les fruits, puis les sucreries, les vins doux, le café, les liqueurs, le punch.

Ouf! c'est fini. Le poids que j'avais sur le cœur est tombé sur mon estomac. M. Simpson me propose d'aller fumer un cigare et prendre le thé à son club. Je salue et nous sortons.

Nous avançons à travers le brouillard. M. Simpson parle avec volubilité des indigos, je crois; moi je suis hébété, j'ai mal à la tête et mal au cœur. Nous arrivons au club.

Quelle soirée! Personne n'a fait attention à nous, personne n'a dit un mot. Les uns jouent aux cartes, les autres lisent le journal. d'autres fument en se vautrant sur les divans. Enfin à onze heures je demande à M. Simpson la permission de le laisser, et je rentre chez moi.

J'ai été pris par le bras ou tiré par la basque peut-être trente fois avant d'arriver à ma rue.

La plupart de ces malheureuses sont des enfants de dix à quatorze ans!

Dieu merci, je suis dans ma chambre. Je me couche.

Ah! voilà qui m'achève. Prenez des rallonges de table, rembourrez-les avec des coquillages, étendez un drap par-dessus, couchez-vous, et vous passerez une nuit comme celle que j'ai passée. J'ai dormi, parce que la nature ne perd jamais ses droits et qu'il fallait bien cuver le dîner : mais quel sommeil!

Le lendemain en faisant ma toilette, je repassais en idée toutes mes impressions de la veille. Je ne discutais pas, non, mais après avoir un peu rêvé à tout ce que j'avais vu en un jour, je me posai tout simplement cette question :

— Si cette vie-là devait durer un mois, qu'est-ce que je deviendrais?

Je regardai par hasard à la fenêtre : un corbillard passait au grand trot, suivi de deux voitures de deuil pleines de messieurs en cravate blanche et habit noir. Personne ne saluait sur son passage.

— Anna, demandai-je à la femme de chambre, où va ce corbillard vide suivi de gens en deuil?

— Il n'est pas vide, sir, il va au cimetière.

— Comment! au trot?

Je demeurai tout rêveur.

— Ma foi, tout bien considéré, me dis-je, puisque les morts se sauvent d'ici au trot, les vivants ne peuvent pas faire moins que de s'en aller au galop.

Et ayant bouclé ma valise, je pris l'express pour Douvres et Calais.

Et quand, de l'avant du bateau, je voyais blanchir à l'horizon les côtes de France; quand je songeais à tous les biens et à tous les charmes que j'allais retrouver sur cette terre bénie et sacrée, je répétais ces mots... d'un étranger, de Grotius, ces mots, honte et châtiment de tous les Français qui ne savent pas aimer leur patrie :

La France, le plus beau royaume après celui du Ciel!

L'EX-ASPÉRA-TION

UNIVERSELLE

Les maisons sont encore pavoisées de drapeaux; les journaux sont remplis tous les jours de dithyrambes échevelés; partout où il y a un mur ou une plaque, l'œil est accroché par quelque annonce aux couleurs criardes; partout où il y a un arbre, un cabaret est niché dessous, et dans le cabaret, une grosse caisse et un trombone ronflent jour et nuit.

Une cohue de badauds à tournures exotiques, baragouinant, avec des voix de l'autre monde, des paroles incohérentes et insensées, tournoie incessamment dans les rues, entraînant dans son tourbillon des milliers d'omnibus, de tramways, de tapissières, de chars-à-bancs et de fiacres, qui roulent parmi ce peuple comme des rochers au cours d'un torrent. La Seine est couverte de bateaux à vapeur qui, sombrant à moitié sous

les troupeaux humains qu'ils supportent, passent comme des flèches à travers les arches des ponts; de quart d'heure en quart d'heure, d'interminables trains de chemin de fer, toussant la vapeur, crachant le feu, vomissant la fumée, sifflant, grinçant et grondant comme des monstres enragés, serpentent par les fossés et les souterrains jusqu'au bord du fleuve, le sautent et vont d'un seul bond tomber au beau milieu du Champ-de-Mars. Quand vient le soir, le fracas redouble; les musiques s'agitent avec des bruits affreux; les voix glapissantes des chanteuses déchirent les airs; les lanternes de papier tachent de leurs lueurs fausses l'ombre des massifs de verdure; les cordons et les soleils de gaz crèvent les yeux qui les regardent, et les énormes globes électriques jettent sur tout cela, de distance en distance, les plaques de leur lumière de fantômes.

Voilà dans quel état l'Exposition a mis notre pauvre Paris.

Quand les calamités qui, de temps à autre, viennent fondre sur une société humaine, dépassent une certaine proportion, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de s'en aller. Prétendre, seul de toute une population affolée, garder son bon sens et préserver son repos, est la plus insigne de toutes les folies auxquelles donnent lieu ces

sortes de catastrophes, et c'est pour l'avoir oublié que, l'autre jour, après mille serments de ne pas mettre le pied à l'Exposition, je roulais vers la porte Rapp dans une voiture de place qu'un cheval exténué tiraillait à grand'-peine sous la pluie de coups de fouet dont l'arrosait sans relâche un cocher sans entrailles. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce cocher m'avait d'ailleurs dit des insolences : parce que le bourgeois paye, il ne faut pas qu'il s'imagine qu'on fait aller les cochers comme ça! Telle fut du moins la conclusion de la harangue qu'il me débita avant de se décider à me conduire.

J'aperçois de loin les lignes de l'Exposition. On dirait une cité monstrueuse élevée par des géants venus on ne sait d'où. A travers les enchevêtrements de ce fantastique échafaudage, je ne puis découvrir ni un sentiment ni une idée. Ce n'est pas l'art qui a conçu le plan de ce hangar à marchandises, c'est la force, la force brute : elle a planté en terre un morceau de fer, en a hissé d'autres en travers, a boulonné le tout à grands coups de marteau, et a recommencé un peu plus loin : et quand il n'y a plus eu de place on a dit : Le *Palais* de l'Exposition est terminé!

Me voilà donc dans le *Palais*. Orientons-nous.

Voici une galerie assez large... voyons un peu.

De jolis meubles. D'autres meubles. Encore des meubles. Il y en a de bois divers. Ils ne sont pas tous garnis de même, au moins! La couleur change, l'étoffe aussi! Ce sont des meubles de forme et d'usage variés : il y a tantôt des lits, tantôt des commodes... c'est fort intéressant. Je regrette de ne pouvoir les examiner tous les uns après les autres, mais enfin j'ai vu pas mal de meubles dans ma vie, j'en ai, je crois savoir assez ce que c'est qu'un lit ou qu'une chaise. Si j'abrégeais?

Ah! j'aperçois les bronzes. Voici de jolis bronzes. Voilà un beau bronze. Vraiment, l'industrie du bronze, à Paris... Combien ce bougeoir?

— Six mille francs, monsieur.

— C'est pour rien.

— Il me revient à vingt-cinq mille francs.

— Vraiment? c'est prodigieux!

Des bronzes en zinc. Aimez-vous? Moi pas.

Tiens! me voilà dans une travée. Un buste de souverain en savon. Quelle drôle d'idée! Si on avait dit à Dagobert que non seulement on inventerait le savon, mais qu'on ferait des bustes en savon, qu'aurait-il pensé? Je me demande si devant ce produit on doit dire : sculpture appli-

quée à la parfumerie, ou parfumerie appliquée à la sculpture?

Voici le chef-d'œuvre de la fabrication phosphorique : un vase entièrement fait avec des boîtes d'allumettes. C'est italien.

Les progrès de l'industrie sont vraiment admirables.

Tout ce bruit et tout ce monde commencent à me fatiguer la tète. J'aperçois une longue enfilade de pièces désertes et un divan. J'y suis. Je suis sûr qu'il y a là peut-être deux cent mille pièces de drap. Ma foi, il faut convenir que c'est un spectacle bien imposant que de voir deux cent mille pièces de drap réunies dans un seul endroit ! C'est bien flatteur pour la France... Qu'est-ce que je dis donc? Est-ce que mon intelligence a une syncope? Allons, que diable! ne forçons pas la note du patriotisme : disons que je suis content, que je suis fier, de voir là ces deux cent mille...

D'ailleurs je vous avoue que l'odeur... Ah! la marchandise, mon cher, ça sent mauvais : nos nez ne sont pas faits pour cela. Changeons de route.

La verrerie. Tout ce qu'une gorge de malade ou d'ivrogne peut rêver de fioles, de flacons, de bouteilles et de dames-jeannes ; tout ce qu'un alchimiste, un pharmacien, un épicier, et tous

les empoisonneurs en général, peuvent remplir de drogues dangereuses et de substances malfaisantes, vous le voyez s'allonger, s'enfler, se tordre, s'aplatir, aligné en files interminables, étagé, pressé, confus. Et à mesure que j'avance, ces formes bizarres semblent s'animer et prendre de vagues aspects de créatures difformes qui me regardent avec des yeux étincelants. Décidément ces choses qui reluisent sont d'un effet désagréable : je comprends qu'elles irritent les chiens enragés.

Un piano entame une valse. Diable!...

Changement à vue. Voilà la métallurgie. Des chaînes, des barres, des scies à dents effroyables, des étaux à broyer un bœuf, des roues, des masses, des blocs, des plaques...

Je ne sais s'il y a ici quelque influence électrique à cause de tous ces métaux, mais ce spectacle me casse bras et jambes et ne m'inspire d'autre idée que celle de m'enfuir.

Miséricorde! me voilà dans la galerie des machines. Ici c'est le triomphe, c'est l'orgie de la force et de la matière. Je ne peux pas voir cela. Ces roues, ces volants, ces pistons, ces courroies, ces engrenages, qui tournoient et s'entre-mordent avec une espèce de fureur, me rendraient fou! S'ils variaient, au moins! Mais toujours! toujours! toujours! la même chose,

sans repos, sans relâche : vous reviendriez dans dix ans, que vous les verriez continuant à recommencer sans s'arrêter, sans se ralentir, sans même se douter que vous êtes là !

Non, ce ne sont pas des choses à faire voir au monde, cela, pas plus qu'on ne lui montre les abattoirs ou les égouts : vous nous montrez là les basses œuvres de l'humanité, et d'ailleurs ce n'est pas flatteur pour elle, entre nous. Vous m'étalez avec orgueil une machine énorme, qui coûte des sommes folles, qui absorbe le travail et la vie de plusieurs centaines d'hommes, et tout triomphant vous me montrez une épingle qu'elle a produite !

Tant de peine pour si peu !

Allez ! nous ne pouvons pas nous entendre : vous voyez là un honneur et un progrès pour l'humanité : je n'y vois, moi, que sa faiblesse et sa sottise ; et une ligne d'écriture, quelques coups de crayon, de tel que nous connaissons tous, a plus de prix à mes yeux que toutes vos locomotives.

Justement voici une échappée : une salle tendue de mousseline et de dentelles, un vrai temple de la virginité.

La virginité ! à la bonne heure, voilà une idée fraîche. Ici on respire, on entend à peine le fracas de ces horribles machines qui m'étour-

dissaient tout à l'heure : reposons-nous...

Ciel! encore un piano qui commence à jouer une valse! Ces valses, où les prennent-ils? Avez-vous remarqué que la musique des expositions a quelque chose d'exaspérant?

Second piano : air tartare! La cacophonie s'accentue avec fureur : il y a évidemment là, entre deux pianos américains, une de ces concurrences comme on en voit sur les bateaux à vapeur de la Delaware ou du Mississipi; je prends ma course et je traverse de part en part, poussant une pointe comme un vieux loup qu'on chasse à cor et à cri.

Où suis-je? Parmi les voitures. Comme il y en a! Les unes ont deux roues, les autres en ont quatre, jamais plus, jamais moins : on a beau regarder, toujours des roues, deux par deux, quatre par quatre : la même image, ce rond éternel avec un centre et des rayons et, par-dessus, ce coffre qui est toujours un coffre... On voit qu'ils se sont ingéniés, qu'ils se sont torturé l'esprit de mille façons, pour varier ce chef-d'œuvre, et c'est toujours la même voiture qu'ils recommencent, car enfin ils ne sortiront jamais de là : un siège sur des roues. Voilà ce qu'on appelle le progrès de l'industrie... Et puis ne trouvez-vous pas que ces machines, faites pour rouler, sont aussi désagréables à

voir dans leur immobilité que des animaux empaillés ?

Je me rejette à gauche. Eh bien, j'aime mieux ça : je marche en paix au milieu des soies moulinées. Ces écheveaux ont pourtant de belles couleurs, quoiqu'on en voie chez tous les merciers. Mais je ne suis pas dans la partie, moi, et je ne peux pas jouir des nobles idées qui s'élèvent dans l'âme d'un bonnetier à l'aspect de ces filés de soie.

— Ces ouvriers français mettent de l'art dans tout, dit un gros monsieur à sa femme.

Ils sourient devant une cage de verre où s'abrite quelque chose de régulier, bariolé de mille couleurs. Je m'approche : horreur! c'est un temple grec en bobines de soie!

Avez-vous remarqué cela? L'idée fixe du fabricant et de l'ouvrier, c'est de bâtir des monuments avec les matières de leur commerce. Ils ont pris à tâche l'architecture. Faire une chose à laquelle on n'entend rien, et employer pour la faire des moyens qui n'y peuvent pas servir, voilà l'idéal des sots. C'est de là que sont sortis les bonshommes en coquillages, les paons en verre filé, les tableaux en cheveux. Je change de galerie.

Je crois que me voilà en Amérique. Ici, à chaque pas je me cogne à quelque énormité.

Voilà des vitrines immenses où reluisent tous les chaudrons et toute la ferblanterie du Nouveau Monde; voilà cent mille cadenas, deux cents haches, une montagne de cuirs roulés, des monceaux de cordes; je m'égare dans des forêts de manches à balai, je m'accroche aux dents et aux pointes d'une haie de fourches et de râteaux qui borde la galerie.

Assez! je reviens sur mes pas, et en cherchant une issue je m'arrête épouvanté devant une boutique d'aspect étrange et terrible : des nerfs de bœuf! Ils sont là par milliers, tordus et serrés, fermes et souples; il semble qu'on voie la douleur se tordre dans leurs spirales bariolées.

Voilà une industrie qui peut être fructueuse, mais je ne voudrais pas être consommateur de ses produits. Je ne vois que les derrières d'une armée ennemie où l'on puisse les utiliser avec avantage et sans s'exposer à de cuisants regrets.

Voici des milliers de boutons, des millions d'aiguilles. C'est toujours un bouton et une aiguille, jamais pareils.

Je crois que je tiens la raison du malaise qui commence à m'envahir. Je crois que je vais pouvoir vous expliquer pourquoi toute exposition arrive nécessairement à rendre gâteux ou

fou le visiteur qui s'y hasarde : c'est que chacun des objets qu'on y contemple est insignifiant par lui-même et que ses différences avec les autres objets sont également insignifiantes : dans ces conditions, la réflexion que nous inspire chaque objet ne peut être qu'une bêtise : mais cette réflexion, chacun des objets pareils que vous allez rencontrer va vous obliger à la refaire autant de fois !

Allons ailleurs ! De l'air !

Ah ! une vaste galerie. Quelle est cette construction à tournure monumentale ? J'aime assez ces tons jaune-verdâtre et terre de Sienne brûlée ! Je parcours la galerie, j'arrive au pied du monument !

Un temple en paillassons !

Je ne sais plus où je vais. J'enfile au hasard un corridor étroit. C'est le pays des porte-monnaie. Je vois là passer devant mes yeux cent mille porte-monnaie. Tous les genres de porte-monnaie... porte-monnaie... porte-monnaie...

J'entends des cris d'oiseaux : pî! pî ! iou, iou, iou ! piou ! piou ! kirrrr ! piou ! piou ! piou ! Ce sont les joujoux. Réfugions-nous par là : les joujoux, je suis habitué à en voir ; cela me rappelle les jours heureux où je ne connaissais de l'industrie humaine que les petits soldats de plomb et les sabres de bois.

Ah! surprise agréable! Le cercle de fer qui étreignait ma pauvre tête se desserre un peu. Un grand frou-frou de robes, de jolies femmes qui s'entortillent les unes dans les autres, des marchandes jeunes et gracieuses qui vous sourient : une, deux! piquons une tête dans ce bain de soie, de mousseline et de parfums!

Certainement tous ces joujoux sont des merveilles, et pourtant, à force de les considérer, je sens peu à peu mon cœur qui se gonfle, se gonfle... Je croyais retrouver ici mon enfance, mais, hélas! ici aussi l'industrie a remplacé la grâce naïve d'autrefois.

Où sont les petits danseurs de corde, les oiseaux de bois qui remuaient la tête en faisant kling-kling lorsqu'on tournait la manivelle, et les ménageries taillées à coups de couteau dans le bois blanc, et les forgerons, et la fermière qui bat son beurre, et le diablotin grimpant après son bâton? Tout cela est relégué dans les bazars, nos enfants n'en veulent plus.

Au lieu de ces poupées de carton que leur jeune imagination pouvait à son aise embellir des plus beaux rêves, il faut à nos filles des princesses à la chair de porcelaine, aux yeux d'émail, attifées de robes de soie, ayant leur trousseau, leur appartement, leur mobilier, leur voiture, leurs domestiques, et jusqu'à de beaux

petits messieurs qui figurent leurs amants. Il faut aux garçons des armes de prix, des uniformes de généraux, des bateaux à vapeur, des victorias attelées de chevaux presque véritables.

La mécanique envahit tout, et à travers les carreaux des vitrines, je vois s'agiter un peuple d'horribles petites figures humaines, prétentieusement engoncées dans des habits boursouflés, et qui répètent éternellement le même geste ou la même grimace. L'espèce humaine ne suffit pas : moutons, vaches, canards, souris, coqs, oiseaux et singes, pauvres bêtes, se tordent en cent façons convulsives, comme pour se délivrer de la mécanique qu'on leur a mise dans le ventre; quelques-uns poussent des cris de douleur.

J'arrive ainsi près d'un groupe de curieux qui se pressent autour d'un baquet. J'ai vu là quelque chose d'épouvantable, la poupée nageuse : si jamais vous avez eu occasion de voir un fœtus essayant de s'échapper à la nage de son bocal d'esprit-de-vin, vous retrouverez là toute la fraîcheur de cette impression.

Le sang commence à me battre les tempes. Il y a ici un jour faux qui fait papilloter les yeux : et puis je sens que le fourmillement des petits objets fait picoter les paupières. J'ai besoin

d'air... J'ai besoin..., enfin je crois que le plein air me remettra. Par où sort-on? Allons-nous-en par là vers le Trocadéro.

Je marche. Mon mal augmente. Il y a beaucoup de gens, beaucoup. Ils s'en vont, se balançant d'un pied sur l'autre, le nez en avant, les sourcils relevés : leur aspect est celui de l'hébétement; parfois ils pivotent sur eux-mêmes, se jettent à droite ou à gauche, sans raison, sans en avoir conscience, et tous débitent machinalement des mots ou des cris vides de sens :

— Ah!...

— Oh!...

— Tiens, vois-tu cette casserole?

— Ah! c'est superbe!

— Voilà qui est curieux.

— Madame, voyez donc!

— Comment a-t-on pu faire ça?

— Oh! un fauteuil fait de cornes de buffle! Dire qu'on peut s'asseoir dessus sans s'empaler!

— Comme c'est vite fait, un bouton!

— C'est ainsi qu'on taille le diamant avec sa propre poussière. (Le monsieur qui dit cela nasille.)

— Cette pendule reproduit toutes les minutes le cri du bison.

— Conçoit-on qu'on puisse imiter si parfaite-

ment un tigre royal avec des petits morceaux de pierres? Ah! il faut d'abord choisir chaque morceau, et puis le tailler. Madame, je suis allé à Rome, et je puis certifier qu'il faut cinquante ans pour faire un tigre pareil. Mais aussi c'est inaltérable.

— Vraiment, monsieur? Est-ce incombustible?

Et insupportable! ai-je rugi en entendant ce dialogue. Au même moment, je sens une affreuse douleur : mon cor aux pieds n° 17, le plus sensible, vient de passer sous une Anglaise de cinq cents kilogrammes; je me recule et tombe en travers d'une Allemande étique qu'on voiture dans un fauteuil roulant. Ces fauteuils sont navrants à voir : le voyageur y prend un air de paralytique qui me fait une peine! et un dégoût! Les hommes qui les traînent sont vêtus tristement d'étoffe qui se lave, où les taches ne paraissent pas : une tenue d'infirmier. Et puis cette toile cirée dont les fauteuils sont garnis me fait penser involontairement aux tabliers de taffetas des nourrices... Pouah!

Une issue! ah! sauvé! Un immense corridor s'étend à perte de vue devant moi; un corridor en plein air, une ruelle. Elle est bordée de constructions incohérentes et inachevées : qu'est-ce que ce peut être? Qu'importe? la liberté est au bout, marchons!

Je m'arrête, je ne peux plus marcher : j'enfonce jusqu'aux chevilles dans un lit de gros cailloux entrecoupé çà et là de bourbiers, de flaques d'eau et de tas de mortier ; un soleil furieux me brûle le crâne. Décidément il vaut mieux cheminer à couvert dans les galeries. Cependant j'aurais pu trouver le long de cette ruelle...

Me voilà réintégré dans l'enfer industriel. Je ne regarderai pas... Oui, oui, les parapluies, les cannes... Je ne regarderai pas !

Non ! je ne regarderai pas ! D'ailleurs cela va finir. Non, voilà maintenant les parapluies anglais, puis les parapluies espagnols... Je n'en peux plus ! je fais un écart à droite : les éventails !

Ah ! la galerie suivante ! Je me jette à gauche : les pommades ! non, je ne passerai pas là ! Je rebrousse chemin, je tourne encore plusieurs boutiques, j'aperçois enfin de loin une immense lanterne : c'est la sortie du Trocadéro, sans doute !

Je passe éperdu devant un temple corinthien en pâte de bougie ; instinctivement je m'éloigne, je vais me heurter contre une montagne d'alun ; je continue ma course, et j'arrive enfin à la lanterne.

Au milieu se dresse un colossal édifice de

chaudronnerie, avec un baldaquin en zinc qui a des draperies en zinc. Au sommet de cette monstruosité, on voit Charlemagne considérant d'un air égaré le spectacle qui se déroule à ses yeux : il chancelle d'épouvante sur son cheval, au point que deux écuyers sont obligés de le soutenir pour l'empêcher de tomber !

Je cherche la porte : la plus voisine est à deux cents mètres, et elle donne sur Grenelle. Je me suis trompé : je tourne le dos au Trocadéro !

A partir de ce moment, je ne sais plus ce que j'ai fait. Toutes mes idées s'étaient absorbées en une seule : sortir !

Je suis au milieu d'une plaine aride et brûlante, piétinant dans un lit de cailloux chauffés au rouge-blanc par un soleil implacable. Des figures hétéroclites dans des toilettes fantastiques s'agitent et se débattent autour de moi, pliant le dos et les genoux, ruisselant de sueur, tirant la langue et tournant des yeux désespérés vers une colline lointaine au sommet de laquelle une sorte de colimaçon gigantesque leur montre ses cornes. Des matériaux, des pierres, des tuyaux, des brouettes, encombrent les endroits par où l'on pourrait passer, et des écriteaux menaçants défendent de passer aux endroits praticables. Que faire? Je me tords les mains, et

pourtant il faut, il faut que j'arrive. Où ? c'est ce que je cherche. Je tournoie parmi des jardins projetés, des édifices en construction, des lacs sans eau, des tas de charpentes : je me cogne à des ouvriers, à des chevaux, à des sergents de ville, et j'arrive enfin à un pont que je traverse d'un pas rapide.

Aussi loin que le regard peut s'étendre, les rives de la Seine sont couvertes de hangars, jonchées de poutres, de pierres, de mille objets de forme inquiétante ; au-dessus de tout cela se dresse une grue de trois cents pieds de haut, avec des créatures humaines juchées à son sommet et s'y agitant avec des saccades vertigineuses.

Enfin me voilà au Trocadéro. Je vois la cascade, je vois la rotonde et, en me retournant, la façade du Champ-de-Mars. Je puis alors me rendre compte de l'ensemble : une volière au fond, une cage à poules en face, et un abreuvoir entre deux.

Je rassemble ce qui me reste de force, et alors, butant sur les pentes chargées de cailloux, fouetté à la figure par les jaillissements de la cascade, les pieds trempés par l'eau qui suinte des bassins crevés, je grimpe en zigzag l'affreux calvaire, à travers une cité de baraques multicolores où s'agitent, avec des grima-

ces de possédés, des sauvages et des barbares affublés de leurs oripeaux de carnaval : Turcs, Chinois, Bédouins, Japonais, Tziganes, Valaques, Algériens, Nègres, Moresques de carrefour, talapoins, fakirs, vendant des gâteaux écœurants, des boissons à faire vomir, des parfums nauséabonds, et l'abominable quincaillerie des pipes, des babouches, des œufs d'autruche et des pastilles du sérail.

Cependant la pente se raidit, et mes jambes, qui en font autant, refusent décidément le service. Vais-je donc périr de soif et de besoin au milieu de ce pandémonium de l'industrialisme ?

J'interroge d'un regard désespéré tout l'horizon. Vers l'ouest, un gros tas de rochers : à travers leurs anfractuosités je vois grimper et disparaître de petites figures humaines. On dirait ces lézards d'agrément que certaines personnes ont sur la table de leur salon, logés dans une caisse de verre avec des rocailles. Non, l'imbécillité de l'espèce humaine ne peut pas aller jusqu'à grimper ainsi, pour grimper, à la façon des fourmis auxquelles on tend un brin de paille : ces gens vont là faire quelque chose... Merci, mon Dieu !

Enfin le terme de mes maux allait arriver. En passant devant un café, la soif, qui me tour-

mentait aussi, m'arrète malgré moi devant une table.

— Garçon, dis-je au brave homme qui m'apporte un soda-water, ce rocher là-bas, c'est bien...?

— Non, monsieur. Il n'y en a encore qu'un dans toute l'Exposition.

— De grâce, où est-il?

— Tout près de l'École militaire.

— O ciel!

— Mais si monsieur désire...

— Si je désire! m'écriai-je en lui saisissant le bras, et je l'entraînai.

J'ai donné trois francs de pourboire au garçon. Il a mis le comble à ses bienfaits en me procurant une voiture, grâce à laquelle j'ai pu m'éloigner rapidement.

Voilà mon lot dans cette petite fête. Je vous ai montré en commençant ce que notre pauvre Paris y gagne. Je me suis mis à réfléchir, et savez-vous ce que je trouve de plus clair comme résultat de cette orgie de marchands?

Quinze millions de visiteurs à 1 fr., ci.	15.000.000 fr.
Leurs achats en objets inutiles (1 fr. chacun).	15.000.000
Leur oisiveté, en comptant la journée de travail à 1 fr. seulement. . .	15.000.000

Leur dépense de voiture, aller et retour, et leurs goûters et rafraîchissements, à 1 fr.	15.000.000
Total, pour ces trois articles seulement, sans compter le voyage, l'hôtel, la nourriture et les fausses dépenses :	60.000.000 fr.

Et tout cela pour arriver, ou à voir des objets qui sont dans toutes les boutiques, ou à en voir d'autres auxquels des marchands ou des fabricants peuvent seuls comprendre quelque chose.

DÉMOLITIONS

Je me suis arrêté hier, en passant, devant les démolitions de la Butte-des-Moulins. Deux ou trois cents curieux y stationnaient comme moi. L'aspect de ces groupes n'était pas moins saisissant que la scène qui les retenait là. Le masque de l'homme isolé peut rester impénétrable, son cœur peut demeurer impassible, mais la foule humaine ne peut ni se dérober à l'impression des choses, ni dissimuler ou contenir ce qu'elle éprouve.

C'était, je vous assure, un spectacle curieux et tragique : ces rues désertes, ces maisons éventrées toutes vivantes, cette pluie de pierres et de poutres tombant avec fracas au milieu d'un nuage de poussière, tout cela se reflétait vraiment sur la physionomie des spectateurs, et leurs visages étaient aussi consternés de-

vant ces ruines que si l'incendie ou le boulet ennemi eût passé par là.

Administrativement parlant, c'est une opération de voirie qu'on exécute. L'acte en lui-même est aussi légitime qu'on le puisse rêver, puisqu'il est fait en vertu d'une loi; au point de vue social il est méritoire puisqu'il a pour raison la salubrité et une économie de marche pour les habitants de Paris. Enfin, au point de vue de la civilisation, de l'art, du commerce, de l'industrie, etc., etc....

— Tout cela est parfaitement vrai, répondait l'âme à cent corps rassemblée dans la foule, mais vous aurez beau dire, la destruction d'une maison est une chose triste, et celle de tout un quartier est une scène tragique. La maison est vieille, le quartier, immonde et malsain, la raison et la nécessité les condamnent : fort bien. Mais vous, moi, qui les avons maudits et signalés au marteau tutélaire de l'édilité, nous ne pouvons voir de sang-froid jeter aux quatre vents ces vieux nids où tant d'oiseaux de passage sont venus tour à tour, depuis des siècles, abriter leur vie.

Que de berceaux et de couches nuptiales dont la trace restait du moins encore le long des vieux murs ! Que d'alcôves où le songe, l'espérance, l'amour, la maladie, la mort, sont venus visiter les dormeurs !

L'âme des morts ne saura plus où retrouver les souvenirs et les affections qu'elle venait de temps en temps caresser d'un vol invisible. Vous savez, par les belles nuits d'été, quand le silence se répand et monte lentement; que l'air est calme; qu'un rayon discret de la lune entre par la fenêtre, qu'il avance lentement jusqu'au pied de notre lit, monte, monte, et vient enfin se poser sur notre front qu'il éclaire.

La clarté nous réveille, un souffle vague effleure nos lèvres... et nous devinons qu'*ils* sont là...

Mais non, arrière les morts! place aux vivants! Arrière les vieux salons à boiseries grises, les grandes cheminées où la bûche de Noël pouvait flamber à son aise, les larges escaliers à balustrades en bon fer forgé, les portes à deux battants, les fenêtres grandes comme des portes cochères! Arrière tout cela et place aux moellons neufs, aux cheminées à gaz, aux ascenseurs, aux sonneries électriques, à tout ce bataclan industriel qui tend de jour en jour à pousser plus profondément l'invasion de la mécanique dans la vie humaine.

Je suis resté longtemps à rêver devant ces décombres. Je me rappelais involontairement la Commune, le siège, tous les désastres dont il m'est arrivé d'être témoin dans ma vie. Peu

à peu je remontais à des événements lointains, et plus ces débris évoquaient de souvenirs funestes, plus ils me semblaient s'étendre de proche en proche jusqu'aux extrémités de la terre, et y graver partout en longs sillons la trace de l'histoire du monde.

Partout où cette histoire passe, elle laisse des ruines ; qu'on l'appelle conquête, invasion, colonisation, religion, politique ou guerre, la formidable charrue qui nous laboure sans relâche n'est pas moins infatigable à renverser que nous à construire, et quelque nom que notre faible raison donne aux événements qui viennent de temps à autre renverser nos foyers et bouleverser notre vie, le résultat est toujours le même : la destruction.

Partout et toujours la vie et la mort s'entre-dévorent et se nourrissent. l'une de l'autre : l'homme, qui n'est qu'une des forces de la nature, ne peut pas procéder autrement ; il est condamné à détruire éternellement ses propres œuvres, que dis-je ? à se détruire éternellement lui-même, pour les recréer et se recréer éternellement.

Je n'oserais assurer que tous ceux qui étaient rassemblés là fussent en état d'expliquer comment et pourquoi ils avaient l'air aussi consterné ; je ne sais même s'ils se rendaient bien

compte des sentiments qui se peignaient d'une manière si énergique sur leurs visages, mais ceci importe peu et ne les regarde même pas, attendu qu'ils étaient là pour sentir et non pour raisonner.

Mais il n'en est pas moins vrai que le visage humain est une bien belle chose, et qu'il n'y a pas de drame ou de tableau qui vaille ces « chœurs de physionomie » où l'on voit des centaines de visages exprimer en même temps le même sentiment, qui prend alors une évidence et une énergie merveilleuses, et qui, pour l'observateur placé devant le même spectacle, éclaire jusqu'à ses dernières profondeurs la scène de la vie.

UNE VILLE EN BATEAU

Il n'y a pas de pays plus prodigieux que la Chine. On ne se lasse pas de lire et d'écouter les descriptions et les récits des choses merveilleuses qui se voient en ce pays.

Le peuple chinois est dans une situation unique parmi tous les autres peuples du globe : il est dévoré par sa propre vie. Un concours étonnant de circonstances l'a préservé des événements et des catastrophes qui partout ailleurs ont bouleversé les empires en les régénérant; et, ce qui n'est pas moins singulier, ce concours de circonstances dure depuis le commencement du monde.

Il n'y a pas de raison pour que la Chine puisse changer jamais, car il n'y a plus de barbares pour civiliser le monde en le renouvelant, comme les Huns et les Ostrogoths ont fait de l'empire romain : il est trop tard, et les prin-

cipes du droit des gens, pas plus que les lois de l'équilibre européen, ne permettront jamais que la Chine soit absorbée par une des grandes puissances de l'Europe; ce serait d'ailleurs un tel morceau à avaler, que la nation qui aurait l'audace de le faire en pourrait bien mourir d'indigestion.

La Chine est donc vraisemblablement destinée à donner encore au monde, pendant des siècles, le spectacle unique et inouï d'un peuple pullulant plus abondamment de jour en jour, foisonnant, fourmillant, s'entassant et débordant sur lui-même; s'échauffant, fermentant, se gonflant, jusqu'à ce qu'un jour vienne où le monstrueux empire, crevant dans sa peau comme un hydropique, laissera peut-être échapper sur l'univers les torrents d'une nouvelle invasion de barbares.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Chinois en sont aux expédients, je ne dis pas pour manger, car la famine sévit chez eux à l'état endémique, mais pour trouver où se loger, où mettre leurs deux pieds.

Ils ont des dortoirs publics où la foule est si nombreuse, qu'on n'a pas la place pour s'étendre et qu'on y dort debout; d'autres, formés de quatre grands murs où les dormeurs sont perchés comme des oiseaux sur des rangées de barres

étagées jusqu'à la hauteur d'un cinquième. On se coudoie sur les grands chemins comme à Paris sur les boulevards un jour de mardi-gras.

Il y a des maisons tout le long des routes, tout le long des canaux, sur les ponts, au bord des fleuves. Et dans chacune des pièces de ces innombrables habitations, ils couchent trente ou quarante là où nous ne pourrions pas coucher deux. Enfin, roulant perpétuellement son existence vagabonde de ville en ville et de province en province, toute une population de marchands ambulants, de pèlerins, de mendiants, de voleurs, trace dans cet océan de têtes humaines un remous éternel, comme font les bancs de harengs ou de sardines voyageant d'un pôle à l'autre à travers les flots.

Les plus heureux suppriment l'existence ; ils remplacent la vie par le sommeil, ils dorment en attendant la mort : ce sont les fumeurs d'opium. Excellente manière de tuer le temps, mais insuffisante malheureusement, car l'opium ne tue pas l'homme aussi vite qu'il tue le temps, et puis il coûte cher : n'en a pas qui veut.

Et alors cette multitude grouillante et affamée, ne sachant où se porter ni où se fourrer, a fait comme le cerf aux abois : elle a « pris l'eau », et on a vu les ports, les fleuves, les lacs, les canaux, et jusqu'aux fossés, se couvrir de ba-

teaux, de radeaux, de maisons flottantes ou d'habitations sur pilotis : de sorte que dans ce pays étrange on peut voir de sa fenêtre, si on est logé au bord de quelque grand fleuve, passer des villes entières avec leurs maisons et leurs temples, leurs rues et leurs places, leurs tribunaux, leurs hospices, leurs théâtres, leurs plaisirs, leurs chagrins, tout cela s'en allant au fil de l'eau pour ne s'arrêter que devant quelque cité de terre ferme, y demeurer quelques jours, et reprendre son voyage.

Les voyageurs anciens et modernes ont assez parlé des faubourgs flottants de Canton; les *bateaux à fleurs,* et ce qu'il y a dedans, ont assez chatouillé d'imaginations jeunes ou vieilles pour qu'il soit inutile d'en rééditer la description, d'autant plus qu'ils n'existent pas. Mais j'ai déniché un vieux voyageur peu connu, Fernand Mendez Pinto, aventurier portugais, qui nous donne, entre autres récits merveilleux, le tableau d'une de ces villes flottantes de la Chine. Je ne doute pas qu'on n'y trouve autant de plaisir que j'en ai eu moi-même.

Pinto est un aventurier portugais qui partit de Lisbonne en 1537. Il a visité l'Afrique, l'Arabie, les îles de la Sonde, l'Inde, la Chine et le Japon; il a été pris par des corsaires, fait esclave, vendu et revendu une douzaine de fois;

il a vu tous les pays, souffert tous les malheurs, comparu comme accusé devant les juridictions les plus fantastiques, essuyé toutes les variétés de tempêtes et de naufrages; il s'est battu sur toutes les mers du globe, contre les Français, les Turcs, les Arabes, les Chinois, les Japonais, les Malais; il a été ambassadeur après avoir été pirate et forçat, et il a fini par se trouver, aux extrémités du monde, le compagnon de saint François-Xavier, qui est mort sous ses yeux et dont il a pu recueillir le dernier soupir.

Son livre, traduit par le *sieur* BERNARD FIGUIER, *Gentil-Homme Portugais*, a été publié en 1545, à Paris, chez ARNOULT COTTINET, *ruë des Carmes proche la Mazure,* et chez IEAN ROGER, *ruë des Amandiers devant les Grassins, à la Vérité Royale*. Il est dédié à MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU. Avant la dédicace, et au verso du titre, le traducteur a mis une manière d'avis au lecteur d'une naïveté vraiment charmante, et qui a le mérite de nous donner en bien peu de mots un résumé complet des « advantures » de Pinto :

« En la présente histoire sont contenuës plusieurs choses estranges et prodigieuses par luy veuës et ouyës aux Royaumes de la Chine, de Tartarie, de Sornau, vulgairement appelé Siam, de Calaminham, de Pegu, de Martabane, et en

divers autres endroicts des contrées Orientales, dont nous n'avons presque point de cognoissance en notre Occident.

Avec une ample Relation des particularitez les plus remarquables aduenuës tant à luy, qu'à beaucoup d'autres personnes.

Et un abrégé de la vie miraculeuse et de la mort du R. P. M. François-Xavier, unique lumière de ces contrées d'Orient et Recteur universel de la compagnie de Jésus. »

Pinto et neuf de ses compagnons, à la suite d'un naufrage, ont été arrêtés à Nankin, mis en prison et condamnés à être fouettés et à avoir les pouces coupés. Au moment où, après leur avoir infligé la première partie de cette peine, on les met en traitement dans un hospice pour y être guéris de leurs plaies, une confrérie charitable, celle des *Avocats des pauvres,* les prend sous sa protection et les fait partir pour Pékin comme appelants de la sentence. C'est dans le cours de ce voyage qu'ils rencontrent, entre autres merveilles, la ville flottante dont nous allons donner la description.

Nous sommes à Yung-Ki-Li-No, sur le fleuve Yang-Tsa-Kiang ou Fleuve Bleu.

Il n'est pas possible, dit Pinto, d'imaginer

quelle quantité de choses de toute espèce il y a dans ce pays-là. Elles arrivent sur des navires qui viennent, par deux ou trois cents, s'amarrer au bord des fleuves, où sont presque toujours placées les pagodes. Chaque pagode a sa fête, qui devient l'occasion d'une foire ou d'un marché. Quand tous ces vaisseaux sont réunis, on les fait se ranger et s'aligner de manière à ce qu'il s'en forme comme une grande et belle ville. Il n'est pas rare de voir ainsi se réunir sur un même point jusqu'à vingt mille navires ou barques de toute espèce, s'étendant le long de la terre sur un espace d'une lieue et s'avançant dans le fleuve jusqu'à trois quarts de lieue.

La ville une fois formée, on y organise la police et la justice. Un magistrat nommé *Chaam*, ayant sous ses ordres trente mandarins de police intérieure et trente mandarins de sûreté pour la protection des marchands, exerce la juridiction au civil et au criminel et la haute et basse justice, sans opposition ni appel, pendant tout le temps que dure la station de la ville improvisée.

De chaque côté des navires, des passages ménagés forment de véritables rues où circulent les petites embarcations. La plupart des navires sont couverts de tapisseries de soie, pavoisés d'étendards, de bannières et de guidons bariolés,

entourés de balustrades vernissées et dorées. Les marchands ont leur étalage sur le pont, d'où ils appellent à grands cris les chalands qui passent en bateau.

La ville a ses quartiers, les uns pour le commerce, les autres pour l'industrie. Certaines rues sont exclusivement habitées par les gens de métier, et là on trouve tous les artisans, tels que cordonniers, tailleurs, forgerons. Tout ce monde travaille et fait ses affaires avec le plus grand calme, sans que jamais on voie s'élever le plus petit différend.

Si par hasard un voleur est pris sur le fait, on l'arrête, on le punit séance tenante et sans aucune forme de procès.

Dès que la nuit est venue, on tend des cordes devant l'entrée de chaque rue, et il n'est plus permis à personne d'y circuler. De distance en distance on allume des lanternes, et des surveillants observent tout ce qui se passe, pour en rendre compte au Chaam dès le lendemain matin. Rien ne peut donner une idée de l'aspect vraiment féerique de cette ville flottante, toute bariolée de couleurs, toute dorée et vernissée, avec ses milliers de lanternes aux formes fantastiques lançant en longs reflets leurs feux sur la surface de l'eau. De temps en temps et à intervalles réguliers le son d'un gong retentit, et

les cris prolongés des veilleurs de nuit s'élèvent au milieu du silence.

Pendant que tout repose et que la ville endormie se laisse aller au bercement des eaux du fleuve, des barques sombres et muettes se glissent, pareilles à des cygnes noirs, à travers les détours des rues : c'est la garde de police. Parfois, au détour d'une de ces rues aquatiques, on voit miroiter le remous d'un sillage : la barque noire s'élance plus rapide, et de son bord se penche une ombre ; un bras vigoureux plonge dans l'eau, et tire dans la barque un grand corps qui se débat en vain : c'est un maraudeur de nuit : en quelques minutes le misérable, garrotté solidement, est couché au fond du bateau.

Mais la nuit s'avance. Bientôt à la lueur blanche de l'aube succèdent les premiers feux de l'aurore. Un rayon de soleil frappe sur la rive le sommet doré de la pagode. Les gongs résonnent, les veilleurs de nuit poussent un grand cri, et aussitôt, tandis que les cloches et les tam-tams de la pagode se mettent en branle avec un bruit assourdissant, tous les habitants de la ville flottante y répondent par un concert de cris et d'instruments. La ville est éveillée.

Le bon Chinois commence sa journée par aller faire ses dévotions à la chapelle, où des prêtres

l'attendent, lui et ses aumônes. Des navires entiers sont là chargés d'idoles de toute espèce et de tout prix, ou bien de pieds, de cuisses, de bras et de têtes, *ex-voto* que les malades ont coutume d'offrir aux divinités.

Voulez-vous aller en paradis ? Voici de braves bonzes qui, sur un bateau tout drapé de soie, vendent des « lettres de change pour le ciel, par le moyen desquelles, dit le bon Pinto, ces prestres du diable leur promettent plusieurs mérites en grands intérest, les assurants que sans ces lettres il leur est impossible de se sauver en aucune façon que ce soit ; pour ce, disent-ils, que Dieu est ennemi mortel de ceux qui ne font aucun bien aux pagodes. Là-dessus il leur content tant de fables et de mensonges, que ces malheureux s'ostent quelque fois le morceau de la bouche pour le leur donner ».

On connaît de reste la fourberie chinoise : mais ces bonzes ont un autre genre de commerce qui dépasse toute vraisemblance : c'est *le commerce des crânes de personnes charitables !*

Vous avez bien vécu, vous avez notamment pratiqué la grande vertu de la charité : votre crâne deviendra l'objet d'une spéculation pieuse. Ne vous plaignez pas : votre chef vénéré va servir à rassurer les tendres alarmes d'un époux, d'une épouse inconsolable, d'une mère au dés-

espoir, d'un frère désolé, qui tremble pour le salut éternel de celui qu'il a perdu; vos os serviront de passe-port et de recommandation à l'âme du pauvre défunt, car le mérite de vos aumônes s'appliquera à lui, et « quand le portier du paradis verra arriver un marchand avec de tels valets, il lui fera de l'honneur comme s'il avait affaire à un seigneur ».

Ceci confirme une observation que tout le monde a pu faire : c'est qu'en voyage on est presque toujours jugé sur le train qu'on mène. Mais poursuivons.

— Si le défunt, disent les bonzes à leurs dupes, est pauvre et sans suite, le portier ne lui ouvrira point : au contraire, plus il aura de ces têtes de morts avec lui, plus il sera estimé heureux.

En conséquence des barques énormes sont là toutes chargées de crânes et de têtes de morts, et on voit s'empresser autour de ces funèbres étalages tous ceux que la piété envers les morts anime particulièrement : or on sait que le culte des ancêtres est la vertu dominante du Chinois.

Malgré ce qu'elle peut avoir de touchant, cette coutume a quelque chose de sinistre : on ne peut s'empêcher d'avoir un doute sur la valeur de cette pratique, et puis je ne suis pas édifié sur l'utilité que peut avoir, dans un état policé, une foire aux crânes.

Quand j'étais petit, un de mes grands bonheurs était d'acheter « une petite liberté pour un sou ». Des gamins, criant à tue-tête comme ils savent faire lorsqu'il s'agit d'ameuter les badauds, étaient établis sur les boulevards, ayant devant eux une cage pleine de moineaux et d'hirondelles. On donnait un sou, ils lâchaient un oiseau, et on avait le plaisir de voir la gracieuse créature s'envoler à tire-d'aile dans le ciel de France, dans le ciel de la liberté. Parmi les souvenirs de mon enfance, celui-là est un des plus doux; dans ce temps-là je n'étais pas encore un « homme fort », comme est tenu de l'être quiconque porte barbe au menton, de sorte que je n'approfondissais pas les choses et que je me laissais aller à mes sensations sans chercher à les analyser. Eh bien, quand je voyais l'oiseau s'élancer, tout mon cœur s'élançait avec lui, et j'aurais donné ma vie pour être oiseau délivré comme lui!

Depuis j'ai souvent repensé à cela, dans les fréquentes et profondes méditations auxquelles je me livre assidûment lorsque je travaille à mes *Recherches exégétiques pour la détermination de l'angle sous lequel il faut se placer pour apercevoir les vraies bases de la morale*, ouvrage destiné à résoudre toutes les questions et à faire disparaître tous les dissentiments, de quelque

nature qu'ils soient, qui divisent les hommes : ouvrage éminemment utile, comme on peut voir, et qui est fort avancé, puisque j'ai déjà recueilli plus de notes qu'il ne m'en faudra pour rédiger le quart de l'avant-propos de l'avertissement de l'introduction de la préface.

Donc, en repensant à ces délivrances d'oiseaux, je me suis bien souvent demandé si c'était là une institution réellement utile et s'il convenait de donner un sou aux enfants pour qu'ils achètent « une petite liberté ».

Rapprocher, dans ces jeunes têtes, l'idée d'un sou de celle du plus grand bien de la vie, me semble peu propre à leur en faire comprendre la valeur. Les habituer à considérer la liberté comme « petite » parce que l'animal auquel elle appartient est petit, c'est encore une mauvaise chose, et qui peut leur faire oublier que les devoirs de charité n'obligent pas moins l'homme à l'égard des plus humbles animaux que des plus grands. Enfin, et c'est là surtout que je m'appuie, je me demande si, en se faisant acheteur de ces esclaves, on n'encourage pas le commerce de ceux qui s'en font les vendeurs? Et alors le problème se développe à perte de vue, car je vois aussitôt se dresser la question fondamentale de la morale, savoir :

En dehors des cas où l'homme défait le mal

fait par autrui ou par lui-même, qu'est-ce que le bien ?

Toutes ces réflexions me sont revenues en lisant la description de la ville flottante que nous donne l'incomparable Pinto, car à côté des bateaux à crânes, voici que nous apercevons des bateaux bien plus gracieux à voir, et qu'on pourrait appeler des « bateaux de délivrance ».

Ceux-là sont des bosquets de feuillage, des corbeilles de fleurs, et de fleurs fantastiques et invraisemblables comme sont les fleurs des Chinois. A toutes les branches sont suspendues des cages et des volières dorées, ornées de clochettes, de plumes de paon, de houppes de soie, de miroirs, de boules de cristal, et pleines d'oiseaux merveilleux sautillant et faisant leur ramage tandis qu'une bande de musiciens joue « l'Hymne des Messagers Ailés », si célèbre dans tout l'empire du Milieu.

Au centre de ce bocage enchanté, immobile comme une idole sous un dais de fleurs et de soie bleu-de-ciel, une Chinoise d'une magnifique beauté promène sur la foule ses paupières obliques allongées comme l'amande fendue. Cette jeune vierge est « la Mère des Oiseaux » : non pas qu'on veuille donner à penser par-là que tous ces volatiles soient en effet sortis de son sein, mais pour indiquer que tout ce qui

sera fait en faveur des pauvres petits captifs le sera pour l'amour de cette aimable créature.

Ses yeux langoureux et caressants se balancent des oiseaux à la foule et de la foule aux oiseaux ; ils implorent, ils supplient, ils crient grâce, et tous les cœurs sont émus. Alors s'élève la voix du crieur :

— Bonnes âmes qui craignez Dieu et qui l'honorez dans ses créatures, vous voyez le sort misérable de ces pauvres oiseaux, qui se débattent dans les liens affreux d'une intolérable captivité ! Ils pleurent, ils gémissent, ils se désespèrent ! Ils se demandent ce qu'ils ont fait pour être ainsi enfermés et exposés à la vue du peuple comme de vils malfaiteurs ! Leurs souffrances dépassent tout ce qu'on peut dire : ils n'en peuvent plus, il vont succomber, et malgré les tendres soins qu'elle prend pour adoucir l'horreur de leur captivité, leur mère...

Ici l'orateur se retourne d'un air attendri vers « la Mère des Oiseaux », qui essuie une larme du bord de sa manche de soie.

— ...leur pauvre mère va bientôt les voir expirer sous ses yeux ! O âmes charitables ! vous qui comprenez si bien le culte sacré des ancêtres, demeurerez-vous insensibles au désespoir d'une mère, et ne craignez-vous pas que Dieu ne vous demande un jour un compte terrible

de votre dureté de cœur? Non, vous ne le ferez pas, quand il dépend de vous de soulager à l'instant ces infortunées créatures : et pour cela que faut-il? Me donner la faible somme, le minime déboursé, d'un taël! Un taël! et pour cette insignifiante dépense, chacun de vous peut à l'instant se donner la joie et la satisfaction de délivrer un de ces oiseaux, qui s'élèvera incontinent vers le ciel, et qui, après avoir parcouru la terre et les mers en chantant vos louanges, ira raconter au souverain Seigneur du monde ce que vous avez fait pour une de ses créatures bien-aimées !

Aussitôt cent mains se lèvent, les taëls pleuvent, « la Mère des Oiseaux » se lève radieuse, envoie un de ses divins sourires à la foule; elle ouvre les cages, y prend un à un les oiseaux rachetés, leur donne un tendre baiser sous la gorge, et s'avançant autant de fois au bord du bateau, ouvre sa main mignonne et parfumée, et lâche un oiseau.

Et à chaque oiseau qui s'envole, la foule s'écrie en chœur :

— Pi chau pi tan el ka tan oua ka xi! ce qui signifie : Va-t-en dire à Dieu comme nous le servons ici-bas!

Et ce que ceux-ci font pour les oiseaux, d'autres le font pour les poissons. La scène change,

et sur un autre bateau nous voyons des vases de cristal et de porcelaine, des rochers, des coquillages, des herbes aquatiques, des jets d'eau et des cascades, parmi lesquels nagent tristement des peuplades muettes de poissons qui attendent leur délivrance de la charité des passants :

— Voyez, s'écrie le marchand, ces pauvres poissons captifs, et qui sont « des innocents qui n'ont jamais péché » (*sic*)! Donnez-leur la liberté pour l'amour de Dieu et pour le salut de votre âme !

Et les taëls de pleuvoir, et les bonnes âmes de demander, qui une carpe, qui une anguille, qui un goujon, selon sa fortune ou sa piété ; et chacun prend son poisson et le jette à l'eau en lui disant :

— Va-t-en à la bonne heure, et dis là-bas le bien que je t'ai fait pour l'amour de Dieu.

Cela n'est-il pas bien touchant ? Moi j'en suis sincèrement attendri. Ma raison est qu'on met ces bêtes en liberté.

Mais ce qui me frappe le plus dans tout ceci, ce n'est pas tant la merveille de ces poissons à qui on donne la commission de parler, commission qui doit les embarrasser un peu : non, je pense à autre chose.

Je voudrais que quand on fait de bonnes

œuvres on les fît sans intérêt, ou, si on ne peut pas s'empêcher d'avoir une arrière-pensée de ce genre, qu'au moins on ne le laissât pas tant voir. Décidément le dieu des Chinois, que je tiens pour homme de sens bien que je n'aie pas l'honneur de le connaître, doit être médiocrement touché de ce qui se fait pour lui dans ces volières et dans ces baquets : car d'une part les libérateurs de fretin et de volatiles, sous prétexte de le servir, se servent eux-mêmes ; et d'autre part, s'il est vrai qu'on délivre ces pauvres bêtes moyennant finance, on ne les a mises en situation d'être délivrées que parce qu'on les avait injustement et abusivement réduites en esclavage.

Ralentissons le mouvement de nos rames en passant le long de cette barque bleu et or. Là des troupes de musiciens et de musiciennes vêtus de brocart de soie et d'or à grands ramages nous font entendre une musique suave et céleste où les accords mélodieux du gong, des cliquettes, des tambours, des triangles, des tam-tams, des grosses caisses et des chapeaux chinois, expriment si doucement les tendres langueurs de l'amour. Ces virtuoses distingués sont des donneurs, ou plutôt des vendeurs, de sérénades, prêts à se porter, à tout commandement et moyennant une juste rétribution, sous

telle fenêtre qu'on leur désignera, soit pour donner l'aubade à un grand seigneur dont il faut se ménager la bienveillance, soit pour envoyer une sérénade à une Dulcinée chinoise dont on implore les faveurs.

Mais au détour de cette rue, quelle est cette barque funèbre voilée de deuil, avec des cierges, des tombes, des groupes de femmes échevelées, abîmées dans la plus profonde douleur, et dont le pâle visage verdit à la lueur sépulcrale des torches funéraires? Quelqu'un est donc mort à bord de cette barque?

Non, ce bateau n'est qu'une boutique à chagrin, un dépôt de souvenirs et regrets, un magasin de douleur inconsolable, un débit de larmes, le tout au plus juste prix ; et ces femmes à face verte sont des pleureuses qui, sur la tombe que vous leur désignerez, vous joueront, à votre volonté, la comédie ou la tragédie de la douleur ; qui, depuis la larme furtive et contenue jusqu'aux sanglots convulsifs. depuis le mouchoir mordu jusqu'aux vêtements déchirés, depuis le soupir jusqu'au hurlement, depuis le tremblement jusqu'à l'attaque d'épilepsie, vous serviront en conscience et proportionnellement à un tarif modéré.

Voilà qui paraît un peu choquant au premier abord : mais si on y réfléchit un peu, à part la

naïveté cynique des Chinois, est-ce qu'au fond nous ne faisons pas comme eux?

Qu'est-ce que nos boutiques de marbriers, et nos entreprises de pompes funèbres, et les confréries de pénitents, et les pauvres qu'on habille, et les pleureuses? Car je pourrais citer plus d'une ville en France où il y a encore des pleureuses.

Cela prouve tout simplement une chose : c'est que dès qu'un peuple a atteint un certain degré de civilisation, toute chose prend son rang et se classe dans l'ordre des valeurs.

Les pompes funèbres, hélas! qui représentent en fin de compte une certaine somme de produits manufacturés et de travail, n'échappent pas à cette loi économique. Le matériel et le personnel indispensables pour ces sortes de cérémonies deviennent l'objet d'une exploitation industrielle aussi nécessaire que le trépas est inévitable. Par un privilège hypothéqué sur la mort elle-même, les entrepreneurs sont assurés d'avoir pour clients tous leurs contemporains depuis le premier jusqu'au dernier, sans en excepter un seul : d'abord lorsque ceux-ci enterrent leurs morts, puis lorsque ces clients, étant devenus morts eux-mêmes, sont enterrés à leur tour.

Et cela va de la sorte jusqu'au jour où ce né-

gociant en funérailles, prenant enfin pour son propre compte le train par lequel il a expédié tant de voyageurs, va retrouver ses clients dans l'autre monde et devient lui-même le premier client de son successeur.

Voici une ménagerie. Laissons Pinto nous la décrire :

« J'obmets ceux qu'on appelle *Pitaleus,* qui ont dans des barcasses fort grandes diuerses sortes d'animaux sauvages qu'ils montrent, et qui sont effroyables à voir, tels que sont des serpents, des couleuures, des lézards fort grands, des tygres, et ainsi des autres en abondance qui se voyent pour de l'argent, dansant au son des tambours. »

A côté des bêtes, les gens d'esprit : voilà des librairies, où l'on voit des milliers de livres pleins d'histoires, et « dans lesquelles on trouve des relations de tout ce que l'on désire sçauuoir, tant pour la création du monde, où ils content une infinité de bourdes, que pour ce qui est des terres, îles, royaumes et prouuinces du monde ».

Là sont entassés par centaines et par milliers les fantastiques histoires de ce fantastique pays, les innombrables recueils de ses innombrables coutumes, les biographies des empereurs de la Chine, avec leur nombre, leurs hauts faits, leurs malheurs et leurs fautes, précédées de leur

éloge et suivies du jugement sévère que la postérité a porté d'eux. Et puis des poèmes dont les héros vivent cent ans, où l'on chante les aventures de trente générations de ces héros, et qui ont soixante mille vers.

Un lettré les feuillette avec indifférence et cherche autre chose, car il sait le poème par cœur, et on le lui a fait réciter tant de fois au dessert, qu'il ne veut plus le relire. Il en a d'ailleurs deux cents exemplaires dans sa bibliothèque, copiés de sa main, et chaque exemplaire annoté à deux cents points de vue différents.

Voici des traités d'astrologie, des traités de morale; des livres de fauconnerie, de piété; des encyclopédies de médecine; des répertoires de droit; des recueils de chansons, les unes gaies, les autres tristes, les autres à faire frémir. Un vieux lettré à plume de paon, se balançant sur un fauteuil à bascule, regarde passer le monde à travers des lunettes vertes larges comme des pièces de cent sous, et attend les chalands d'un air indolent et digne.

Sur cette barque crasseuse et mal tenue, on voit une série de petits cabinets dont les portes s'ouvrent de temps en temps pour laisser passer la tête jaune d'un petit homme à l'air inquiet et affairé, moitié renard moitié vautour. A chaque fois, d'une rangée de bancs placée vis-à-vis

des cabines, une personne se lève et entre dans un cabinet. La porte se referme. Un moment après, la tête du petit homme sort d'une autre porte, et le même jeu recommence. Or, chose étrange, de tous ces gens qui entrent, pas un ne ressort, et d'autres continuent à entrer comme si les premiers disparaissaient par quelque trappe.

Nous sommes dans un cabinet d'affaires, ou plutôt dans une série de petits cabinets d'affaires, où chacun est expédié à part et isolément, et chaque cabinet donne sur un corridor de derrière par lequel on gagne une porte dérobée. Les scribes ou secrétaires sont là tout prêts : le maître, après avoir écouté l'affaire de chaque client, donne ses instructions ou dicte, à celui-ci une lettre, à celui-là un placet, ou bien donne lui-même une consultation ou un conseil sur le cas qui lui est soumis. Ces gens sont à la fois les notaires, les huissiers, les avoués et les avocats consultants, du pays.

Plus loin on trouve une industrie qui n'est pas sans rapport avec celle-là : c'est celle des *Min-tchi-lo-tau*, acheteurs de procès civils ou criminels : ils achètent aussi des titres de créance ou de propriété, des reconnaissances d'objets prêtés sur gages ou autrement. Moyennant une somme convenue d'avance, ils font même retrouver les objets perdus ou volés.

Le commerce des procès et des créances n'est pas une chose inouïe pour nous autres : il y a des entreprises patentées, à Paris et ailleurs, pour exploiter ce genre d'industrie. Ce qui est plus inquiétant, c'est le commerce des procès criminels.

Pour se faire une idée de ce qu'on peut en tirer à la Chine, il faut lire le voyage du P. Huc : on y verra comment, dans ce pays où les autorités passent pour faire si bon marché de la vie et des biens des citoyens, il y a certains cas où, d'une sentence injuste, d'un coup de poing ou de rotin, obtenus à propos, un habile homme peut tirer pendant des années un revenu qui ne cesse que lorsque l'adversaire est ruiné. Beaucoup de gens n'ont pas d'autre ressource, et lorsqu'ils sont devenus experts en l'art de se faire donner des coups à tort ou de se faire condamner injustement, ils se procurent assez d'occupation pour ne pas pouvoir tout faire eux-mêmes, pour en avoir à revendre, ce qu'il font à des prix encore avantageux à ce qu'il paraît.

La Chine est le pays de la vertu, de la vie de famille par conséquent, et cette transaction éminemment morale qui s'appelle le mariage ne peut manquer de trouver, parmi les bateaux de la ville flottante, ses marchands forains.

Et en effet tout est prévu, depuis les accordailles jusqu'à l'accouchement et bien au delà, comme vous allez voir.

D'abord, sur un véritable vaisseau à trois ponts, on aperçoit l'établissement fondamental, celui sans lequel on ne peut rien faire, car c'est grâce à lui qu'on « commence par le commencement », qui est de prendre femme d'abord.

Ce bateau est orné avec beaucoup de tact et de discernement : on n'y voit ni une corde ni une chaîne : rien que des guirlandes. Il y a partout une profusion de rosiers, mais de rosiers sans épines. On y fait de la musique, mais une musique persuasive, si j'ose ainsi parler, et point du tout voluptueuse, parce que, s'il convient d'user du charme symbolique de l'harmonie pour attirer les épouseurs vers l'accord du mariage, il n'est pas séant de donner des idées de volupté à ceux qui ne veulent faire qu'un mariage de raison, ou à ceux, plus raisonnables encore, qui ont pris la résolution d'épouser une femme laide.

Il est à présumer, du reste, que les entrepreneurs, qui savent s'accommoder au goût des clients, ont organisé leur établissement de manière à fournir, mais à la carte, alors, une musique voluptueuse qui se paye à part.

Rien n'est plus curieux que ces bateaux à

mariage. Les papas et les mamans, assis à la droite et à la gauche de leur fille, sont revêtus de leurs plus beaux atours. Il y a quatre rangs de parents et de jeunes filles, entre lesquels circule la foule des épouseurs. Tandis que la jeune fille baisse pudiquement les yeux, le père regarde d'un air sévère, et la mère, d'un œil pénétrant, les aspirants fiancés qui passent et repassent, la main sur le cœur, adressant successivement à chacune des jeunes filles le même salut et le même sourire, de peur de trahir leur préférence. La mère a la main passée derrière la taille de sa fille : lorsqu'elle voit passer un gendre qui lui semble sortable, elle pince vivement la jeune personne, qui rougit comme une pivoine.

Quelquefois, notre fatuité naturelle aidant, il n'en faut pas plus pour accrocher un mari, surtout parmi les quinquagénaires, qui sont les plus fats de tous les hommes. Ce moyen, du reste, était sans doute bien usé déjà du temps de Pinto, car je dois reconnaître qu'il n'en parle pas dans sa description du bateau à mariage.

L'établissement est tenu, dit le bon Pinto, par « des hommes fort honorables et de grande authorité, avec des femmes de bonne mine », chose qui doit nous rassurer, et qui nous montre qu'en Chine la profession de marieur est exercée par des gens très bien.

Si j'en crois la quatrième page des « organes les plus autorisés de la presse », la France, sous ce rapport, n'a rien à envier au Céleste-Empire, et nous pouvons espérer qu'un jour, lorsque l'extension des voies ferrées aura mis en communication toutes les parties de la terre habitée, des « propagateurs », comme ils s'intitulent déjà, s'établiront sur tous les points de la terre habitée, notamment dans les petites villes, où tant de jeunes filles montent en graine et sèchent sur pied.

En ce temps-là rien ne sera plus commun que de voir les mariages se faire d'un hémisphère à l'autre; des gens prendre rendez-vous, des antipodes, au pied du même autel, et les fiancés, après s'être mutuellement télégraphié leur foi par le câble transatlantique, se donner la main à travers les abîmes de l'océan Pacifique ou les déserts du Sahara. On verra couramment un Français épouser une Géorgienne; une Turque, un Allemand; un Japonais, une Espagnole; un Hollandais, une Taïtienne; un Hottentot, une Groënlendaise.

Les bateaux à mariage ne se traîneront plus péniblement du Hoang-Ho au Yang-Tsa-Kiang, de ville en ville et de foire en foire : ce seront de puissants steamers, sillonnant toute la surface des mers et faisant escale partout où il y

aura un heureux à faire, un cœur à embarquer.

Une large et formidable publicité, s'étalant sur tous les points du globe, reliera ces entreprises, de sorte qu'on pourra lire, à Nangasaki par exemple, des enseignes du genre de celle-ci :

AGENCE CENTRALE ET INTERNATIONALE MATRIMONIALE JAPONO-FRANÇAISE

(*Succursale à Cerceau-la Toupie.*)

Et à Cerceau-la-Toupie :

AGENCE CENTRALE ET INTERNATIONALE MATRIMONIALE FRANCO-JAPONAISE

(*Succursale à Nangasaki.*)

A côté des bateaux à mariage nous voyons d'autres bateaux non moins indispensables, et qui sont d'ailleurs « la conséquence » des précédents, si toutefois il est aussi juste d'appeler un bateau « conséquence d'un autre bateau », que d'appeler l'accouchement une conséquence du mariage. Quoi qu'il en soit il se trouve sur ces bateaux « plusieurs vieilles qui servent de sages-femmes et qui donnent des recettes pour… ». Ici je ne puis mieux faire que de renvoyer au texte, parce que l'objet des recettes

que donnent ces vieilles me paraît un peu délicat à dire.

Ce n'est pas tout de mettre des innocents au monde : il faut les nourrir, ces chères petites créatures. Comment peut faire une personne qui n'a pas de lait, comme, par exemple, un père resté veuf ?

Nouveau besoin, nouveau bateau : le « bateau des mamelles ». Les voilà, ces nourrices, toujours les mêmes, avec leurs joues rebondies, leurs taches de rousseur, leur gros sourire, montrant leurs dents, étalant ce que vous savez, et secouant d'un air tendre le baby dont la beauté leur sert d'enseigne, et qu'elles espèrent abandonner bientôt pour un nourrisson plus avantageux.

Enfin, pour donner un complément à ces institutions humanitaires, croiriez-vous que ces Chinois ont aussi le « bateau à consolation » ? Oui, Pinto l'a vu de ses yeux, ce bateau sans pareil : des gens dont la profession est de « consoler les veuves », conçoit-on cela? Et ne faut-il pas aller en Chine pour voir des gens faire métier et marchandise de cet office de charité que nous remplissons, nous autres, par intérêt ou par plaisir ?

Il faut d'ailleurs tenir pour certain qu'un ami ou un parent a quelque peu préparé les voies

à la guérison de ce cœur désolé, et rendu à la pauvre veuve le service de l'amener malgré elle au bateau de consolation. J'entends d'ici cet excellent ami, ce parent dévoué, dire à la belle affligée :

— Ma bonne amie, — ou : ma chère cousine, — jusqu'ici j'ai respecté votre douleur, parce qu'elle était juste et déchirante. Jusqu'à ces derniers jours, même, j'avais partagé sincèrement vos dispositions, et j'avais résolu de consacrer les quelque cinquante ans qui me restent encore à vivre, à unir ma douleur avec la vôtre et à n'avoir plus désormais d'autre occupation sur la terre que d'entretenir en bon état le lit du canal par lequel le torrent de mes pleurs irait incessamment grossir le fleuve de vos larmes. Mais... (ici une pause et un soupir, et on essuie de part et d'autre un pleur furtif)... mais malgré tout ce que cette perspective avait de charmes pour mon cœur, je me suis demandé si j'avais bien le droit de ne songer qu'à moi-même, et si le spectacle de mon incurable douleur ne risquait pas, à la longue, d'attrister mes amis : et il m'a semblé qu'en effet ce regrettable résultat était à craindre.

Tout naturellement j'ai été amené à faire les mêmes réflexions à votre sujet. J'en ai parlé à vos amis, j'ai consulté des personnes discrètes

et prudentes, et toutes unanimement se sont accordées à reconnaître que vous avez comblé la mesure des bienséances du veuvage, et que vous avez fait les choses comme on ne les fait plus.

Voilà bientôt trois semaines que notre pauvre ami a quitté cette vallée de larmes pour un monde meilleur. Il est heureux, vous n'en pouvez pas douter. Vos sentiments de solide piété ne nous permettent pas de supposer que vous puissiez rien faire pour son bonheur : penser cela serait offenser Dieu, qui a pris soin de lui pour l'éternité : mais bien plutôt pourriez-vous craindre de le troubler, ce bonheur, en vous obstinant à vouloir rester éternellement malheureuse et à vouloir repousser toute consolation...

Croyez-moi donc, ma bonne amie, — ou : ma chère cousine, — reprenez courage à cette misérable vie, et profitez de la circonstance qui va s'offrir. La quatrième lune va nous ramener la grande foire annuelle du Yang-Tsa-Kiang. Là, parmi les milliers de bateaux arrivés de tout l'empire du Milieu, vous trouverez tout ce que vous pouvez désirer en fait de crânes, de mausolées, de petites libertés, pour honorer magnifiquement la mémoire de votre à jamais regrettable époux. Allez-y, n'épargnez rien pour y

faire éclater à tous les yeux les marques de votre douleur. Et quand vous l'aurez fait voir ainsi dans toute sa grandeur et dans toute sa sincérité, personne n'en doutera plus, et vous pourrez, sans être soupçonnée d'indifférence ou d'oubli, monter à bord du bateau de consolation.

Cet établissement modèle est tenu, vous le savez, par Mme Lao-Tseu-Kiang-Hoa, veuve d'un conseiller du tribunal des rites. Elle a montré à plusieurs reprises, par son propre exemple, la preuve de l'efficacité des consolations qu'elle peut donner à autrui : six fois la Parque cruelle a tranché le fil de l'existence de ses six époux, et elle, plus infatigable que la Parque, s'est remariée six fois, et son septième époux, qui est un habile comptable, loin de reprocher à sa femme les six mariages précédents, boit dans son verre, mange dans son assiette et tient les livres de la maison !

La belle désolée, cédant aux conseils de ce bon ami, se dirige vers le quai, fait signe à un batelier, s'assied en minaudant à côté de son ami dans la barque, et une heure après, celui-ci, qui l'attend au bas de l'échelle du bateau consolateur, la voit descendre souriante, sémillante, vêtue de vert et de jaune d'or, avec une rose coquettement plantée dans les cheveux.

On pourrait croire que cette cure a coûté de grands efforts à la consolatrice des veuves : il n'en est rien, et les Chinoises, qui sont non moins pratiques que leurs seigneurs et maîtres les Chinois, n'y mettent pas tant de mystère.

La consolatrice, tant qu'on est devant le monde, feint de prendre la plus grande part à la douleur de sa cliente. Et tandis qne les autres clientes, en attendant leur tour, sanglotent à fendre l'âme, elle l'exhorte, la caresse, lui donne de l'eau de mélisse sur des morceaux de sucre, afin, dit-elle à la galerie, que la pauvre femme ait la force de se lever et d'aller jusqu'à la « chambre de soulagement ». Au bout de quelques minutes elle lui dit un mot à l'oreille, la patiente se lève à grand'peine, et on la voit, soutenue par la bonne dame, disparaître par une porte qui se referme.

Aussitôt la scène change. et la dame, changeant aussi de ton, dit à l'affligée :

— Très bien, madame, maintenant vous n'avez plus besoin de pleurer : c'est inutile. il n'y a personne pour vous entendre. Vous venez pour vous faire consoler, n'est-ce pas? Eh bien, donnez-moi cent taëls et allez en paix : vous êtes consolée.

— Comment, consolée? Mais au contraire, j'ai beaucoup de chagrin, puisque je suis obli-

gée de recourir à vos bons soins pour me guérir.

— Ma chère dame, ce n'est pas à moi qu'il faut dire de ces choses-là. Réfléchissez donc un peu. Du moment que vous venez me trouver, c'est que vous êtes décidée à quitter le deuil. Je ne suis pas magicienne, moi, pour guérir les cœurs blessés : mais mon bateau s'appelle le bateau de consolation ; il n'y a pas d'exemple qu'une femme soit sortie de mes mains sans être radicalement débarrassée de tout chagrin ; mes exhortations, de l'aveu de tout le monde, passent pour irrésistibles, et pour la faible somme que vous allez me donner, je vous vends le droit de ne plus pleurer toutes les fois que l'envie vous en prendra, de rire seule ou en compagnie, de vivre avec les vivants au lieu de vivre avec un mort, et enfin de vous remarier sans que personne y trouve à redire. Cela vaut bien cent taëls, convenez-en.

Ne croyez pas que je cherche à vous expédier au galop à cause du monde qui m'attend. Non, ce que je viens de vous dire, je le dirai à celles qui viendront après vous comme je l'ai dit à toutes celles qui m'ont consultée depuis vingt ans que j'exerce. Les unes comme les autres vous diront que j'ai mis en œuvre, pour les consoler, des moyens extraordinaires tirés de tout

ce que l'éloquence a de plus entraînant, la magie, de plus mystérieux : ne donnez pas là-dedans, mais ayez l'air de les croire, et dites comme elles en ce qui vous concerne.

Tenez, ma belle, voici une toilette avec tout ce qu'il faut pour vous rajuster et vous faire jolie. Je vais vous envoyer une femme de chambre qui est une perle et qui vous coiffera à ravir. Elle vous mettra dans les cheveux la rose que voilà, et *qui est une rose enchantée.* Vous allez m'ôter cette robe sombre et en mettre une que je vous prête et qu'on ira ce soir chercher en vous rapportant la vôtre. Adieu, mamour, et..., si vous redevenez veuve, voici ma carte, revenez me voir.

Et ne confondez pas mon bateau avec celui d'une autre intrigante qui est mouillé au coin de la rue.

Au surplus le succès des consolateurs de veuves a encouragé des entreprises analogues pour toute espèce de chagrins, et quiconque a éprouvé des malheurs trouve dans d'autres bateaux de braves gens qui se chargent, moyennant une légère rétribution, de leur faire oublier leurs peines.

Hélas ! si ces honorables industriels tiennent réellement ce qu'ils promettent, quel malheur qu'ils n'aient pas eu l'idée d'établir des succur-

sales en Europe! Comme ils s'enrichiraient promptement chez nous! Et s'ils trouvent à gagner leur vie parmi ce peuple barbare et corrompu, où la douleur paraît si maniable et si bonne personne, quelles fortunes ne feraient-ils pas chez nous, rien qu'avec les chagrins d'amour!

Mais en voici bien d'une autre. Sur le pont d'une barque pavoisée d'armures, de boucliers, de lances, de poignards, de casse-tête et de gourdins, trois ou quatre espèces de matamores à la taille athlétique se promènent à grands pas en faisant le moulinet, en prenant des poses de défi, et s'escriment avec rage contre des ennemis imaginaires auxquels ils semblent refuser tout quartier. Ils ruissellent de sueur, ils écument, et semblent crier à haute voix, comme Sylvestre dans les *Fourberies de Scapin* :

« Ah! tête! Ah! ventre! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main? Comment! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue! Point de quartier! Donnons! Ferme! Poussons! Bon pied, bon œil. Ah! coquins! Ah! canailles! Comment! vous reculez? Pied ferme, morbleu! Pied ferme! »

A qui en ont-ils? Au premier que vous leur désignerez. Dites un mot, faites un geste, et ils vont éreinter votre ennemi, lui casser un bras, lui pocher un œil, lui administrer des claques ou des coups de pied, le tout au plus juste prix.

Voilà une institution que nous ne laisserions pas fonctionner chez nous. Pour ma part je regrette qu'elle ne puisse pas se concilier avec l'institution du ministère public, dont elle n'est à tout prendre qu'un équivalent. Le ministère public a du bon, on ne peut pas le nier : il est bien avantageux, surtout pour un pauvre diable qui n'a pas d'argent pour payer un huissier, un avoué, un avocat, le papier timbré, le receveur de l'enregistrement et le greffier, de voir prendre ses intérêts en main par un magistrat, sans avoir besoin de débourser un centime.

Mais sans parler des cas où le grief est de nature confidentielle, il est certain qu'une condamnation qui se réduit en définitive au prononcé d'un certain nombre de paroles, ne met pas du baume dans le sang comme fait le spectacle d'une grêle de coups de bâton ou d'une pluie de calottes tombant sur la face maudite ou sur l'échine exécrée d'un ennemi.

Il faut que l'attrait de ce plaisir soit bien fort, pour que la certitude de la police correction-

nelle ne puisse pas toujours arrêter le bras que le désir de la vengeance nous fait lever sur une tête dévouée aux Furies, et il me semble qu'on pourrait bien laisser à l'offensé le droit de se faire justice lui-même, absolument comme on lui laisse le droit de poursuite. Il suffirait pour cela d'ajouter un article au code d'instruction criminelle. Bien entendu qu'on réserverait à la partie adverse le droit de se défendre. Chacun ferait ses affaires comme il l'entendrait.

Ce serait le retour au droit naturel; car enfin n'est-il pas juste de laisser à chacun le bénéfice de sa force, et n'est-il pas violent que le plus misérable gringalet, avec un morceau de papier timbré, et uniquement parce qu'il a raison, puisse venir à bout, par les voies juridiques, d'un héros ou d'un Hercule qui l'écraserait d'une chiquenaude?

Le droit que je propose, et qui s'exerce, comme on voit, dans un pays aussi policé que la Chine, me paraîtrait être un heureux correctif de notre civilisation trop avancée.

Le premier qui a eu l'idée, en Europe, d'établir un bureau de placement, se sera sans doute imaginé avoir fait un trait de génie. Eh bien, il y en avait sur la ville flottante que Pinto visitait au commencement du XVI[e] siècle : « En d'autres nauires il y a quantité de jeunes garçons

et de jeunes filles qui cherchent maistres, et s'offrent à se loüer moyennant de bonnes cautions. »

Nous avons vu le bateau des crânes : voilà plus fort, c'est un bateau chargé de cornes ! Oui, de cornes, et il n'y en a pas assez pour les demandeurs.

On n'imaginerait jamais à quoi servent ces ornements naturels, si le bateau des crânes et bien d'autres ne nous avaient préparés à toutes les surprises. Ces cornes sont des objets de dévotion envers les morts et voici comme :

On sacrifie, en Chine, beaucoup d'animaux aux idoles. Les prêtres de ces idoles sont des gens avisés, et qui veulent tirer tout le profit possible du corps des animaux sacrifiés. Ils vendent à des revendeurs les cornes de ces animaux.

Un peu de réflexion vous fera comprendre la valeur de ces dépouilles. En effet, à quoi ont-elles servi ? A des sacrifices, n'est-ce pas ? La chair de leurs propriétaires a été mangée en l'honneur de Dieu ; il n'en reste rien, le mérite du sacrifice a été absorbé et digéré par des pauvres ou des serviteurs de l'idole. Mais l'âme, l'âme des bœufs et des moutons, elle n'a pas été mangée ici-bas, car ce n'est pas une nourriture terrestre. Pourtant, en vertu de ce

grand principe chinois que « tout peut être mangé et que toute chose doit inévitablement finir par être mangée », les âmes de ces gigots et de ces beefsteaks sacrés ne peuvent pas être perdues : et en effet elles servent à la nourriture des âmes bienheureuses qui sont dans le paradis.

— Achetez donc de ces cornes, disent-ils au peuple, achetez-en pour que vos ancêtres n'en soient pas réduits à vivre en pique-assiettes dans le pays de l'éternelle félicité. Et si vous faites convenablement les choses, vous ne vous bornerez pas à leur envoyer juste de quoi faire un pot-au-feu et un rôti : vous leur enverrez de quoi donner des dîners aux autres âmes.

Voilà qui est merveilleux, il faut en convenir. Mais ce qui doit être plus merveilleux encore, c'est la carte de ces dîners célestes. Vous imaginez-vous ce que doit être un de ces repas?

L'âme de l'amphitryon, après avoir donné un dernier coup d'œil à l'âme de son couvert, voit arriver successivement les âmes de ses convives. Après qu'ils ont échangé des âmes d'interminables politesses, comme c'est l'usage entre Chinois, l'âme d'un maître d'hôtel vient annoncer que « l'âme de monsieur est servie ». Toute la compagnie se lève. On passe dans la

salle à manger, et chaque convive trouve, à côté de son couvert, la carte du festin, qui doit être conçue, à peu de chose près, en ces termes :

Potage printanier à l'âme d'antilope.

ENTRÉES.

Ame de génisse à la Marengo.
Ame de chevreaux sautés au vin de madère.

ROTS.

Filets d'âme de zébu.
Ame de bouc au feu d'enfer.

ENTREMETS.

Croquettes d'âme d'agneau à la sauce blanche.
Puddings d'âmes de chevreuils en bas âge.

DESSERT.

Compotes d'âmes de licorne.
Dragées d'âmes de narval.

VINS ET LIQUEURS.

Vin d'âme de rhinocéros.
Esprit-de-buffle.

Il ne me reste plus à parler que d'un bateau. Mais quant à celui-là, il est d'une nature ou d'une destination si étrange, qu'en vérité je ne

sais comment m'y prendre pour en parler d'une manière honnête.

Ce n'est pas ce que vous croyez. Je vais tâcher d'arriver par des périphrases.

Vous connaissez bien les bateaux de blanchisseuses? Des femmes sont rangées le long du bord d'un bateau et elles lavent du linge. Eh bien, le bateau dont j'ai à parler est habité par des femmes. Ce qu'elles y font, c'est ce qui est difficile à dire... Essayons.

Dans une réunion aussi nombreuse que celle-là, où on s'agite et où on parle beaucoup, on a besoin de se rafraîchir : d'autant plus que la foire du Yan-Tsa-Kiang a lieu au printemps, et que le corps est en cette saison plus échauffé que d'habitude. Or on peut se rafraîchir de plusieurs façons, vous savez : en buvant, en se baignant...

Non, il n'y a pas moyen de ce côté-là : il faut que je prenne une autre tournure. Je vais recourir au secours ordinaire en pareille extrémité : je vais prier Molière de parler pour moi :

« GÉRONTE, montrant Léandre.— Qui est cet homme-là que vous amenez?

« SGANARELLE, faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire. — C'est...

« GÉRONTE. — Quoi?

« SGANARELLE. — Celui...

« GÉRONTE. — Hé?

« SGANARELLE. — Qui...

« GÉRONTE. — Je vous entends.

« SGANARELLE. — Votre fille en aura besoin *. »

« La plupart », dit le bon Pinto en parlant de ces sortes de femmes, « n'ont pas tant mauvaise mine. » Ne faut-il pas être voyageur pour s'aviser de noter un pareil détail dans des créatures tombées si bas ?

Nous avons achevé le tour de la ville flottante. En résumé, on voit : que l'ordre y règne ; que la police y est admirablement faite ; qu'elle est éclairée la nuit ; que les marchands y cherchent à attirer les chalands par l'éclat de leurs devantures ; que des entreprises régulières y sont organisées pour exploiter la crédulité des hommes en abusant de leurs vertus, de leurs vices, de leurs affections ou de leurs besoins ; qu'on y spécule sur leur curiosité ; qu'on y tire profit de leurs discordes ; qu'on leur promet la guérison de leurs maux et l'oubli de leurs chagrins ; qu'on cherche enfin à leur vendre, par tous les moyens et sous toutes les formes, les deux choses dont ils ne se rassasient jamais : le plaisir et le mensonge.

Il est vrai que Pinto nous fait voir tout cela

* *Le Médecin malgré lui*, acte III, scène V.

en Chine, au XVe siècle, flottant sur l'eau, et cela nous semble une merveille : mais débarquons tout ce monde au quai Saint-Nicolas, changeons-les de costume et de langage, donnons-leur, comme au « vrai Chinois », une boutique dans la rue Tronchet, et nous verrons que ces marchands-là sont les marchands de tous les temps et de tous les pays, que sous la diversité des habits et des mœurs l'homme reste toujours le même, et qu'à Paris comme à la Chine est vrai cet excellent proverbe italien : *Tutto lo mondo e fatto come la nostra famiglia* : tout le monde est fait comme notre famille.

L'ODE A LYDIE, D'HORACE

TRADUITE EN VERS

HORACE.

Donec tibi gratus eram,
Tant que j'étais aimé de toi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Quand, à tous préféré, j'enveloppais, ma belle,
Cervici juvenis dabat,
De mes bras ta tête fidèle,
Persarum vigui rege beatior.
Le roi de Perse était moins fortuné que moi!

LYDIE.

Donec non alia magis
Avant que ta légèreté
Arsisti, neque erat Lydia post Chloen,
Eût entraîné ton cœur de Lydie à Chloé,
Multi Lydia nominis
Fière de son nom, ta Lydie
Romana vigui clarior Ilia.
A l'illustre Ilia ne portait point envie.

HORACE.

Me nunc Thressa Chloe regit,
Moi, ma reine est Chloé la thrace,
Dulces docta modos et citharæ sciens;
Sur la lyre elle sait moduler un doux chant;
Pro qua non metuam mori,
Pour elle je mourrais content
Si parcent animæ fata superstiti.
Si le sort à ce prix voulait lui faire grâce.

LYDIE.

Me torret face mutua
D'un amour partagé brûlant
Thurini Calaïs, filius Ornyti,
Pour Calaïs, le fils d'Ornytus de Thurie,
Pro quo bis patiar mori
Je donnerais deux fois ma vie
Si parcent puero fata superstiti.
Si le Destin voulait épargner cet enfant.

HORACE.

Quid, si prisca redit Venus
Mais si Vénus reprend ses droits
Diductosque jugo cogit aeneo?
Et sous son joug d'airain nous ramène à ses lois?

Si flava excutitur Chloe,
Si Chloé la blonde bannie,
Rejectæque patet janua Lydiæ?
Laisse la porte ouverte à la pauvre Lydie?

LYDIE.

Quanquam sidere pulchrior,
Quoiqu'il soit plus beau que le ciel,
Ille est, tu levior cortice, et improbo
Lui, toi, plus léger que le liège, et plus cruel
Iracundior Hadria,
Que l'Adriatique orageuse,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.
Avec toi seul je puis vivre et mourir heureuse.

L'HISTORIOSCOPE

« Paris, 19 mars 1881.

« Monsieur,

« Lecteur assidu de la *Revue de l'infini,* j'ai suivi avec autant d'attention que d'intérêt le remarquable travail que vous y avez publié sur *Les relations commerciales des Assyriens avec les Étrusques, particulièrement au point de vue du commerce des murènes vivantes, sous le règne des rois Évilmérodac et Nériglissor.*

« Il est en effet bien acquis que de nombreuses et importantes relations de commerce existaient, même avant les règnes d'Évilmérodac et de Nériglissor, entre l'empire alors si florissant des bords de l'Euphrate et les peuples autochtones de l'Étrurie. Les Tables Eugubines contiennent même à ce sujet un passage qui semble vous avoir échappé, et ce passage jette un jour précieux sur le caractère hiératique de la mu-

rène dans les sociétés étrusques. Au surplus, comme vous le démontrez fort judicieusement, c'est à Évilmérodac d'abord, puis à Nériglissor, (qui ne fit d'ailleurs que suivre les plans de son frère), que ce commerce dut son magnifique développement.

Je suis comme vous d'avis qu'il faut placer cette période entre l'an 260 et l'an 3697 avant J.-C., et qu'il serait téméraire, ou tout au moins hasardé, de formuler une approximation plus étroite. C'est déjà beaucoup de savoir que les Babyloniens faisaient un commerce actif de murènes vivantes avec les Étrusques sous les règnes d'Évilmérodac et de Nériglissor, et le monde savant vous devra une grande reconnaissance pour avoir le premier mis en lumière ce point important de l'histoire si obscure de l'empire babylonien.

« Voué moi-même depuis longues années aux études historiques, je serais heureux d'entrer en relation avec vous, et je me ferais un plaisir de vous communiquer, si vous l'aviez pour agréable, les documents que je possède, non seulement sur le commerce des murènes entre les Assyriens et les Étrusques au temps d'Évilmérodac et de Nériglissor, mais aussi, et d'une manière générale, sur tous les faits sans exception de l'histoire universelle.

« Tous les jours, de cinq à trois heures du matin, vous me trouverez chez moi : je ne sors jamais et ne dors presque pas.

« Dans l'espoir de votre prochaine visite, je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur, l'expression des sentiments de haute considération avec lesquels je suis très parfaitement,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« JOSEPH DURAND (de Tarn-et-Garonne),

« Membre de plusieurs sociétés savantes, rue des Anglaises, n° 14. »

Joseph Durand (de Tarn-et-Garonne)...

Comment ! quand ma plume est encore humide des flots d'encre que je lui ai fait distiller sur la question du commerce des murènes entre deux peuples fantastiques, dans une antiquité vertigineuse, sous des rois inénarrables, il faut qu'il se trouve un Joseph Durand (de Tarn-et-Garonne) pour me voler ma question !

Car elle est à moi, bien à moi, cette question, puisque je l'avais inventée ! Il n'y a donc plus rien de nouveau sous le soleil, pas même l'histoire ? Que deviendra l'esprit humain si la science, avec ses procédés mécaniques, parvient à tarir cette source où depuis tant de siècles la jeunesse venait se nourrir de généreux mensonges et s'abreuver de nobles erreurs ?

Durand (de Tarn-et-Garonne) est un misérable...

Mais, pensai-je en me radoucissant un peu, quand il me dit qu'il possède des documents sur les règnes d'Évilmérodac et de Nériglissor, il paraît sûr de son fait. Et alors peut-être cette question des murènes de Babylone, question que, entre nous, j'avais abordée un peu à la légère, me mènerait à l'Institut!

Et voilà comment, par une belle matinée de la semaine dernière, je me présentai rue des Anglaises, n° 14, où j'adressai au portier ces paroles, destinées à devenir à jamais mémorables dans ma vie :

— M. Joseph Durand (de Tarn-et-Garonne), s'il vous plaît?

Le portier, à cette question et comme si elle lui eût semblé tout à fait imprévue, me regarda avec un singulier mélange de surprise et de commisération.

— Vous voulez voir M. Joseph? me dit-il.

— Joseph Durand.

— Joseph Durand?

— De Tarn-et-Garonne.

— De Tarn-et-Garonne? C'est bien ici. Dans la deuxième cour, l'escalier au fond à gauche au cinquième au bout du corridor en face.

Je traversai la première cour, et au fond de

la seconde, à gauche, j'aperçus un escalier à jour suspendu à la façade d'une maison que je ne vous décrirai pas, vu qu'elle était indescriptible. Malgré l'aspect branlant et délabré de ce gigantesque perron, je m'y aventurai vaille que vaille en me faisant le plus léger possible, et, après une prudente et pénible ascension, je mis le pied sur le plancher ferme du corridor, et je frappai à une porte sur laquelle était clouée une carte avec ces mots :

JOSEPH DURAND (*de Tarn-et-Garonne*)

Homme de lettres.

J'entendis une espèce de reniflement ou de soupir, puis un bruit de chaises dérangées, puis un frottement de semelles, et la porte s'ouvrit, m'offrant le spectacle de « monsieur Joseph Durand (de Tarn-et-Garonne) ».

Je dis le spectacle : c'en était un, en effet, et non certes des moins étranges. Figurez-vous un homme de près de six pieds de haut, maigre comme un clou, rouge comme un coq, la tête en avant, les bras écartés, la bouche béante, les sourcils relevés en demi-cercle, et qui se confondait en inclinations et en révérences plus gauches et plus bizarres les unes que les autres.

Au sommet de ce corps interminable se ba-

lançait une figure grosse comme le poing, ressemblant assez à une pomme rouge qui aurait subi un commencement de cuisson, tant elle était sillonnée de rides entrecroisées dans tous les sens, excepté au front, où quatre ou cinq bourrelets réguliers et parallèles traçaient le graphique menaçant qui caractérise si souvent la folie. Deux joues vides et sèches flottaient comme deux vieilles loques au souffle des paroles de M. Durand, laissant trop deviner que de l'autre côté, à l'intérieur, il n'y avait que des gencives désertes. Le tranchant de ces gencives pinçait de temps en temps la doublure des joues et produisait à leur surface extérieure des effondrements, des excavations, lamentable caricature des fossettes que le rire, à des temps meilleurs, creusait jadis dans ces joues alors moins flasques !

La coiffure et l'ajustement du personnage n'étaient pas moins merveilleux que sa figure. De longs cheveux d'un noir d'encre, frisés en tire-bouchon et tout reluisants de pommade, formaient grappe autour de la tête, laissant à découvert un plateau de crâne aussi lisse et aussi jaune que le plus vieil ivoire. Le pantalon, d'un gris jadis jaune, était assujetti autour des jambes par deux de ces ficelles de coton dont on lie les paquets de plumes d'oie ; ces ficelles n'é-

taient même pas pareilles, car l'une était verte et l'autre, rouge. Les pieds, fourrés dans des chaussettes trop larges qui bavaient en laissant pendre leurs cordons, traînaient des savates éculées, avachies, griffées d'éraflures, éventrées d'estafilades piteuses. Enfin, par-dessus un gilet de tricot de laine chocolat dont les mailles étaient parties en maint endroit, le titulaire de cette toilette fantastique l'avait complétée par un magnifique habit bleu-barbeau à boutons d'or, qui faisait sur cet amas de loques un effet sans précédent parmi l'histoire de l'accoutrement : habit d'une coupe irréprochable, habit si flambant neuf, qu'il portait, encore attaché à la poche gauche, un papier sur lequel était écrit : *M. Durand*, 142 *francs!*

J'ai beaucoup de sang-froid, et les objets étranges, loin de m'effaroucher, ont plutôt pour moi un charme secret : secret, parce que c'est là une chose qu'il ne faut pas laisser paraître sous peine d'être déconsidéré chez les gens graves. Cependant, je dois en convenir, à ce coup je chancelai! Partir de chez soi sur la question du commerce des murènes au temps d'Évilmérodac et de Nériglissor, et tomber devant un savant en ficelles roses et vertes, en cheveux frisés et en habit bleu-barbeau, c'est de quoi, conve-

nez-en, faire rouler, les quatre fers en l'air, le fameux principe « qu'il ne faut s'étonner de rien ».

L'homme que j'avais devant moi semblait d'ailleurs appartenir à quelque race extra-humaine. La vieillesse et le ridicule y étaient — comment dire cela? — griffonnés dans une langue mystérieuse, en caractères indéchiffrables : dans cet être si bizarrement ravagé, on ne retrouvait aucun des signes que le burin de la douleur grave d'un trait si ferme et si savant sur les fronts qu'il a ciselés, et je sentais vaguement que quelque puissance épouvantable, hors de proportion avec les forces de la vie, avait dû passer par là.

Cependant, j'aime à le dire à mon honneur, cette défaillance philosophique fut de courte durée. Le beau miracle! me disais-je; eh bien, c'est un original, voilà tout. Et encore, peut-être que s'il m'expliquait les raisons qui l'ont déterminé à adopter une tenue d'apparence si bizarre, me ferait-il voir que chacune des pièces de cet ajustement a sa raison d'être, que chacune est la conclusion d'un syllogisme irréprochable. Ai-je donc oublié ma maxime favorite : « Avant de juger les actions de ton frère, informe-toi de de son cœur, de sa bourse et de sa santé »? Que de choses inexplicables seraient expliquées par

un chagrin, par une pauvreté ou par une maladie, que le patient, avec un soin jaloux, cache aux yeux du monde!

Envoyant donc au diable mes sots ébahissements, je résolus d'écarter d'un revers de main le voile ridicule sous lequel m'était apparue la personne extérieure de cet inconnu, et je dus tout d'abord remarquer que cet inconnu était un homme très poli et très bien élevé, car ses façons à me recevoir n'étaient pas moins gracieuses que les termes de sa lettre.

En m'asseyant sur le fauteuil qu'il m'approcha, j'étais donc dans cet excellent état de sérénité bienveillante qui prépare si heureusement une conférence entre deux hommes graves sur un sujet important.

M. Durand demeura quelques instants la tête élevée, les yeux perdus dans le vague; puis, ayant passé sa main sur son front comme pour en chasser quelque reste d'une vapeur qui aurait obscurci son intelligence, il me fit une inclination accompagnée d'un vague sourire, tira de sa cravate un soupir guttural comparable au han de saint Joseph, et, se caressant tour à tour le bout du nez et le dessous du menton, il commença le discours ci-après :

— Je vous suis très reconnaissant, monsieur, de vous être rendu si gracieusement à l'appel

d'un inconnu. Dans les nombreuses tentatives que j'ai faites pour arracher les hommes à leur ignorance obstinée ou à leur sottise réfléchie, j'ai trouvé des rebuts et des déboires à décourager la persévérance la plus robuste. Mais rien ne me lassera, et jusqu'à mon dernier jour je combattrai et je me débattrai pour faire triompher la vérité. Si après tant de vains efforts je me suis encore adressé à vous, c'est que vous êtes le seul qui ait osé dire le vrai sur l'histoire et en dénoncer l'inanité vraiment idiote! Je vous demande donc, monsieur, de m'écouter avec attention et surtout avec patience, car je ne dois pas vous cacher que mes prolégomènes seront certainement longs, probablement obscurs, et peut-être même ennuyeux. Mais si vous voulez bien me suivre avec confiance et résignation, ce que je vous démontrerai, que dis-je? *ce que je vous ferai voir,* vous dédommagera amplement de votre peine, car *je vous ferai voir, voir*, entendez bien, ce que nul œil humain n'a jamais vu et, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel avec un profond soupir, ce que nul œil humain ne verra sans doute jamais après vous!

Le commencement de cet exorde m'avait flatté; la fin me toucha : je fis un geste d'acquiescement respectueux, et je crus même convenable de répondre au soupir éloquent de l'orateur par un

soupir modeste d'auditeur convaincu. Je commençais à me sentir entraîner vers cet homme, je voyais qu'il allait me dominer. Il reprit :

— Mais avant toute chose, et pour établir sur un fondement assuré des relations qui, je l'espère, se continueront, il faut que je vous fasse connaître, monsieur, l'état de mon âme.

— L'état de votre âme, répondis-je d'une voix quelque peu modifiée par la surprise, m'intéresse infiniment, croyez-le bien..., monsieur, et je recevrai avec le plus grand... plaisir les communications dont vous voudrez bien me favoriser à ce sujet.

— Eh bien, monsieur, il me suffira d'un mot pour vous faire connaître l'état de mon âme : je suis fou.

Je fis un léger soubresaut sur ma chaise, et mesurant de l'œil la distance qui me séparait de la porte, je rassemblai mes forces pour m'évader d'un seul bond, tout en simulant le plus gracieux sourire d'incrédulité et lui disant :

— Oh! monsieur!

Mais il m'avait deviné : il me mit la main sur le bras, me lança un regard sévère et me dit :

— Me serais-je trompé? Vous aussi! Quoi! ce ferme esprit dont les œuvres marquent tant d'indépendance s'arrêterait à pareille vétille?

Que je sois sage ou fou, n'avez-vous pas assez

de sens pour juger si ce que je vais vous dire est de l'aliénation mentale ou du génie? Que vous importe que le vase soit fêlé, si la liqueur est bonne? Fi! monsieur, n'avez-vous point de honte de classer les produits de l'esprit humain dans ces compartiments de folie et de raison qui ne sont que des catégories imaginaires inventées par vos médecins et vos philosophes? Laissez aux épiciers et aux confiseurs à répartir ingénieusement, dans les cases de leurs boîtes de carton, ici les figues sèches, là les pruneaux, ici les dragées, là les pralines : est-ce que vous croyez que la nature se soucie de ces classifications ridicules? Elle crée des figues, des prunes, des amandes, pleines de vie et de fraîcheur, et l'homme en fait des fruits secs et des bonbons, produits artificiels qui n'ont rien à voir avec les lois de la biologie universelle. De même pour les idées : vraies ou fausses, vraisemblables ou folles, elles sont entièrement l'œuvre du génie humain, et la première des folies est de prétendre y appliquer des distinctions tirées de lois qui régissent exclusivement les corps vivants.

Non, monsieur, il n'y a en ce monde que des faits et des choses d'un côté, des idées de l'autre : quant aux raisonnements, aux classifications et aux systèmes, c'est de la fumée, de la fumée

diversement colorée, où, j'en conviens, on voit briller par-ci par-là quelque étincelle, et même, aux jours de fête, éclater tout à coup un brillant feu d'artifice : mais tout cela passe comme un nuage, comme un éclair, tout s'éteint, et la nuit se referme sur la raison un instant éblouie.

Mais les choses, mais les faits, voilà ce qui demeure, voilà ce qui ne change pas au gré de la main qui le touche ou de l'œil qui le regarde, et quand il vous faudrait passer à travers le vertige et la folie pour y arriver, si je vous mène à des faits et à des choses, de quoi vous plaindriez-vous?

— Monsieur, lui dis-je en me rétablissant avec abandon sur mon siège, vous m'intéressez infiniment et je vous écoute. Je me suis souvent demandé, en effet, si la distinction entre la raison et la folie avait bien toute la valeur qu'on s'accorde généralement à lui attribuer, et vous me soulagerez d'un grand poids si vous me démontrez qu'on peut arriver aussi droit à la vérité en déraisonnant qu'en raisonnant.

— On ne saurait mieux poser la question, me répondit-il. Ce que le vulgaire appelle déraisonner, c'est raisonner à rebours des autres hommes, agir ou penser autrement qu'eux : voilà de quelle façon je suis fou; voilà pour-

quoi, depuis mon portier, qui niche au rez-de-chaussée, jusqu'à ma femme de ménage, qui perche sous les toits, tout le monde dans la maison me tient pour fou à brevet, au point de regarder de travers les gens mêmes qui viennent me voir. Vous avez dû...

— M'en apercevoir ! Voilà donc pourquoi le portier m'a dévisagé d'un air singulier !

— Voyez-vous ! là, qu'est-ce que je vous disais ? Mais baste ! laissons les crétins crétiniser, et occupons-nous de notre affaire. Pour commencer, voilà, quant à votre question des murènes, les textes photographiés des Tables Eugubines, où je vous ai marqué les passages essentiels : vous pouvez emporter cela chez vous pour le méditer à l'aise ; mais je vous mettrai tout à l'heure devant les yeux des documents bien autrement explicites et décisifs. Avant d'en venir là, il faut que je vous fasse connaître d'abord par quelle succession d'idées et de travaux j'ai pu arriver à la connaissance des faits que je vais vous révéler.

Vous êtes-vous avisé jamais de réfléchir aux conditions dans lesquelles on nous présente l'histoire? Pour moi, dès mes premières études, j'ai toujours ressenti, devant ces récits des faits du passé, un malaise comparable à celui qu'on éprouve devant certains portraits : on voit un

nez, une bouche, des yeux, un corps, et pourtant on sent que cela ne représente pas un homme : ce portrait n'est qu'une image invraisemblable; la vie et la vérité y manquent également.

Cela, je l'ai éprouvé devant tous les tableaux historiques en général, mais d'autant plus fort à mesure que les événements étaient plus rapprochés de nous : et j'ai fini par en découvrir la raison. En effet, plus les événements sont rapprochés de nous, plus les opinions de l'historien sont intéressées, engagées même, dans l'interprétation des faits historiques : et de les interpréter à les dénaturer, il n'y a qu'un pas.

Au fond, il n'y a donc en histoire que deux méthodes : l'une qui consiste à accepter les faits sauf à en tirer des conclusions formulées d'avance, l'autre qui, décidée également à faire prévaloir des idées préconçues, arrange et, au besoin invente, des faits pour les justifier. Entre Louis Blanc faisant commencer à Jean Huss la révolution de 89, et le P. Loriquet racontant le règne de Louis XVIII au temps où Napoléon était sur le trône, je ne vois pas, au point de vue de la vérité, grand intérêt à choisir... Sans doute la dernière méthode est plus franche et plus logique que la première, mais je ne puis m'em-

pêcher de convenir que l'une ne vaut guère mieux que l'autre.

Et quand je cherchais à quels documents on pouvait recourir pour reconstituer les titres de tel ou tel fait à la créance des hommes, je voyais que chaque ouvrage historique n'était guère que la copie, avec quelques inexactitudes ou quelques imaginations de plus, des ouvrages précédents.

Après être resté assez longtemps sur cette désolante conviction, je fus amené à me dire que les hommes ne pourraient se flatter de connaître l'histoire que le jour où il leur serait donné de la voir rétrospectivement, non pas dans des récits ou dans des contes, mais dans sa réalité.

— En effet, dis-je en riant, ce serait là l'idéal de l'histoire ; malheureusement les faits s'évanouissent à mesure qu'ils se manifestent, et ils ne laissent aucune trace perceptible de leur passage.

— Je ne suis pas de votre avis, répliqua M. Durand : les faits, en se produisant, acquièrent une existence aussi positive, aussi indestructible, que celle des idées ; comme les idées, ils prennent leur vol à travers le monde, tantôt planant ignorés dans l'espace, tantôt circulant à travers la mémoire et les traditions des hommes.

Pas plus que les idées, ils ne meurent jamais, et c'est d'eux que s'alimente, par une hérédité continuellement accumulée, le trésor de l'âme universelle. Ils sont donc quelque part, ils sont partout, et quelle que soit leur origine, si loin que le temps ait pu les emporter, donnez-leur pour cage l'univers, si vous voulez, mais ils n'en sont point sortis : et moi qui suis aussi dans la cage, pourquoi ne pourrais-je pas les atteindre ?

— Par la pensée, je le conçois; mais par l'expérience, par les sens...

— Oui..., je vous pardonne l'objection... Il faut qu'elle ait une certaine valeur, puisqu'elle m'a arrêté pendant plus de vingt-cinq ans...

— Comment! m'écriai-je, vous avez levé cette objection-là ?

— Oui, me répliqua-t-il d'un ton ferme, au bout de vingt-cinq ans de méditations et d'angoisses, je l'ai levée, grâce à la théorie des ondulations de lumière.

— La théorie des ondulations de la lumière?

— Oui, monsieur.

— Mais quel rapport peut avoir cette théorie avec les faits de l'histoire ?

— Celui qu'a tout phénomène visible avec les yeux qui le voient ; celui qui s'établit entre cette table que vous regardez et votre intelligence qui

en perçoit la sensation. Comment s'appelle ce rapport? la vision.

— Mais pour que la vision s'opère il faut un objet réel.

— Je vous dis que les faits sont des objets réels.

— Même les faits passés?

— Même les faits passés, et je le prouve.

Vous reconnaissez qu'un objet éclairé, touché par la lumière, émet de tous les points de sa surface des ondulations qui, se propageant en ligne directe jusqu'à la rétine de l'œil, y produisent la vision de l'objet, n'est-ce pas?

— Je le reconnais.

— Vous le reconnaissez : bon! Mais vous êtes-vous avisé de vous demander ce que deviennent ces ondulations au delà du point où votre œil les a perçues au passage? N'est-il pas vrai que cette perception, à vous particulière, ne les arrête pas, et qu'elles continuent à cheminer en ligne droite, indéfiniment?

— Indéfiniment, non : si elles rencontrent dans cette ligne un corps opaque, elles sont interceptées, et l'œil placé de l'autre côté du corps opaque ne les perçoit pas.

— Mais si elles ne sont pas interceptées, jusqu'où peuvent-elles aller?

— Aussi loin, évidemment, qu'elles trouveront l'espace libre pour se propager.

— Et alors, reprit M. Durand, si tout objet lumineux émet des ondulations qui se propagent indéfiniment en ligne directe tant qu'elles ne rencontrent pas d'obstacle, ne voyez-vous pas que, depuis l'origine du monde, tout ce qui existe sur la terre, tout ce qui y a passé, tout ce qui y a paru, ne fût-ce qu'une seconde, a émis autant d'images qui se sont envolées, à travers l'atmosphère terrestre, dans les espaces interplanétaires?

Et là que font-elles? Sont-elles immobiles? Rien n'a pu les arrêter. Sont-elles devenues imperceptibles? Rien n'a pu les réduire. Elles sont dans un milieu vide, libre et neutre.

Elles y marchent donc, invariablement fixées aux proportions qu'elles avaient lorsqu'elles sont sorties de l'atmosphère terrestre; elles suivent, pour l'éternité et sans pouvoir en dévier jamais, la ligne droite qui les mène à l'infini. Et avec les choses, toutes leurs modifications; avec les êtres vivants. tous leurs mouvements et tous leurs actes.

Levez donc les yeux au ciel, et si vous savez regarder, vous y verrez, projetés d'espace en espace et de profondeurs en profondeurs, l'image de tous les êtres et le tableau de tous les faits

que la lumière a éclairés, depuis le commencement des temps, à la surface de la terre!

Il se fit un silence. M. Durand, comme pour donner à mon attention le temps de reprendre haleine, baissa les yeux à terre pendant un moment, puis les leva sur moi pour m'interroger.

J'étais fort troublé, car malgré l'absurdité apparente de ce que je venais n'entendre. tout cela me bouleversait : quoi que nous puissions faire, l'infini nous fait toujours battre le cœur.

Ne voulant pas heurter trop durement ce pauvre homme, je me bornai à hasarder une objection.

— Mais, lui dis-je, si ces images, ces projections des choses, s'élèvent continuellement de la surface de la terre pour se diriger en ligne droite vers l'infini, la dernière émise d'un point donné du globe doit être seule visible : elle doit intercepter par conséquent la vue de toutes celles qui la précèdent dans la même direction, et alors je veux bien admettre qu'on pourrait voir celle-là, mais je crois qu'elle éclipse toutes les précédentes

— Vous oubliez, me dit-il en souriant, deux, trois et même quatre, toutes petites choses : c'est que la terre tourne sur son axe; qu'elle oscille sur ce même axe par un mouvement de rotation comparable au balancement d'une tou-

pie ; qu'elle décrit une ellipse autour du soleil ; enfin, que tout le système solaire est entraîné en masse dans je ne sais quelle direction. Or comme la terre tourne, se déplace et se balance au milieu de l'espace, il en résulte que chacune des ondulations lumineuses qu'elle émet s'échappe de son atmosphère par autant de tangentes distinctes, à la manière des étincelles d'un soleil de feu d'artifice, qui vont s'écartant à mesure qu'elles s'éloignent. Ces tangentes trouvent, à très peu de distance de la terre, assez de place pour diverger sans se confondre, et le tout est de porter le point d'observation au delà de la zone où les ondulations se croisent encore. C'est une simple question de calcul d'angles, un détail insignifiant.

— Mais, lui dis-je en hochant la tête, quand on admettrait cela, reste encore une autre objection, celle-là insurmontable. Si vous pouviez aller vous placer, pour observer ces images, au delà et en avant du point de l'espace où elles sont parvenues en ce moment, vous pourriez les voir parce qu'elles se trouveraient placées en face de vos yeux et se réfléchiraient sur votre rétine : mais ici vous êtes en arrière du lieu qu'elles occupent, elles ne peuvent pas rebrousser chemin pour venir trouver vos yeux.

— C'est juste, me dit-il : mais vous oubliez

encore plusieurs choses. D'abord il n'est pas absolument vrai que nous ne voyions que les objets placés devant nos yeux. La condition d'opposition entre l'œil et l'objet visible n'est donc pas aussi absolue que vous le croyez. Mais même en vous la concédant comme absolue, si les images, par hasard, trouvaient en travers de leur route un écran quelconque pour les réfléchir, c'est-à-dire pour me les renvoyer, est-ce qu'elles ne rebrousseraient pas chemin?

— Oh! il est certain qu'il serait plus commode de placer un écran là-bas que d'y aller vous-même, et alors, en effet, les images seraient visibles pour vous, mais...

— Il n'y a pas de mais, c'est ce qui a lieu.

— Un écran dans l'espace planétaire! m'écriai-je ébahi, un écran dans le vide!

— Ce n'est pas le vide, c'est un milieu d'une nature particulière, et quelque subtil que vous le supposiez, il a une consistance quelconque, puisque ce n'est pas le néant. Cette consistance peut varier sur tel ou tel point, sous l'influence de telle ou telle cause.

— En tout cas, dis-je, c'est un milieu transparent, dont la nature est précisément de laisser passer la lumière : comment pourrait-il réfléchir une image?

— Comment? mais comme, sous nos yeux, tous les jours, l'air les réfléchit.

Vous oubliez encore le mirage. Comment se forment donc, s'il vous plaît, ces images, ces tableaux qui, soit à la surface de la terre soit dans l'espace, produisent aux yeux des voyageurs des illusions si complètes? Par un concours de réfractions et de réflexions que la chaleur détermine dans les couches de l'air. Eh bien, si nous ignorons la nature et les propriétés de l'éther, comme nous l'appelons, nous savons tout au moins que la lumière des corps célestes et la chaleur du soleil passent à travers sa substance, puisqu'elles nous arrivent : pourquoi n'y détermineraient-elles pas des phénomènes optiques analogues au mirage que nous voyons se produire dans notre atmosphère?

Voilà ce que vous demandez, voilà le miroir où les images des choses de la terre vont aller se réfléchir pour ressusciter à vos yeux!

— Cette hypothèse, dis-je un peu ému...

M. Durand se leva et, me désignant d'un geste superbe une porte fermée placée derrière lui :

— Vous vous êtes bien défendu, monsieur, me dit-il, et il fait beau voir la faible raison humaine se débattre si courageusement contre la vérité, comme une brave petite souris devant un chat. La vérité : car il n'y a pas ici d'hypothèse,

il y a un fait et vous l'allez voir. Veuillez me suivre.

Il ouvrit la porte, et nous nous trouvâmes dans un vaste laboratoire rempli d'appareils de formes étranges et où, penché sur une sorte de table, travaillait un ouvrier à cheveux blancs qui continua son ouvrage sans paraître s'apercevoir de notre présence.

— C'est mon laboratoire, me dit M. Durand. C'est là, avec l'aide de ce vieil ouvrier, que j'ai construit l'instrument sans lequel tout ce que je viens de vous dire serait resté à l'état de pur rêve.

Vous voyez là une pile de Bünsen, dont la décharge pourrait tuer d'un coup une armée de vingt mille hommes. C est grâce à cet appareil que j'ai pu obtenir une matière réfringente d'une puissance incalculable.

Ceci, c'est un appareil à ozone ; là, c'est l'appareil à comprimer le gaz, de Pictet.

Après avoir employé sans succès tous les corps réfringents connus, j'ai été amené à me demander d'abord si les gaz comprimés ne me fourniraient pas la matière que je cherchais. N'ayant rien trouvé dans cette direction, j'étais près de me décourager, lorsque certains phénomènes inconnus tournèrent mon attention du côté de l'électricité : je me jetai avec ardeur sur cette piste.

Il serait trop long de vous exposer la suite de mes recherches, mais le résultat en fut de découvrir que l'électricité n'est point une force ou un fluide, ou un phénomène, mais un gaz, et que ce gaz, suffisamment comprimé sous l'influence de l'ozone, peut être solidifié d'une manière durable.

En cet état il forme une matière d'une densité cent mille fois plus grande que celle d'aucun corps connu, et en même temps, d'une transparence infiniment supérieure à celle du plus beau *flint glass*. Or, comme la réfraction n'est autre chose que la déviation d'un rayon lumineux à travers les molécules du corps réfringent, vous pouvez comprendre comment l'électrozone, ainsi que je l'appelle, ayant un nombre infini de molécules, peut me fournir des lentilles d'une puissance à peu près incalculable.

L'appareil le plus perfectionné que j'aie encore construit grossit vingt-cinq millions de fois les images de l'éther : mais cela ne suffit pas, et j'espère arriver à obtenir une lunette capable de me faire lire, par exemple, l'inscription que Léonidas fit tracer par un de ses soldats sur les rochers des Thermopyles. Et pourtant c'est fort loin, et il y a bien longtemps de cela, comme vous savez.

Maintenant, monsieur, préparez-vous à un

spectacle tel que vous n'en auriez jamais pu rêver dans votre vie.

Je dois d'ailleurs vous prévenir que l'instrument ne peut donner que la vue directe, ce qui s'est passé pendant la nuit ou à couvert n'ayant naturellement pu produire aucune émission lumineuse extérieure. Il en est de même pour tout ce qui a lieu au delà des bornes de notre hémisphère, les rayons lumineux ne pouvant se propager que dans la partie de l'espace qui y correspond.

A ces mots, gravissant un escalier tournant qui s'ouvrait au fond du laboratoire, il me fit monter à une terrasse où, sous une sorte de dôme tournant percé de plusieurs ouvertures, je vis braqué sur le ciel un appareil cylindrique monté sur des cordes et des rouages.

— Le voici, me dit l'inventeur, voici

L'HISTORIOSCOPE!

Il est orienté dans la direction du XVe siècle : vous n'avez qu'à regarder par l'oculaire, vous allez tout voir comme si vous y étiez.

Le miracle était devant moi ! Aussi reconnaissables dans le champ de la lunette que des acteurs sur la scène d'un théâtre, des hommes à l'aspect sauvage, à la taille gigantesque, hérissés de barbes, de peaux de bêtes et d'armes effroyables, montés sur de petits chevaux dont les crins

traînaient à terre, galopaient furieusement à travers une plaine où l'on voyait flamber et fumer au loin des incendies. A leur tête, franchissants par sauts et par bonds des fondrières, des rochers, des troncs d'arbres et des murs écroulés, une espèce de géant à mufle de lion les entraînait, brandissant d'une main une épée colossale, et de l'autre un casse-tête autour duquel voltigeaient six boulets de fer hérissés de pointes aiguës.

— Grand Dieu! m'écriai-je en me reculant épouvanté, qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

— Oh! oh! dit M. Durand après avoir jeté un coup d'œil à la lunette, vous commencez bien! Vous n'êtes pas maladroit pour votre début : vous voyez là un des personnages les plus curieux de l'histoire, et à un moment où il est enragé, car il n'y a pas quinze jours qu'il a perdu son premier œil à la bataille; et pour comble de fureur, on vient de lui brûler vif son ami Jean Huss.

— Quoi! c'est Jean Ziska?

— Lui-même. Hein! quelle figure de bête féroce! Est-il beau ainsi! Et ces Bohémiens! A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle des hommes; ça n'a pas figure humaine, parlez-moi de ça! Voyez donc celui-là qui croque à belles dents une tête de petit enfant cueilli avant terme

dans le ventre de la mère! Ceci est plus beau qu'un combat de taureaux, oui!

— C'est passionnant! dis-je en collant mon œil à l'instrument.

— Suivez, suivez toujours; vous allez voir!

Je me remis en observation.

— Le voilà, dit M. Durand, se défendant sur le mont Taurkand... On lui crève son second œil... Sa fureur redouble... Il s'ouvre un passage... Suivez, suivez... Encore une victoire... Deux... trois... quatre victoires... Sigismond traite avec lui... Jean Ziska est vice-roi de Bohême!...

Je suivais toujours. Tout à coup Jean Ziska disparaît.

— Je ne le vois plus, dis-je à M. Durand.

— Regardez encore.

— J'aperçois un panneau de porte avec une espèce de croix blanche appliquée dessus.

— Il est mort. On vient de l'écorcher. C'est sa peau. On la fait sécher au soleil pour en faire un tambour, parce qu'avec ce talisman pour les mener à la bataille, les Bohémiens croient qu'ils seront toujours vainqueurs. Voyez, là, un peu plus loin, ils culbutent l'ennemi; ce tambour énorme qu'un soldat fait résonner à tour de bras, c'est celui-là!

— C'est très beau, mais passablement féroce, dis-je; j'en ai la chair de poule! Montrez-moi

donc quelque chose de moins terrible? Tenez, je voudrais bien voir le roi Dagobert; c'est un monarque si populaire!

Et M. Durand ayant tourné un peu la lunette, j'aperçus un homme grand, très maigre, l'air un peu narquois, des cheveux roussâtres pendants sur ses épaules, vêtu d'un justaucorps vert-pomme et d'un haut-de-chausses couleur chocolat.

— Quoi! c'est lui? Il est tout à fait tel que je me le représentais: il a l'air bien bon enfant.

— Hum, hum, ne vous y fiez pas. Savez-vous bien que, sans la protection des chanoines de Saint-Denis, les diables auraient happé son âme au moment où il débarquait de la barque à Caron? Qu'il a fallu appeler en toute hâte la milice céleste; qu'il y a eu lutte terrible, les diables le tirant par les bras et les anges le tirant par les pieds, et qu'il a tenu à un fil que son âme allât cuire à perpétuité dans la poêle où l'on fait frire les mauvais pasteurs de peuples? Vous n'avez donc pas vu le portail de Saint-Denis, où c'est sculpté tout au long?

D'abord, sous le rapport des mœurs, il ne valait pas grand'chose: c'était un vieux polisson. Et puis il était très cruel.

Mais il était bon militaire, bon général même, et puis artiste: ça, c'est sacré, étant bien

reconnu que les artistes ne peuvent faire rien qui vaille si on les force à porter les chaînes de la morale : c'est bon pour les bourgeois.

Et alors on lui a pardonné parce qu'il protégea avec esprit l'architecture et l'orfèvrerie.

— Monsieur, dis-je à M. Durand, il y a là quelque chose qui me déroute... C'est dans le costume, dans la partie inférieure et postérieure du vêtement de ce monarque. Est-ce que, sous les Mérovingiens, nos rois avaient le privilège de doubler leurs hauts-de-chausses en couleur chocolat?

— Non pas : d'Hozier a établi que cette doublure, sous la première race, était bleu-de-ciel.

— C'est singulier, dis-je ; mais alors son haut-de-chausses est donc à l'endroit?

— Sans doute.

— Eh bien, et la chanson?

— La chanson? Oh! d'abord, comme toutes les chansons populaires, elle n'a pas été faite par des gens du peuple, qui de leur vie n'ont été capables d'en faire une, mais par des lettrés du grand monde et quelque mille ans plus tard, car cette chanson est évidemment de la fin du XVIII[e] siècle.

Quant à l'anecdote, elle est vraie. Il est certain, et je l'ai même vu à l'aide de l'historioscope, qu'un jour en effet Dagobert, dans un

moment de distraction, avait mis son haut-de-chausses à l'envers.

Il se trouvait dans la chambre d'une des suivantes de la reine, qu'il était allé prier de lui recoudre une aiguillette : ayant entendu du bruit, il remit son haut-de-chausses en toute hâte et sortit sans prendre garde qu'il l'enfourchait à l'envers. En sortant, il tombe sur saint Éloi, qui allait à son atelier, situé au fond de la cour. De là quelques gauloiseries, bien naturelles entre deux vieux amis, mais rien de plus, et il faut toute la légèreté de nos historiens pour avoir donné de l'importance à cet incident et pour l'avoir présenté à la jeunesse comme l'événement le plus mémorable du règne de ce prince vraiment sérieux.

Entre nous, je ne comprends pas que l'Université s'obstine à faire figurer cette anecdote égrillarde dans les programmes de ses examens.

En disant cela, M. Durand donna un léger mouvement au cercle de l'historioscope, y regarda et me dit :

— Tenez, monsieur, si vous aimez les artistes, voilà une des scènes les plus palpitantes, vraiment, que puisse offrir à notre admiration l'histoire de l'art et du génie.

Nous sommes à Florence. Benvenuto Cellini vient d'achever le *Persée*. Il a disposé le

modèle dans un four qu'il a eu soin de construire de ses propres mains.

Regardez là, à droite du palais, ce hangar. Voyez-vous cette fumée rutilante qui s'élève du toit, cette gueule rouge de feu, où quatre ou cinq jeunes gens à tournure magnifique viennent jeter du bois? Voyez, la flamme redouble, elle sort comme une langue par le haut de la cheminée, et à travers les fissures des briques vous pourriez presque apercevoir une masse sombre qui résiste au feu.

Tout à coup, au milieu de cette fournaise, il se produit une sorte d'arrêt. Le métal ne fond pas, l'alliage manque : encore quelques minutes, et le chef-d'œuvre du maître, éclatant dans le moule, va être détruit!

Les jeunes gens s'agitent, lèvent les bras au ciel.

Alors on voit accourir, les yeux hagards, les lèvres tremblantes, un homme à l'air furieux, désespéré : c'est le maître, c'est l'artiste; sa gloire va périr dans ces flammes! Le désespoir et l'enthousiasme lui font deviner un moyen de salut : il bondit à sa maison et revient chargé de toute une vaisselle d'étain, qu'il jette à brassées dans la fournaise. Et il bondit encore, il revient, il en jette encore, et encore!

Une lueur vermeille rougit la gueule du four, le bruit cesse, la matière domptée se dissout et se liquéfie sous l'action de l'alliage : elle commence à couler par les évents du moule.

Benvenuto Cellini et ses jeunes aides s'embrassent en poussant des cris de triomphe : le *Persée* est coulé en bronze, et le trésor de l'art compte un chef-d'œuvre de plus.

Tout bien considéré, dit alors M. Durand d'une voix douce et un peu triste, voilà peut-être ce que j'ai à vous montrer de plus intéressant dans l'histoire des hommes : le génie et l'art s'élevant jusqu'à l'héroïsme et créant quelque chose d'éternel et d'incontestablement beau. Sauf erreur ou omission, je crois qu'en histoire c'est ce qui se fait de mieux.

— C'est fort émouvant sans doute, dis-je, mais il me semble qu'on pourrait trouver dans l'histoire des événements plus importants que la fonte d'une statue...

— En apparence, c'est possible, parce qu'il y a plus de fracas, parce que certains événements ont eu la chance de devenir plus populaires que les autres. Le temps, le lieu, le plus ou moins de crédit du premier qui les raconte, feront la fortune d'une histoire insignifiante, tandis qu'à côté une autre plus digne de mémoire tombera dans l'oubli. Sans aller plus loin, voyez

la culotte de Dagobert : pour avoir été mise à l'envers une seule fois, elle est devenue immortelle.

La célébrité des faits historiques est, comme celle des hommes, affaire de camaraderie, de protection, et surtout de chance. Au fond, si nous rentrons en nous-mêmes, nous serons forcés d'avouer que tous nous sont également indifférents : qu'ont-ils de commun avec ce bonheur, but unique et suprême de notre vie ici-bas? Loin des yeux, loin du cœur, mon cher monsieur : les choses les plus épouvantables, si elles se passent loin de nous, ne nous touchent vraiment pas; à plus forte raison si elles sont anciennes.

Qui jamais a pleuré en lisant l'histoire?

Mais quand nous voyons revivre une grande âme dans une action sublime; quand, tranchant sur la monotonie vulgaire des faits de l'histoire, la flamme de l'idéal se ranime pour un instant dans la nuit du passé, alors le cœur peut battre encore.

Hé! monsieur, depuis que le monde est monde, est-ce que rien y a jamais changé? En tout temps, en tout lieu, tous les hommes ont toujours fait la même chose, et quand ils n'ont personne à imiter, ils recommencent ce qu'ils ont déjà fait, ils s'imitent eux-mêmes. Les événements n'ont pas plus de variété : c'est une répétition éternelle.

— Pourtant, dis-je, l'aspect des sociétés humaines, la différence des peuples...

— C'est vrai, il y a un détail qui change : le costume. Là je suis d'accord avec vous. Mais c'est tout. Aussi voici ma philosophie de l'histoire : ce qu'on appelle de ce nom, c'est-à-dire une série de faits nouveaux, n'existe que pour le costume. Quant aux guerres, aux massacres, aux révolutions des empires, à la décadence, au progrès, ce sont des figurants de cirque qui passent et repassent de la coulisse à la scène avec le même tambour-major en tête.

Mais il y a plus : c'est que sur le théâtre de la vie les hommes aussi servent plusieurs fois. Biologiquement, est-ce que la nature ne fait pas des vivants neufs avec de vieux morts? C'est triste à dire, mais la vérité est que tout ici-bas, hommes et choses, n'est que marchandise d'occasion : s'il n'en était pas ainsi, comment expliqueriez-vous que les peuples et les individus puissent recommencer éternellement les mêmes sottises?

— Je conçois, dis-je, que le spectacle continuel de tant de faits vous ait blasé à la longue; il y a malheureusement beaucoup de vrai dans ce que vous dites. Mais en dehors de l'histoire du passé, il me semble que vous avez à votre disposition, pour les choses plus rapprochées de

nous, un champ d'observation bien curieux. Est-ce que l'historioscope ne peut pas également vous montrer les faits de l'histoire contemporaine?

— Tout de même : il ne s'agit que de raccourcir la portée de l'instrument. Voulez-vous voir la Révolution de 89, l'Empire, la Restauration, le second Empire, la guerre de 1870, l'invasion, le siège de Paris, la Commune?

— Quoi! ces personnages, ces événements, que j'ai vus disparaître, je pourrais les revoir encore!

— Il ne tient qu'à vous, et non seulement ceux-là, mais d'autres parmi lesquels vous avez vécu de plus près : vos amis, vos parents, tous ceux que vous avez aimés et qui ne sont plus.

— Non! m'écriai-je en me reculant avec effroi, non! faites-moi grâce de ce spectacle, il me déchirerait le cœur! Ah! les revoir comme des spectres, séparés pour toujours de moi par l'abîme où flotte leur image! jamais, jamais!

— Je conçois votre résistance, me dit-il; moi-même, toutes les fois qu'au cours de mes observations il m'arrive de rencontrer le reflet d'un ami, d'une personne que j'ai aimée, je détourne mes regards. Mais, tel que vous avez vécu à d'autres époques de votre existence, n'aimeriez-vous pas à vous retrouver?

— Montrez! montrez! dis-je en me précipitant vers l'ouverture de l'instrument.

M. Durand ajusta la lunette.

— Regardez, me dit-il, voici l'heure de votre naissance. Tournez doucement ce bouton, et vous allez voir reparaître à vos yeux toute l'histoire de votre vie.

Comment décrire le sentiment qui m'envahissait par degrés à mesure que je voyais passer dans le champ de l'instrument magique cette suite de scènes dont chacune me rappelait une joie éteinte ou une incurable douleur? Une curiosité plus forte que mon angoisse enchaînait mes yeux à ce spectacle. A mesure que s'en succédaient les épisodes, je voyais apparaître, mêlés à chacun des moments de ma vie, les êtres aimés que tout à l'heure je redoutais de revoir. Mais je n'en voyais que les ombres : mon cœur battait, l'émotion me serrait la gorge, j'agitais les mains comme pour les saisir et les appeler.

Et plus je suivais des yeux ce spectre de moi-même, plus je le voyais pâlir, se courber vers la terre, et de temps en temps s'arrêter, n'en pouvant plus, sous le fardeau, à chaque pas plus lourd, des peines de la vie.

Et chacun de mes chagrins se représentait à mes yeux, toutes les blessures de mon cœur

se rouvraient une à une, saignantes comme au premier jour! J'avais beau faire, je ne pouvais pas m'arracher de là. Je riais, je pleurais, je me tordais de désespoir!

— Grâce! au secours! criai-je.

— Ah! ah! cela vous étonne, dit M. Durand : vous n'aviez pas songé à cela! Ah! vous croyez que votre vie est à vous! Mais voyez donc ce qui se passe dans toute la nature, voyez donc ce que deviennent à vos yeux ces hommes dont chacun, à son heure, s'est cru comme vous le centre de l'univers! Vous ne les retrouvez plus tout entiers : vous en voyez passer les débris, acte par acte et pensée par pensée, mêlés et roulant dans le torrent de la vie, qui leur a repris tout cela comme il le leur avait donné. Or sachez-le bien : vivants, nous nous en allons aussi déjà par lambeaux : tout ce que nous avons été, tout ce que nous avons fait avant l'heure présente, est devenu aussi étranger à nous-mêmes, aussi mort pour nous, que si nous n'avions jamais vécu.

Et voilà pourquoi quand, par quelque miracle, nous pouvons évoquer l'image de notre passé, cette image nous épouvante comme ferait le fantôme d'un mort.

Vous pouvez comprendre maintenant comment une vie passée à revivre dans l'éternelle monotonie de ces scènes tour à tour navrantes

ou grotesques ne pouvait manquer de me rendre fou. Pour ce qui est de mon corps, vous voyez ce qu'il en est advenu : ma décrépitude n'a rien qui ressemble à celle des autres hommes; je n'ai jamais connu ni leurs chagrins ni leurs joies, mais, comme un autre Atlas, un Atlas qui n'en peut plus, je porte sur mes épaules le fardeau des sottises et des malheurs de toute la race humaine!

— Même au prix de ce que je viens de souffrir, lui dis-je, je ne regrette pas d'avoir vu les merveilles que vous m'avez montrées, et vous me permettrez, j'espère, d'y revenir encore?

— Toutes les fois qu'il vous plaira.

— Il y a pourtant une chose, dis-je, qui laisse un peu d'incertitude aux résultats de vos observations : c'est que l'historioscope ne vous donne que des tableaux, et ces foules que vous voyez s'agiter dans l'espace avec les mouvements de la vie ne se composent que de personnages muets. Ah! si on pouvait les entendre!

— Dans l'état actuel de la science, me répondit M. Durand, on possède déjà trois appareils à l'aide desquels on peut changer le son en lumière et réciproquement. Il est donc possible qu'un jour on parvienne à recueillir là-haut les ondes sonores émises par les voix des peuples qui ont passé à différentes époques sur la terre.

En attendant, vous savez qu'avec le photophone on reçoit déjà vaguement le bruit des explosions de gaz dans la photosphère du soleil : j'ai essayé quelques expériences avec cet instrument, et je commence à obtenir de temps en temps quelques résultats appréciables.

Tenez, me dit-il en me désignant un appareil placé sur une table, voulez-vous essayer? Appliquez ce récepteur à votre oreille et écoutez.

Je saisis le récepteur.

Pendant quelques instants je n'entendis rien. Mais peu à peu il me sembla qu'il se formait un murmure comparable à celui que produit un coquillage appuyé sur l'oreille. Je le dis à M. Durand.

— Continuez, me dit-il : le bruit va probablement devenir plus fort. Appliquez bien le récepteur.

En effet, le murmure, prenant par degrés plus d'ampleur, devint un bourdonnement sourd et ronflant comme celui d'une ruche d'abeilles. Plus j'écoutais, plus, à travers ce bruit, j'entendais percer des sons d'une acuité infinie.

M. Durand, levant la tête et tendant les bras vers le ciel, me dit alors :

— Entendez-vous?

— J'entends! répondis-je tout bouleversé.

— C'est la rumeur des peuples qui ont passé

sur la terre, c'est l'écho lointain de leurs paroles, de leurs sanglots, de leurs soupirs, de leurs baisers ; l'écho de tout ce qui jamais vibra dans la poitrine humaine, depuis le premier cri des nouveau-nés jusqu'au dernier souffle des mourants... Pareille aux accords d'une immense symphonie, la rumeur s'en va, suivant de loin ces images dans leur vol à travers l'espace et l'éternité.

. . . .

. . . .

Le jour baissait. J'avais hâte de retourner chez moi pour me remettre des émotions de cette journée. Je pris congé de M. Durand.

Mais au moment de partir, je ne pus m'empêcher de jeter un dernier coup d'œil sur l'historioscope. L'instrument était dans la direction où M. Durand l'avait tourné au hasard. J'y regardai.

— Qu'est-ce donc, lui dis-je, que cette surface brillante où se réfléchit le soleil? Il me semble voir plus haut des masses pareilles à des monuments. Eh mais! c'est un fleuve! Voyez donc!

— C'est l'Euphrate, c'est Babylone! s'écria M. Durand. Tenez, regardez là, au milieu du fleuve : que voyez-vous?

— Hé! Dieu me pardonne, ce sont des pêcheurs.

Oui... ils lèvent des filets... Ils les ouvrent... Ils en tirent de gros poissons!!!...

M. Durand se précipita sur la lunette pour regarder à son tour.

— Des poissons... qui ressemblent à d'énormes anguilles.... qui ouvrent une gueule hérissée d'un triple rang de dents aiguës!

Ému, transporté, je repousse M. Durand, je m'empare de la lunette.

Je vois les pêcheurs prendre un à un les poissons et les mettre dans de grandes caisses percées de trous. Un emballeur, avec un pinceau, y trace des O à chaque angle et des inscriptions disposées comme **HAUT**, **BAS** et **FRAGILE**, de nos messageries!

— Plus de doute, voyez! dis-je en cédant la place à M. Durand.

— Eh bien! quand je vous disais!

Ces pêcheurs de l'Euphrate emballent les murènes pour l'Étrurie.

Vous avez vu de vos yeux la première opération du commerce des murènes vivantes entre les Assyriens et les Étrusques, au temps d'Évilmérodac et Nériglissor!

Quelques jours après, je revins pour voir M. Durand. Le portier me répondit :

— Il est mort le soir où vous êtes venu. Le surlendemain, un de ses héritiers a pris le corps, l'a mis dans un fourgon des pompes funèbres, a tout déménagé là-haut et est parti.

— Pour où?

— Il ne l'a pas dit...

LE FLEUVE

> L'homme est la mesure
> de toute chose.
>
> PROTAGORAS.

Je m'en vais le long de la plage, les yeux fixés sur la mer, l'âme perdue dans une tristesse infinie. Cet horizon morne, qui m'attire et m'épouvante, m'apparaît comme l'image du néant d'où je sortais hier et où je retomberai demain.

Grand Dieu! que suis-je devant l'infini de l'océan, quand je pense que cet océan lui-même, qui couvre les trois quarts de notre globe, est à peine, dans l'infini de l'univers, comme la goutte de rosée sur un grain de sable? Par quel prodige se peut-il faire que l'homme, cet être infirme et misérable, puisse vivre une heure au milieu de cette immensité sans que son âme l'abandonne, perdue dans le vertige de l'infini?

A quoi bon la vie, à quoi bon la pensée,

quand toutes les forces et toutes les intelligences de l'humanité, rassemblées dans un effort unique et suprême, ne pourraient ajouter une heure à la vie d'un homme ou un atome à la masse du globe?

Et pourtant je vis, et pourtant je parle, et tout chétif que je sois, devant ce spectacle sublime dont la grandeur m'écrase, je sens que je ne suis pas seulement un spectateur, et que moi aussi j'y remplis un rôle. Ce sable que je foule garde la trace de mes pas; qu'elle y reste un jour ou que dans une heure le vent l'efface, qu'importe? j'aurai, moi aussi, marqué sur un point de l'univers l'empreinte d'une force et d'une volonté dont, seul dans l'univers, je suis le maître. Dans ces torrents de lumière et de chaleur que le soleil verse sur notre globe, dans ces montagnes de nuages qui s'élèvent à flots pressés de la surface de l'océan, j'ai ma part et j'ai mon droit. Je ne reçois pas seulement, je donne; et pour si peu que compte mon être dans l'immensité de la création, il compte cependant, car il est aussi l'une des sources et l'un des affluents de la vie universelle.

Ainsi je m'en allais, tantôt accablé par cette immensité où je me perds, tantôt m'exaltant aux frémissements de cette vie que je sens palpiter en moi, et je ne savais plus si l'homme est

grand ou s'il est petit, s'il n'est rien ou s'il est quelque chose.

Je m'arrêtai, je m'assis sur une roche à quelques pas de la mer, me laissant aller à cette rêverie où la raison épuisée se repose si doucement.

Un murmure à peine sensible se faisait entendre tout près de moi : regardant à mes pieds, je vis que, de la base de la roche où j'étais assis, un petit filet d'eau s'échappait par une fissure, et à force de précaution, je parvins à recueillir quelques gouttes d'une eau pure et fraîche qui, sans aucun doute, arrivait là d'une source éloignée du bord de la mer.

Je me penchai d'abord, puis je me mis à genoux pour considérer de plus près cet infiniment petit de la nature et qui, moindre que le plus humble des ruisseaux, n'a pas même un nom dans la nomenclature des cours d'eau qui arrosent la terre.

Je le regardais couler, je suivais avec un charme indicible cette course d'un instant vers la mer où il allait se perdre ; et je disais adieu à ces quelques gouttes d'eau cherchant un chemin à travers les petits cailloux, comme on dit adieu à ces enfants trop frêles qui, destinés à mourir jeunes, essayent quelques pas, balbutient quelques mots, et s'en retournent au ciel...

Pourquoi, disais-je, t'avoir fait naître, et mourir aussitôt? Si ta source avait été plus loin du rivage, si quelques gouttes d'eau étaient venues grossir ton cours, tu serais un fleuve, tu aurais un nom dans les annales du globe et dans l'histoire de l'humanité.

A cette époque d'horreur et de ténèbres, quand notre planète, brûlante encore des feux où s'élaborait la vie, se soulevait et craquait de toutes parts, tu aurais mêlé tes ondes à celles de ces torrents qui bondissaient d'un bout du monde à l'autre, roulant dans leurs flots des continents tout entiers.

Traçant ton cours à travers les plaines et les vallées, tu te serais écoulé majestueusement vers la mer, et tu aurais vu verdir sur tes rives l'herbe des premières prairies et le feuillage des premières forêts.

Enfin un jour tu aurais vu s'avancer l'homme, et tu aurais frissonné, comme toute la nature, sous la puissance de son regard souverain.

Et alors devenu, comme tant d'autres créatures, un des serviteurs de la race humaine et un des instruments de son génie, tu aurais arrosé des plaines fertiles, baigné les murs de cités puissantes, alimenté des canaux, animé des machines, et tu aurais emporté dans ton cours des barques chargées de richesses.

Plus tu te serais avancé vers la mer, plus tu serais devenu un fleuve puissant et envié : tu aurais servi de limite à des États redoutables, de retranchement à des races guerrières ; les rois et les conquérants t'auraient convoité, et tes flots se seraient gonflés des torrents de sang et de larmes qu'ils auraient fait couler pour toi ! Tu serais devenu ainsi une des puissances de la terre, et ton nom demeurerait inscrit dans l'histoire à côté de celui des plus grands royaumes et des héros les plus fameux.

Mais rien de tout cela n'est fait pour toi pauvre inconnu ! et la nature, en te donnant ce sillon à peine creusé dans le sable, semble avoir eu pitié de ta faiblesse. Au fleuve, un lit : à toi, un berceau ! Tu es si petit et si frêle, et ton cours éphémère te mène si vite de la naissance à la mort !

Je veux le voir de plus près ; je veux mesurer à la longueur de mes membres cette miniature où je retrouve, réduite aux proportions de l'infiniment petit, l'image d'un grand fleuve, et je me couche à côté de ses bords.

Mais à mesure que je le contemple, à mesure que je suis, dans la diversité de leurs détails et dans l'harmonie de leur ensemble, les mille traits du tableau qui est sous mes yeux, je sens se retirer de moi la notion de l'étendue : la puissance

de l'absolu s'empare de ma raison, maîtrise jusqu'à mes sens, et comme à travers le foyer d'un microscope, un monde ignoré se révèle à moi.

Le rocher devient montagne, la fissure, caverne, d'où s'élance une cascade écumante. Voici le lac profond où les eaux bouillonnent et tournoient en cherchant un passage; du haut de cet amas de rochers, elles se précipitent, entraînant les débris des plantes et des cailloux qu'elles ont arrachés sur les bords ; là, tournant au pied de ce promontoire, le courant rapide glisse comme un trait entre deux berges escarpées; plus loin, s'étendant sur une plaine, le fleuve s'élargit, se calme, et découpe sur ses rives mille festons capricieux. Le voici enfin à son embouchure : sur la grève encore humide que le flot vient d'abandonner, il s'étale, il se divise, et tandis que la masse de ses eaux s'écoule par un large estuaire, le reste se partage en plusieurs canaux qui forment des îles et des deltas de sable.

De temps en temps je vois passer les débris des végétaux qui croissent au pied du rocher ou dans les profondeurs inconnues de la source, ou bien, se débattant contre le flot qui l'emporte, un être animé qui ne veut pas mourir. Je vois bondir à travers les cascades des torrents de

cailloux entraînés par les eaux furieuses, et quand je pense à ce que contient de créatures vivantes une seule goutte d'eau, je puis à peine concevoir combien est incalculable le nombre des animaux qu'un seul de ces cailloux écrase à chacune de ses révolutions.

Mais quoi! ces cailloux mêmes, ces grains de sable, qui sont pour moi les dernières bornes du monde pénétrable à mes sens, que sont-ils si je les compare à ces milliards d'êtres dont je ne puis même entrevoir l'inconcevable petitesse? Nécropoles où reposent des peuples entiers, champs de bataille pavés d'ossements humains, que vous êtes peu de chose devant ce petit morceau de craie que je tiens entre deux doigts, et qui renferme, au nombre de plusieurs millions, les squelettes, les squelettes seulement! d'une race animale dont les débris forment à eux seuls une grande partie de la masse du globe!

Ainsi, à cette limite extrême où mes sens ne peuvent plus me suivre, les êtres invisibles que mon intelligence seule me permet de deviner s'élèvent comme des colosses au-dessus des myriades d'animaux et de plantes qui fourmillent à leurs pieds; l'infini recommence, ou plutôt il se continue dans les profondeurs d'un monde nouveau.

Mais moi-même ne suis-je pas bien moindre

qu'un atome, lorsque je me compare au plus petit de ces astres qui voguent par millions dans l'immensité du ciel! Quand je songe que tous ces grands corps, ceux que je vois et ceux que je devine, sont moins encore, devant l'infini, qu'une goutte de rosée devant l'océan?...

Non, non, Protagoras, l'homme n'est point la mesure de toute chose : semblable à ces corps célestes qu'une force inconnue soutient et dirige au milieu de l'espace, il flottera toujours sur les abîmes de la vie sans pouvoir les mesurer jamais. Jamais il ne lui sera donné de connaître les bornes de l'infini ou les degrés de l'absolu, puisque l'infini n'a point de bornes et que l'absolu n'a point de degrés : tout ce qu'il pourra faire, ce sera de se comparer aux créatures inertes ou animées qui vivent avec lui sur le point imperceptible où il s'agite un instant jusqu'à ce qu'il meure.

Mais quelque faible, quelque misérable, que soit son corps, il a une âme, et c'en est assez pour le faire l'égal et le maître de toutes les choses créées...

Le fleuve. — Tu n'as que l'âme d'un homme : moi, j'ai l'âme de la nature. Compare, si tu l'oses!

L'ORIGINE DE LA VIE

Étant donné que la terre a été au commencement une masse tellement incandescente, que les corps les plus durs y étaient à l'état de vapeur chauffée à deux ou trois mille degrés au-dessus de zéro, il n'y a pas de matière organique qu'on y puisse concevoir, même en rêve : au delà de 40 à 45 degrés, tout composé organique est détruit : le rôti que nous mangeons, même quand il est rissolé, n'a pas plus de 50 à 60 degrés au-dessus de zéro.

Donc, la température de la terre étant à une hauteur incommensurable au-dessus de celle de nos rôtis les mieux cuits, nulle vie organique n'a jamais pu commencer dans un pareil milieu, et s'il y avait eu là dedans quelque germe de vie, il aurait été anéanti.

L'origine ignée de notre planète, notez bien ce point, ne peut d'ailleurs faire aucun doute :

elle est prouvée géologiquement, elle est démontrée astronomiquement par Laplace dans son célèbre *Précis de l'histoire de l'astronomie.*

Si l'on n'arrive pas par une autre hypothèse à expliquer l'origine des êtres vivants, il faut dire qu'ils n'ont pas commencé : conclure, par conséquent, que n'ayant pas commencé ils n'existent pas : ce qui est absurde, il est vrai, mais beaucoup moins absurde que l'hypothèse darwinienne.

Si au contraire on veut prétendre que les premiers êtres vivants ont paru alors que la terre était suffisamment refroidie, on n'est pas plus avancé, attendu que, les animaux s'entre-mangeant pour la plupart, on se demande de quoi auraient vécu les premiers venus en attendant l'apparition de ceux qui devaient leur servir de proie.

Donc de deux choses l'une : ou les êtres vivants n'ont pu exister et par conséquent n'existent pas, ou, s'ils ont été créés et existent, la théorie de Darwin est fausse.

Ce premier point ainsi établi clairement dans mon esprit, je fus amené à reconnaître que, vu les rapports indissolubles qui font de la vie de chaque être organisé une condition nécessaire de celle de tous les autres, l'apparition des êtres vivants sur la terre *ne pouvait pas ne pas avoir*

été simultanée : et ceci non seulement pour les animaux, mais pour les végétaux, car les opérations chimiques qui rendent l'air respirable se font en partie double par les végétaux et par les animaux : si les animaux cessaient de respirer, les végétaux périraient, et réciproquement.

Ainsi ramené à l'hypothèse de la création simultanée et instantanée, je sentis mon embarras augmenter, je dois en convenir. J'avoue que l'idée d'un hippopotame sortant de terre comme un champignon ne peut pas plus m'entrer dans la tête que l'idée d'un ciron devenant hippopotame à force d'ambition : ce sont deux absurdités absolument égales.

D'un autre côté le spectacle de la nature nous montre que, sans aucune exception, il n'existe et n'a jamais existé un seul être vivant qui ne soit sorti d'un père et d'une mère préexistants et semblables à lui. Or, si toute vie a pour origine une maternité fécondée par un père, comment la violation de la loi essentielle de la vie aurait-elle jamais pu servir d'origine et de point de départ à l'apparition des êtres vivants sur le globe ?

Naturellement j'étais ramené à la Genèse.

Ici je dois faire une déclaration. Je déclare donc que j'ai pour principe de tenir pour vraies toutes les traditions anciennes. Je crois ferme-

ment que le fond n'en peut pas être mensonger : d'abord, parce que, toutes les fois qu'on a pu les contrôler, on les a reconnues exactes, et puis parce que, vu la pauvreté d'esprit de tous les hommes en général et des premiers hommes en particulier, je ne concevrais pas comment ils auraient pu inventer des faits faux, ni quel intérêt ils auraient eu à se tromper eux-mêmes sur leurs propres souvenirs.

Ce qui prête à interprétation dans les anciennes traditions, c'est la forme : là, oui, il faut tenir compte du temps où se sont fixées les traditions et de celui où, bien plus tard, elles ont été recueillies par écrit. La manière de concevoir les idées, la façon de les exprimer, différaient beaucoup de nos conceptions et de notre langage actuels, et c'est faute d'y prendre garde qu'on se hâte tant, en ces matières traditionnelles, de tout déclarer faux.

Mais moi qui ne jette jamais le manche après la cognée, j'ai médité, j'ai raisonné, et à force d'y penser, comme Newton, je crois que j'ai enfin trouvé une hypothèse plausible pour expliquer l'origine de la vie.

L'origine de la vie, c'est l'arche de Noé.

Comme il arrive d'ordinaire pour toutes les grandes découvertes, c'est par de longs détours, par des chemins inconnus à moi-même et aux

autres hommes, que je me suis trouvé un beau jour, inopinément, en face de la solution inattendue de ce grand problème.

Tant que, dans mes recherches et dans mes réflexions, je n'eus pas dépassé le cinquième chapitre de la Genèse, tenant pour vrai, conformément à mon principe, tout ce que j'y voyais écrit, en dehors de l'hippopotame poussant comme un champignon je ne voyais rien, et ce champignon-hippopotame me paraissait de plus en plus dur à faire avaler à mon intellect.

Mais j'arrivai aux chapitres sixième, septième et huitième, et alors, après avoir traversé le plus inextricable fouillis des plus colossales difficultés que ma raison ait jamais eu à surmonter, je suis arrivé à un résultat inespéré, et je tiens mon hypothèse, que rien ne me fera lâcher, parce qu'elle est neuve, originale, séduisante, et propre à faire cesser le casse-tête de l'origine de la vie. Car cette hypothèse a l'avantage décisif de rejeter les données du problème en dehors des limites actuelles du monde, et, par conséquent, de nous débarrasser à tout jamais de cette question.

Vous savez comment, irrité de la corruption croissante des hommes, Dieu se repentit de les avoir faits et, étant rempli de douleur jusqu'au fond du cœur, dit : « J'exterminerai tout, depuis

l'homme jusqu'aux animaux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. »

Mais Noé, descendant de Seth, trouva grâce devant lui, et Dieu lui ordonna de se faire une arche de pièces de bois aplanies, divisée en petites chambres, enduite de bitume dedans et dehors, longue de trois cents coudées, large de cinquante, haute de trente, avec un comble d'une coudée, trois étages, une fenêtre à un bout et une porte sur le côté.

Le Seigneur ordonna ensuite à Noé de prendre deux de chaque espèce de tous les animaux, mâle et femelle, afin qu'ils vécussent avec lui, et d'y joindre tout ce qui se peut manger, pour servir à sa nourriture et à celle de tous les animaux.

Noé ayant accompli ces commandements, Dieu lui dit d'entrer dans l'arche avec sa famille et de prendre sept mâles et sept femelles de tous les animaux purs, et deux couples de tous les animaux impurs, et de même pour les oiseaux du ciel.

Pendant quarante jours le déluge se répandit sur la terre et les eaux la couvrirent cent cinquante jours; après quoi Dieu, s'étant souvenu de Noé et de tous les animaux qui étaient avec lui dans l'arche, fit souffler un vent sur la

terre, et les eaux commencèrent à diminuer.

Au bout de dix mois on vit émerger le sommet des montagnes. Quarante jours après, Noé ouvrit la fenêtre et lâcha un corbeau, qui ne revint plus jusqu'à ce que les eaux fussent séchées. Sept jours après le corbeau, Noé lâcha une colombe qui revint sans avoir trouvé où se poser. Sept jours encore après, il lâcha de nouveau la colombe, qui revint portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étaient toutes vertes. Enfin, lâchée une troisième fois, elle ne revint plus.

Un an s'était écoulé. La terre était presque sèche. Noé attendit encore vingt-sept jours, et alors Dieu lui parla : il lui dit de sortir de l'arche avec toute sa famille et tous les animaux, d'entrer sur la terre, d'y croître et d'y multiplier. (*Genèse*, chap. VI, VII et VIII.)

Je ne sais si tout le monde a fait comme moi, mais je dois dire que jusqu'alors je ne m'étais jamais avisé de méditer cette histoire au point de vue positif. Pour moi l'arche de Noé était toujours restée un de ces petits bateaux peints en couleur chocolat, surmontés d'une maison rose à toit rouge, et remplis de petits bonshommes et d'animaux de bois.

Mais quand j'eus lu et relu ces chapitres en vue d'y chercher la solution du problème que je

cherchais à résoudre, je vis se dresser devant ma raison les objections les plus gigantesques qui aient jamais pu ébranler une pauvre cervelle humaine.

Ne pouvant les résoudre, je les tourne en supposant, si vous voulez, que l'histoire de l'arche n'est qu'un symbole. Mais sous ce symbole il y a un fait vrai, celui du premier peuplement du globe.

Le peuplement s'est fait tout d'un coup, et les êtres vivants, réunis dans un navire qui flottait sur un fluide agité, ont navigué pendant un certain temps et ont fini par aborder sur la terre, où Noé les a fait débarquer tous ensemble.

Eh bien, moi je trouve là l'explication complète de l'origine de la vie. Voici comment :

La vie n'a pas pu commencer lors du refroidissement du globe, parce que toute formation de matière organique aurait été impossible pendant la période ignée.

Les espèces n'ont pu se former par transformation et par perfectionnement les unes des autres, parce qu'aucun être vivant ne peut procéder que de deux parents antérieurs et semblables à lui.

Elle n'ont pas pu, par la même raison, surgir toutes formées sur la surface du globe.

Donc elles sont venues d'ailleurs, et elles sont venues toutes formées.

L'arche de Noé est l'histoire symbolique de ce grand événement. Elle nous apprend qu'à une époque... que je n'essayerai pas de calculer, dans cet océan immense de l'infini où voguent les planètes et les étoiles, deux mondes se sont abordés.

L'un de ces mondes était la terre : l'autre, un de ces aérolithes pareils à ceux que nous voyons de temps à autre tomber sur la surface du globe, et dont la substance contient des minéraux et des charbons organiques pareils à ceux qui se trouvent sur la terre.

Comment s'est fait cet abordage, comment les passagers du monde aérien ont pu résister au choc de l'arrivée, c'est ce que je me réserve de rechercher ultérieurement : mais à chaque jour suffit sa peine, et il me semble que j'ai bien gagné le droit de souffler un peu et de m'essuyer le front.

Les conséquences corollaires de cette découverte n'échapperont certainement pas à la sagacité de nos lecteurs : elles sont qu'il faut faire refluer sur un autre monde tout ce qui, dans la Genèse, précède le déluge : le paradis terrestre est reporté sur une autre planète.

Et quand on voit le triste état où se trouve

actuellement notre satellite, il est bien difficile de ne pas tenir pour certain que la lune, cet astre si raviné, si crevassé, et réduit à l'état de pierre ponce, est la terre maudite où Dieu, dans sa juste colère, fit périr la race dégénérée des fils de Caïn, race impie, qui, sur la fin, ne rougissait pas de s'allier avec des géants.

Et où avez-vous vu des géants sur la terre?

S'il y a quelque chose qui paraisse vrai ici-bas, c'est que RIEN NE SE PERD, RIEN NE SE CRÉE. La vérité, c'est que la vie, pas plus que les monde, n'a jamais commencé et ne finira jamais : elle ne fait que se déplacer ou, pour mieux dire, se mouvoir, puisque le mouvement est l'être même.

Nous sommes trop peu de chose au milieu de l'infini pour pouvoir jamais comprendre comment les parties de l'univers peuvent communiquer entre elles : mais le seul fait de l'existence de ce monde où tout se lie suffit pour démontrer qu'elles se communiquent, puisqu'elles sont toutes absorbées et confondues dans l'unité absolue et infinie de la vie universelle.

Entre deux hypothèses également inadmissibles sur l'origine des êtres vivants, je ne puis choisir. En dehors de ces deux hypothèses, je prends le seul troisième terme qui se puisse concevoir, et si, pour vous proposer une solu-

tion, j'ai choisi une forme un peu badine, je l'ai fait à dessein, voulant enduire de miel le bord de la coupe où je vous offre à boire *peut-être* la vérité...

P. S. — J'ai reçu, à propos de cette étude sur l'origine de la vie, la lettre ci-après, qui confirme d'une manière aussi éclatante qu'inattendue ma théorie de l'origine des êtres vivants :

Paris, 3 février 1877.

Monsieur,

L'arche de Noé est évidemment un symbole. Les raisons que vous donnez pour le démontrer sont vraies, au point de vue pittoresque surtout auquel vous vous êtes placé. Mais il en est d'autres plus saisissantes au point de vue technique.

Le choc de deux corps célestes, auquel vous faites allusion, n'est pas une hypothèse, c'est un point que l'on peut regarder comme acquis par la science et passé dans le domaine des faits accomplis. Mais la lune est tout à fait en dehors de la question. Si un choc avait eu lieu entre la terre et la lune, les conditions de mouvement de notre globe seraient tellement changées que nous serions bien loin de notre état actuel. Je reprendrai cette question tout à l'heure.

Il y a vingt-cinq ans, un ingénieur des mines en résidence à Toulouse* a publié une brochure dans laquelle il expose les raisons très plausibles de l'existence d'un an-

* M. de Boucheporn.

cien satellite de la terre, de forme annulaire, analogue à l'anneau de Saturne. Par des raisons qu'il faut rechercher dans l'accroissement de densité du globe terrestre à la suite de son refroidissement, et par suite de l'augmentation de sa masse et de sa puissance attractive, l'équilibre de l'anneau s'est trouvé rompu, et le satellite est tombé sur la terre. On le voit encore à la surface du globe, car il a formé les plus hautes chaînes de montagnes terrestres, toutes disposées sur un même méridien.

Le choc de ces deux corps célestes a fait éprouver au globe une commotion épouvantable et a dû engendrer à sa surface et dans une grande épaisseur de son écorce, un cataclysme dont il est difficile de se faire une idée. — De là le déluge universel. Le mont Ararat n'est qu'un fragment de notre ancien satellite.

Revenons à la lune.

La lune, corps autrefois fluide, a vu, à la suite de son refroidissement successif, disparaître, d'abord les eaux qui couvraient une partie de sa surface, ensuite son atmosphère. Plus tard (mais quand? Par rapport à l'infini, nul ne peut le dire), la lune se délitera, se fragmentera. Une partie des fragments tomberont sur le globe terrestre, augmenteront sa masse; les conditions de l'équilibre de ce globe dans l'espace se trouveront notablement changées; son orbite, déjà presque circulaire, le deviendra tout à fait et se rapprochera du soleil. Outre le cataclysme produit sur la terre par le choc des fragments lunaires, le globe terrestre deviendra tout à fait et subitement inhabitable par l'excès de la chaleur solaire. Ce sera la fin du monde.

Réservez donc la lune pour cette éventualité finale.

Veuillez recevoir, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

IGNOTUS.

Le chapitre qu'on va lire après celui-ci montrera à quel point mon correspondant anonyme est dans l'erreur sur la façon dont le monde finira : mais on ne peut pas tout savoir.

LA FIN DU MONDE

Et le monde finira par le feu.

De toutes les questions qui intéressent l'homme, il n'en est pas de plus digne de ses recherches que celle des destinées de la planète qu'il habite. La géologie et l'histoire nous ont appris bien des choses sur le passé de la terre : nous savons au juste, à quelques millions de siècles près, l'âge de notre globe ; nous savons tout cela, ou du moins nous croyons le savoir, ce qui revient exactement au même : mais si nous sommes fixés sur le passé, nous ne le sommes pas sur l'avenir.

L'humanité n'en sait guère plus sur la durée probable de son existence, que chacun de nous n'en sait sur le nombre d'années qu'il lui reste à vivre :

La table est mise,
La chère exquise,
Que l'on se grise !
Trinquons, mes amis !

Fort bien : mais en sommes-nous au potage ou au dessert? Qui nous dit, hélas! qu'on ne va pas servir le café tout à l'heure? Nous allons, nous allons, insouciants de l'avenir du monde, sans jamais nous demander si par hasard cette barque frêle qui nous porte à travers l'océan de l'infini ne risque pas de chavirer tout à coup, ou si sa vieille coque, usée par le temps et détraquée par les agitations du voyage, n'a pas quelque voie d'eau par où la mort, goutte à goutte, s'infiltre dans cette carcasse, qui est la carcasse même de l'humanité, entendez-vous!

Le monde, c'est-à-dire pour nous le globe terrestre, n'a pas toujours existé. Il a commencé, donc il finira. Quand, voilà la question.

Et tout d'abord demandons-nous si le monde peut finir par un accident, par une perturbation des lois actuelles.

Nous ne saurions l'admettre. Une telle hypothèse, en effet, serait en contradiction absolue avec l'opinion que nous entendons soutenir dans ce travail. Il est dès lors bien clair que nous ne pouvons l'adopter.

Toute discussion serait en effet impossible si l'on admettait l'opinion qu'on s'est proposé de combattre.

Ainsi voilà un premier point parfaitement établi : la terre ne sera pas détruite par acci-

dent : elle finira par suite de l'action même des lois de sa vie actuelle : elle mourra, comme on dit, de sa belle mort.

Mais mourra-t-elle de vieillesse, mourra-t-elle de maladie ?

Je n'hésite pas à répondre : non, elle ne mourra pas de vieillesse; oui, elle mourra de maladie. Par suite d'excès.

J'ai dit que la terre finira par l'action même des lois de sa vie actuelle. Il s'agit maintenant de rechercher quel est, de tous ces agents fonctionnant pour l'entretien de la vie du globe terraqué, celui qui est appelé à la détruire un jour.

Je le dis sans hésiter : cet agent, c'est celui-là même auquel la terre a dû primitivement son existence : c'est la chaleur. La chaleur boira la mer; la chaleur mangera la terre : et voici comment cela arrivera.

Un jour, regardant fonctionner des locomotives, l'illustre Stephenson demandait à Priestley quelle était la force qui faisait mouvoir ces machines. Le chimiste répondit :

— C'est le soleil.

Et en effet toute la chaleur que nous mettons en liberté lorsque nous brûlons des combustibles végétaux, bois ou charbon, a été emmagasinée là par le soleil : un morceau de bois,

un morceau de charbon, n'est donc, au pied de la lettre, autre chose qu'une conserve de rayons solaires. Plus la vie végétale se développe et plus il y a accumulation de ces conserves. Si l'on en brûle beaucoup et qu'on en crée beaucoup, c'est-à-dire si la culture et l'industrie se développent, l'emmagasinement, d'une part, la mise en liberté, de l'autre, des rayons du soleil absorbés par la terre, iront sans cesse en augmentant, et la terre devra s'échauffer d'une manière continue.

Que sera-ce si la population animale, si l'espèce humaine à son tour, suivent le même progrès? Que sera-ce si des transformations considérables, nées du développement même de la vie animale à la surface du globe, viennent modifier la structure des terrains, déplacer le bassin des mers, et rassembler l'humanité sur des continents à la fois plus fertiles et plus perméables à la chaleur solaire?

Or c'est précisément ce qui va arriver.

Lorsqu'on compare le monde à ce qu'il était autrefois, on est tout de suite frappé d'un fait qui saute aux yeux : ce fait, c'est le développement de la vie organique sur le globe. Depuis les sommets les plus élevés des montagnes jusqu'aux gouffres les plus profonds de la mer, des millions de milliards d'animalcules, d'animaux,

de cryptogames ou de plantes supérieures, travaillent jour et nuit depuis des siècles, comme ont travaillé ces foraminifères qui ont bâti la moitié de nos continents.

Ce travail allait assez vite déjà avant l'époque où l'homme apparut sur la terre, mais depuis l'apparition de l'homme il s'est développé avec une rapidité qui va tous les jours s'accélérant.

Tant que l'humanité est restée parquée sur deux ou trois points de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, on n'y a pas pris garde, parce que, sauf ces quelques foyers de concentration, la vie générale était encore à l'aise pour déverser sur les espaces libres le trop-plein accumulé sur certains points de la terre civilisée : c'est ainsi que la colonisation a peuplé de proche en proche des contrées jusqu'alors inhabitées et vierges de toute culture.

Alors a commencé la première phase du progrès de la vie par l'action humaine : la phase agricole.

On a marché dans ce sens pendant 20 siècles environ. Mais on a découvert les grands gisements de houille, et presque en même temps la chimie et la vapeur : la terre est entrée alors dans la phase industrielle, qui ne fait que commencer puisqu'elle n'a guère plus de soixante ans.

Mais où ce mouvement nous mène, et de quel

train nous y arriverons, c'est ce qu'il est facile de présumer d'après ce qui se passe déjà sous nos yeux.

Il est évident, pour qui sait voir les choses, que depuis un demi-siècle, tout, bêtes et gens, tend à se multiplier, à foisonner, à pulluler, dans une proportion vraiment inquiétante.

On mange davantage, on boit davantage, on nourrit des volailles et on engraisse des bœufs.

En même temps on plante de tous côtés ; on défriche, on invente des assolements fécondants et des cultures intensives ; on compose des engrais artificiels qui doublent le rendement des terres ; on ne se contente pas de ce que produit la terre, et on sème à pleines mains, dans nos rivières, des saumons à cinq francs la dalle, et dans nos golfes, des huîtres à vingt-quatre sous la douzaine.

Pendant ce temps, on fait fermenter d'énormes quantités de vin, de bière, de cidre ; on distille de véritables fleuves d'eau-de-vie, et puis on brûle des millions de tonnes de houille, sans compter qu'on perfectionne incessamment les appareils de chauffage, qu'on calfeutre de plus en plus les maisons, et qu'enfin on fabrique tous les jours à meilleur marché les étoffes de laine et de coton dont l'homme se sert pour se tenir chaud.

A ce tableau déjà suffisamment sombre, il convient d'ajouter les développements insensés de l'instruction publique, qu'on peut considérer comme une source de lumière et de chaleur, car si elle n'en dégage pas par elle-même, elle en multiplie la production en donnant à l'homme les moyens de perfectionner et d'étendre son action sur la nature.

Voilà où nous en sommes ; voilà où nous a conduits un seul demi-siècle d'industrialisme : évidemment il y a dans tout cela des symptômes manifestes d'une exubérance prochaine, et on peut dire qu'avant cent ans d'ici la terre prendra du ventre.

Alors commencera la redoutable période où *l'excès de la production amènera l'excès de la consommation*, L'EXCÈS DE LA CONSOMMATION, L'EXCÈS DE CHALEUR, ET L'EXCÈS DE CHALEUR, LA COMBUSTION SPONTANÉE DE LA TERRE ET DE TOUS SES HABITANTS.

Il n'est pas difficile de prévoir la série des phénomènes qui conduiront le globe, de degrés en degrés, à cette catastrophe finale. Quelque navrant que puisse être le tableau de ces phénomènes, je n'hésiterai pas à le tracer, parce que la prévison de ces faits, en éclairant les générations futures sur les dangers de la civilisation, leur servira peut-être à modérer l'abus

de la vie et à reculer de quelques milliers d'années, ou tout au moins de quelques mois, la fatale échéance.

Voici donc ce qui va se passer.

Pendant une dizaine de siècles, tout ira de mieux en mieux. L'industrie surtout marchera à pas de géant. On commencera par épuiser tous les gisements de houille, puis toutes les sources de pétrole; on abattra toutes les forêts; enfin on brûlera directement l'oxygène de l'eau.

A ce moment-là il y aura sur la surface du globe environ un milliard de machines à vapeur de mille chevaux en moyenne, soit mille milliards de chevaux-vapeur fonctionnant nuit et jour.

Tout travail physique est fait par des machines ou par des animaux ; l'homme ne le connaît plus que sous la forme d'une gymnastique savante, pratiquée uniquement comme hygiène.

Mais tandis que ses machines lui vomissent incessamment des torrents de produits manufacturés, de ses usines agricoles sort à flots pressés une foule de plus en plus compacte de moutons, de poulets, de bœufs, de dindons, de porcs, de canards, de veaux et d'oies, tout cela crevant de graisse, bêlant, gloussant, mugissant, glouglotant, grognant, nasillant, beu-

glant, sifflant, et demandant à grands cris des consommateurs !

Or, sous l'influence d'une alimentation de plus en plus abondante, de plus en plus succulente, la fécondité des races humaines et des races animales va de jour en jour s'accroissant.

Les maisons s'élèvent étage par étage; on supprime d'abord les jardins, puis les cours. Les villes, puis les villages, commencent à projeter peu à peu des lignes de faubourgs dans toutes les directions; bientôt des lignes transversales réunissent ces rayons.

Le mouvement progresse; les villes voisines viennent à se toucher. Paris s'annexe Saint-Germain, Versailles, puis Beauvais, puis Châlons, puis Orléans, puis Tours; Marseille s'annexe Toulon, Draguignan, Nice, Carpentras, Nîmes. Montpellier; Bordeaux, Lyon et Lille, se partagent le reste, et Paris finit par s'annexer Marseille, Lyon, Lille et Bordeaux.

Et de même dans toute l'Europe, de même dans les quatre autres parties du monde.

Mais en même temps s'accroît la population animale. Toutes les espèces inutiles ont disparu : il ne reste plus que des bœufs, des moutons. des chevaux et de la volaille. Or, pour nourrir tout cela il faut des espaces libres à cultiver, et la place commence à manquer.

On réserve alors quelques terrains pour la culture, on y entasse des engrais, et là on voit, couchées au milieu d'herbages de six pieds de hauteur, se rouler des races inouïes de moutons et de bœufs sans cornes. sans poils, sans queue, sans pattes, sans os, et réduits par l'art des éleveurs à n'être plus qu'un monstrueux beefsteak alimenté par quatre estomacs insatiables!

Pendant ce temps, dans l'hémisphère austral, une révolution formidable va s'accomplir. Que dis-je? A peine cinquante mille ans se sont écoulés, et la voilà faite.

Les polypiers ont réuni ensemble tous les continents et toutes les îles de l'océan Pacifique et des mers du Sud: l'Amérique, l'Europe, l'Afrique, ont disparu sous les eaux de l'océan; il n'en reste plus que quelques îles formées des derniers sommets des Alpes, des Pyrénées, des buttes Montmartre, des Carpathes, de l'Atlas, des Cordillères; l'humanité, reculant peu à peu devant la mer, s'est répandue sur les plaines incommensurables abandonnées par l'océan. Elle y a apporté sa civilisation foudroyante; déjà, comme sur les anciens continents, l'espace commence à lui manquer.

La voilà dans ses derniers retranchements: c'est là qu'elle va lutter contre l'envahissement de la vie animale.

C'est là qu'elle va périr!

Elle est sur un terrain calcaire ; elle fait passer incessamment à l'état de chaux une masse énorme de matières animalisées ; cette masse, exposée aux rayons d'un soleil torride, emmagasine sans relâche de nouvelles unités de chaleur, pendant que le fonctionnement des machines, la combustion des foyers et le développement de la chaleur animale élèvent de minute en minute la température ambiante.

Et pendant ce temps la production animale continue à s'accroître ; et il arrive un moment où, l'équilibre étant rompu, il devient manifeste que la production va déborder la consommation.

Alors commence à se former, sur l'écorce du globe, d'abord presque une pellicule, puis une couche appréciable, de détritus irréductibles : la terre est saturée de vie.

La fermentation commence.

Le thermomètre monte, le baromètre descend, l'hygromètre marche vers zéro. Les fleurs se fanent, les feuilles jaunissent, les parchemins se recroquevillent : tout sèche et devient cassant.

Les animaux diminuent par l'effet de la chaleur et de l'évaporation. L'homme à son tour maigrit et se dessèche ; tous les tempéraments se fondent en un seul, le bilieux : et le dernier

des lymphatiques offre avec larmes sa fille et cent millions de dot au dernier des scrofuleux, qui n'a pas un sou de fortune, et qui refuse par orgueil!

La chaleur augmente et les sources tarissent. Les porteurs d'eau s'élèvent par degrés au rang de capitalistes, puis de millionnaires, si bien que la charge de grand porteur d'eau du prince finit par devenir une des premières dignités de l'État. Toutes les bassesses, toutes les infamies, qu'on voit faire aujourd'hui pour une pièce d'or, on les fait pour un verre d'eau, et l'Amour lui-même, abandonnant son carquois et ses flèches, les remplace par une carafe frappée.

Dans cette atmosphère torride, un morceau de glace se paye par vingt fois son poids de diamants! L'empereur d'Australie, dans un accès d'aliénation mentale, se fait faire un *tutti frutti* qui lui coûte une année de sa liste civile!!! Un savant fait une fortune colossale en obtenant un hectolitre d'eau fraîche à 45 degrés!!!

Les ruisseaux se dessèchent: les écrevisses, se bousculant tumultueusement pour courir après ces filets d'eau tiède qui les abandonnent, changent, chemin faisant, de couleur, et tournent à l'écarlate. Les poissons, le cœur affadi et la vessie natatoire distendue, se laissent aller vers les fleuves, le ventre en l'air et la nageoire inerte...

Et l'espèce humaine commence à s'affoler visiblement. Des passions étranges, des colères inouïes, des amours foudroyantes, des plaisirs insensés, font de la vie une série de détonations furieuses, ou plutôt une explosion continue qui commence à la naissance et ne finit qu'à la mort. Dans ce monde torréfié par une combustion implacable, tout est roussi, craquelé, grillé, rôti, et après l'eau, qui s'évapore, on sent diminuer l'air, qui se raréfie...

Effroyable calamité! les rivières à leur tour et les fleuves ont disparu : les mers commencent à tiédir, puis à s'échauffer : les voilà qui déjà mijotent comme sur un feu doux.

D'abord les petits poissons, asphyxiés, montrent leur ventre à la surface; viennent ensuite les algues, que la chaleur a détachées du fond; enfin s'élèvent, cuits au bleu et rendant leur graisse par larges taches, les requins, les baleines, et la pieuvre énorme, et le kraken cru fabuleux, et le serpent de mer trop contesté : et de ces graisses, de ces herbes et de ces poissons cuits ensemble, l'océan qui fume fait une incommensurable bouillabaisse.

Une écœurante odeur de cuisine se répand sur toute la terre habitée; elle y règne un siècle à peine : l'océan s'évapore et ne laisse plus de son existence d'autre trace que des arêtes de

poissons éparses sur des plaines désertes.....

. . . .

. . . .

La fin commence.

Sous la triple influence de la chaleur, de l'asphyxie et de la dessiccation, l'espèce humaine s'anéantit peu à peu : l'homme s'effrite, s'écaille, et au moindre choc tombe par morceaux.

Il ne lui reste plus, pour remplacer les légumes, que quelques plantes métalliques qu'il parvient à faire pousser à force de les arroser de vitriol! Pour étancher la soif qui le dévore, pour ranimer son système nerveux calciné, pour liquéfier son albumine qui se coagule, il n'a plus d'autres liquides que l'acide sulfurique ou l'eau forte.

Vains efforts.

A chaque souffle de vent qui vient agiter cette atmosphère anhydre, des milliers de créatures sont desséchées instantanément : et le cavalier sur son cheval, l'avocat à la barre, le juge sur son siège, l'acrobate sur sa corde, l'ouvrière à sa fenêtre, le roi sur son trône, se raidit momifié!

Et alors vient le dernier jour!

Ils ne sont plus que trente-sept, errants comme des spectres d'amadou au milieu d'une population effroyable de momies qui les regardent

avec des yeux semblables à des raisins de Corinthe.

Et ils se prennent les mains, et ils commencent une ronde furieuse, et à chaque tour un des danseurs trébuche et se casse avec un bruit sec. Et le trente-sixième tour fini, le survivant demeure seul en face de ce monceau misérable où sont rassemblés les derniers débris de la race humaine!

Il jette un dernier regard sur la terre; il lui dit adieu au nom de nous tous, et de ses pauvres yeux brûlés tombe une larme, la dernière larme de l'humanité. Il la recueille dans sa main, il la boit, et il meurt en regardant le ciel.

Pouff!!!

Une petite flamme bleuâtre s'élève en tremblotant; puis deux, puis trois, puis mille. Le globe entier s'embrase, brûle un instant, s'éteint.

Tout est fini : la terre est morte.

. . . .

. . . .

Morne et glacée, elle roule tristement dans les déserts silencieux de l'infini; et de tant de beauté, de tant de gloire, de tant de joies, de tant de douleurs, de tant de baisers, il ne reste plus qu'une petite pierre calcinée, errant misérable à travers les mondes nouveaux.

Adieu, terre! Adieu, souvenirs touchants

de nos histoires, de notre génie, de nos larmes et de nos amours! Adieu, nature, toi dont la majesté douce et sereine nous consolait si bien de nos souffrances! Adieu, bois frais et sombres, où pendant les belles nuits d'été, à la lumière argentée de la lune, on entendait chanter le rossignol! Adieu, créatures terribles et charmantes qui meniez le monde avec une larme ou un sourire, et que nous appelions de noms si doux! Ah! puisqu'il ne reste plus rien de vous, tout est bien fini :

LA TERRE EST MORTE.

FIN.



TABLE

Achevé d'imprimer,
pour la première fois dans cet ordre et avec l'addition
des pièces inédites, le 3 *janvier* 1883,
par Georges Chamerot, imprimeur à Paris,
19, rue des Saints-Pères.